40e Année. N° 16.

SEP 21 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

# LA REVUE DE PARIS

15 AOÛT 1933


| | | Pages. |
|---|---|---|
| ★★ | *La Politique intérieure du Fascisme.* | 721 |
| noré de Balzac | *Lettres à l'Étrangère.* — I. | 745 |
| dré Rousseaux | *Colette ou le Paradis perdu.* | 771 |
| merset Maugham | *Chine* | 794 |
| uis Hautecœur | *De l'Échoppe aux Grands Magasins.* | 811 |
| arcel Lucain | *Une Expérience socialiste* | 842 |
| dré Thérive | *Antoinette Bourignon.* — III. | 864 |
| arthe Oulié | *A travers la Russie subcarpathique* | 900 |
| hille Kyrou | *La Patrie du Greco* | 915 |
| nry Bidou | *Le Mouvement littéraire* | 927 |
| bert Flament | *Le Salon de l'Europe.* | 938 |


Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

L'homme qui les anime et qui, politique avisé, a travaillé et travaille encore à normaliser le régime, lutte avec une ardeur quotidienne contre ce sommeil qui serait la rançon du succès. Si le fascisme est le sang de la nation, il importe que ce sang ne s'épaississe pas. Toute révolution a ses nantis, la révolution fasciste comme les autres. Mussolini les pourchasse. Son fameux système de rotation n'a pas d'autre but. On est ministre par la volonté toute-puissante du prince, on a donné des gages au régime, on est comblé d'honneurs : un matin on trouve sur sa table une lettre de démission qu'il ne reste plus qu'à signer, on n'est plus rien : Grandi, plus favorisé, fut — au dernier remaniement de cabinet — le seul à être prévenu la veille. Les nominations sont aussi imprévues : le baron Aloysi, ambassadeur à Angora, rappelé brusquement, apprit sur le bateau qu'il était désormais chef du cabinet du Duce. Cette ventilation constante ne règne pas uniquement dans les régions ministérielles. Directeurs de journaux, fonctionnaires et surtout secrétaires fascistes font tous, à périodes irrégulières, semblables figures de cotillon : « Un, deux, trois, on change de chaise. » Il arrive qu'une chaise soit retirée, on s'assied par terre, brusquement. La méthode a du bon. Elle entretient, chez les gens en place, un sentiment d'inquiétude qui les tient salutairement en éveil.

Mais cette méthode n'est point applicable à tout le pays, ni même à toutes les chemises noires qu'il importe pourtant d'avoir bien en main, chez qui surtout il faut empêcher que ne s'éteigne la flamme sacrée. Et c'est pourquoi, à mesure que s'éloignent les jours désormais historiques où l'action suffisait à créer la foi, on substitue la mystique à l'action. La révolution continue. Aux rencontres de rues a succédé la bataille du blé : l'esprit est le même, celui du combat. « Nous avons fait, dit M. Mussolini du haut du balcon, au palais de Venise, la révolution la plus sanglante de l'histoire. » C'est le sang qui cimente les grandes œuvres humaines et la Mostra Fascista a une odeur de sang. On y voit exposées les reliques de ceux qui ont donné leur vie à la cause, les vêtements encore tachés dans lesquels ils sont morts. On a apporté de Florence la partie du pont où Giovanni Berta s'accrocha, poursuivi par les communistes qui lui coupèrent les mains pour qu'il tombât dans

l'Arno. On a mis au mur les photographies immenses des victimes des émeutes. Elles ont, sur leurs visages agrandis, les blessures de revolver avec le sang, toujours le sang, qui coule du nez, qui coule des plaies. Les religions s'édifient sur le corps des martyrs, et le culte des martyrs fascistes est entretenu avec une piété savante. Il ne se passe presque pas de jour que quelque commémoration soit célébrée pour l'anniversaire de la mort d'une chemise noire. A Rome, au siège central du parti, une chapelle spéciale a été consacrée aux morts des journées troubles. Quand le secrétaire se rend à quelque ville de province pour inaugurer une maison de Balillas, remettre des fanions aux groupes des jeunes gens, écouter un rapport du faisceau local, les « mères des tués » prennent part à la cérémonie. Les morts de la révolution sont intimement associés à la vie politique de l'heure, ils jouent un rôle, le rappel constant de leurs exploits empêche que ne ralentisse l'élan spirituel que risquerait d'amortir la médiocrité obscure des tâches journalières. La mystique révolutionnaire est née.

## II

### LES INSTITUTIONS ET L'HOMME

Le phénomène de la normalisation du régime et l'entretien voulu de l'esprit révolutionnaire ne sont point des facteurs opposés, bien au contraire. L'originalité du fascisme réside moins peut-être dans la forme unique de ses institutions que dans l'esprit qui leur a donné naissance. Il serait facile d'opposer, à deux moments de son histoire, le fascisme à lui-même, de rapprocher la loyauté dont il fait montre envers la maison de Savoie aux convictions républicaines dont certains de ses créateurs faisaient jadis profession, de trouver vingt contradictions dans ses attitudes successives à l'égard des divers éléments qui composent l'économie morale ou sociale de l'Italie. Et pourtant on est frappé de l'extraordinaire et profonde continuité qui se retrouve à travers toutes ses métamorphoses. Il y a peut-être, au moins dans le temps, plusieurs fascismes, mais il n'y a qu'un esprit fasciste. C'est le rayon

unique qui, passant successivement à travers des prismes et des milieux différents, change de direction, de couleur, se réfracte, se divise même, mais au bout du compte se retrouve identique à ce qu'il était au début. Dans l'article qu'il a rédigé de sa main pour l'Encyclopédie Italienne, au mot : Fascisme, M. Mussolini reconnaît qu'à l'origine le mouvement n'avait ni doctrine ni canon moral, il était une tendance. Le fascisme se définissait par ses contraires. Il savait seulement de soi qu'il n'était ni la monarchie, ni la démocratie, ni le socialisme, il savait qu'en dehors de toutes les formes expérimentées de gouvernement et dont aucune ne satisfaisait pleinement la génération italienne qui avait traversé les heures italiennes de la guerre et de l'après-guerre, il y avait place pour une activité positive qui ne connaissait encore de la réalité politique que ce qu'elle refusait d'accepter. Et c'est là, beaucoup plus que dans les aventures des premières légions, beaucoup plus que dans le sacrifice individuel de ses martyrs, que réside le véritable esprit révolutionnaire du fascisme. Les chemises sanglantes exposées à la Mostra Fascista n'en sont que la matérialisation populaire.

Mais s'il est vrai que cet esprit révolutionnaire subsiste et qu'il est encore le ferment de vie sans lequel les institutions fascistes ne seraient qu'un mécanisme substitué à un autre mécanisme politique et aussi incapable que lui de faire face aux difficultés d'une Europe bouleversée, il est plus vrai encore que les dix dernières années ont été employées à créer, puis à mettre au point les dites institutions. Elles ont aujourd'hui non seulement leur statut et leur code, mais aussi leur expérience, leur jurisprudence. La Chambre, le Sénat, le Conseil des Ministres, le Grand Conseil fasciste, le parti et son directoire, le Conseil national des corporations sont les différents rouages d'une horlogerie d'apparence compliquée mais bien réglée et qui, fonctionnant dans une atmosphère désormais homogène, devrait — semble-t-il — suffire à assurer le rythme de l'État. Il n'en est rien.

Brusquement, au beau milieu de l'année dernière, alors que les grandes questions internationales, les dettes, le désarmement, l'avenir de l'Allemagne et peut-être des traités, arrivaient à une phase décisive, alors qu'à l'intérieur les réper-

cussions de la crise mondiale exigeaient que l'on prît des mesures avant l'hiver, on apprit que M. Mussolini éloignait ses collaborateurs les plus fidèles, les Rocco, les Grandi, les Bottai, les Giunta, non point pour former — au nom de la fameuse rotation — une équipe nouvelle dont les membres auraient profité de l'expérience des prédécesseurs, mais pour occuper lui-même les points stratégiques du gouvernement. Président du Conseil, ministre de l'Intérieur, des Affaires étrangères, des Corporations, il prend même sous son contrôle personnel le département des Cultes, essentiel depuis le traité de Latran, qu'il enlève au ministre de la Justice. Et toutes ces charges dont une seule suffirait à absorber l'activité totale d'un homme de talent, il les exerce effectivement, personnellement, minutieusement. Il est partout, il voit tout, il fait tout. Il trouve les dossiers de plus de trois cents conflits du travail, qui attendaient au ministère une solution lente à venir. Il sait que, si futile parfois que soit l'objet du conflit, c'est un germe de mécontentement. En quelques semaines il règle les trois cents problèmes. Il préside en personne le Conseil des corporations. Pendant des heures il écoute des discours d'orateurs techniciens dont la bonne volonté même complique à plaisir les questions. En cinq minutes il résume les débats, il en tire la leçon, donne son avis, qui s'impose non seulement parce qu'il est le maître, mais parce qu'il représente le bon sens, la clarté. Il reçoit les ambassadeurs, écrit des articles, se tient en contact direct avec le Vatican, téléphone le soir à Milan au *Popolo d'Italia* dont il est le fondateur, s'étonne qu'une rubrique ait disparu, félicite l'auteur d'un article. Il assiste aux manœuvres navales, marche pendant plusieurs heures avec les soldats au cours des manœuvres terrestres, s'adresse aux officiers, les étonne par ses jugements. Il va à Turin où les communistes furent tout-puissants, parle aux ouvriers. Il leur dit : « Entrez dans le parti, ouvrez les yeux et voyez vous-mêmes si vos intérêts sont défendus. Tant que vos revendications seront justes, vous n'aurez pas de meilleur avocat que moi. J'ai été ouvrier comme vous. » Il fait sa chose de l'Exposition de la révolution fasciste. Il suscite les projets, donne des idées, commande les contremaîtres.

Le Congrès Volta amène à Rome soixante intellectuels ou hommes politiques étrangers. Il les reçoit tous individuellement, les garde chacun près d'une heure dans son bureau colossal, prouve à chacun d'eux qu'il connaît leur œuvre, qu'il a suivi l'évolution de leur pensée, et il discute avec eux, puis il leur demande, avec un sourire satisfait, s'ils ont vu la Voie de l'Empire qu'il a lui-même fait percer entre la colonne Trajane et le Colisée, et ce qu'ils en pensent, car il a pour elle l'affection d'un père pour son dernier-né. Sur l'emplacement des Marais Pontins, que ni la volonté des papes ni celle des empereurs n'arrivèrent à dessécher, se dresse la commune modèle de Littoria. Il l'inaugure un matin. Le lendemain, il essaye une locomotive nouvelle. Il visite les chantiers à l'improviste, demande le nombre des ouvriers employés, ne comprend pas qu'ils soient si peu nombreux alors que les temps sont durs et qu'en Italie comme ailleurs on trouve tant de chômeurs. Les heures de ses journées sont innombrables. Il est infatigable.

***

Mais c'est là peut-être qu'est le drame fasciste. Car si depuis dix ans on assiste à un perfectionnement continu des institutions régulières, on constate aussi que la présence de l'homme qui les créa est plus universelle que jamais, son action directe plus nécessaire. L'histoire nous avait montré que les dictatures suivaient jusqu'à présent deux évolutions possibles, la normalisation ou le renforcement du pouvoir personnel. Le fascisme suit l'une et l'autre voies, en même temps, et c'est sans doute l'antinomie la plus déconcertante que présente pour un esprit logique ce régime par ailleurs déjà si fécond en surprises.

Cette antinomie trouve son explication dans certains traits de caractère de Mussolini. L'homme a marqué si fortement son œuvre de sa griffe qu'on y retrouve tous les aspects d'un tempérament violent et clair, traditionnel et hardi, impulsif et pourtant maître de soi. On a dit de Mussolini qu'il était un condottiere. Sans doute, mais un condottiere qui ne cherche pas avant tout sa fortune personnelle. Mussolini est un condot-

tiere-apôtre. Il y a du religieux en lui. Il en a l'ascétisme, la gravité, la concentration. Il a conscience d'une mission à remplir; la grandeur de l'Italie. Et c'est pourquoi, si impatiente que soit souvent sa politique, il travaille moins à des réalisations immédiates, mais peut-être sans lendemain, qu'à des fins lointaines. Il a pour ambition de faire une œuvre durable, une œuvre qui lui survive. L'énorme machine de l'État fasciste doit, en principe, continuer à tourner après lui. Elle devrait donc tourner sans lui. Mais cet homme inquiet, en même temps qu'il élabore une création destinée à se détacher de lui, a le sentiment que nul mieux que lui ne saurait en diriger la marche, que la création a toujours, et davantage peut-être à mesure qu'elle se complique, besoin de son créateur. En quelles mains d'ailleurs pourrait-il en remettre le fonctionnement? Plus tard, quand seront arrivés à l'âge d'hommes les enfants nés sous le régime nouveau et qui, balillas, avanguardistes, jeunes fascistes, n'auront eu pour éducation civique que les disciplines fascistes, alors la machine délicate faite pour eux pourra trouver de nouveaux conducteurs. Plus tard, plus tard! Maintenant Mussolini se méfie des hommes. « J'ai appris de Napoléon, dit-il[1], quelque chose de grand. Il a détruit en moi toutes les illusions que j'aurais pu me faire sur la fidélité des hommes. A cet égard, je suis à toute épreuve. »

Cette méfiance — qui est sagesse chez un homme d'action — frise même parfois la jalousie. L'homme tout-puissant s'irrite de toutes les valeurs qui s'affirment, des popularités qui grandissent. Il y a peu de mois encore on voyait tracé sur les murs, dans la rue, à la chaux ou au charbon noir, des inscriptions enthousiastes : « Vive le Duce, Vive Balbo, Vive Starace. » Elles sont aujourd'hui interdites à l'exception unique de celles en l'honneur de Mussolini. Quand la statue équestre d'Anita Garibaldi fut inaugurée sur le Janicule, le chef du gouvernement et le roi devaient assister à la cérémonie. Mussolini arrive pour attendre le souverain. Il descend de voiture. Une ovation l'accueille. Puis il va de l'un à l'autre, familièrement, dans la foule, se fait photographier à côté d'un vétéran garibaldien, venu avec sa chemise rouge et

1. E. Ludwig, *Colloqui con Mussolini.*

son tambour. A un moment, un des ministres, légèrement en retard, gagne discrètement sa place. Il est populaire. La foule applaudit de nouveau. Mussolini, qui n'a pas vu le nouvel arrivant, se retourne d'une seule pièce, frappé par ces applaudissements qui ne sont pas pour lui. Comment s'étonner dès lors que les institutions normales du régime n'aient encore qu'une efficacité indépendante à peine développée? Elles fonctionnent sans doute, mais c'est en dehors d'elles qu'elles trouvent leur vie. Elles ne sont que les transformateurs d'un courant dont la centrale est au Palais de Venise. Elles ne sont que les agents d'exécution d'une volonté.

## III

### LES INDÉPENDANTS

Cette volonté est toute-puissante, c'est elle qui, à chaque moment, inspire, contrôle, dirige. L'Italie d'aujourd'hui est une création continue, l'œuvre sans cesse renouvelée d'un cerveau. Mais, si la volonté créatrice de celui qui se nomme lui-même le Duce, celui qui conduit, est sans bornes, la liberté du Duce, parce qu'il est homme, a ses limites. L'étranger qui pénètre en Italie n'entend qu'une voix, celle du chef, mais ce chef, lui, en entend d'autres. Et il les écoute. Peut-être par là abdique-t-il une part de son indépendance, mais il garde le contact avec les hommes — et c'est sa force.

Quelles sont ces sources vives d'opinions originales, qu'on compterait d'ailleurs sur les doigts de la main? A quoi surtout tiennent ces exceptions? La raison en est différente pour chacune. Il s'agit de cas d'espèce.

Ces cas d'espèce, où les chercher? Dans la presse? La discipline qui la gouverne est sans égale. En vain tenterait-on d'y trouver l'une de ces auto-critiques dont les journaux soviétiques donnèrent autrefois quelques exemples. Des caricatures russes ont raillé le plan quinquennal, la bureaucratie du régime. En Italie l'éloge seul est autorisé et tout est réglé : la mise en page, le thème de l'éditorial, jusqu'aux caractères typographiques avec lesquels le mot « applaudissements » doit être imprimé dans un compte rendu parlementaire. Sur cette

uniformité thuriféraire, les profils d'indépendants ne se détachent que mieux.

L'un des cas les plus instructifs est celui de Forges Davanzati, non pas que cet écrivain excellent se permette la moindre observation à l'égard du régime : son indépendance est faite de nuances, ses articles ne détonnent jamais dans cet orchestre que forment les journaux italiens et dont le chef donne le *la*, chaque jour, à midi, au Viminal. Mais la composition en est personnelle, le style évite le cliché de la semaine, les arguments invoqués ne sont pas nécessairement ceux des autres éditoriaux. Cette ombre de liberté vient de ce que l'homme est un fasciste de la première heure, que ses convictions sont éprouvées, qu'on le sait sans ambitions politiques et dévoué à la chose publique. Si Forges Davanzati conserve le droit d'être original, c'est à son loyalisme qu'il le doit. Est-ce dire que les autres journalistes n'ont pas un loyalisme aussi bon teint? Non certes, mais beaucoup d'entre eux ont des passés politiques fortement marqués de libéralisme et, seulement ralliés au régime, ils affectent la foi outrée des néophytes.

Le cas Farinacci est à certains égards comparable à celui de Forges Davanzati. Si le fondateur du *Régime Fascista* va jusqu'à faire de l'esprit sur certains menus détails de la vie intérieure de l'Italie, c'est parce que, ancien secrétaire du parti, il fut, aux heures difficiles, l'ami fidèle, l'appui énergique. C'est aussi parce que, à Bologne, il conserve une imposante clientèle qui ne l'a pas abandonné depuis qu'il a dû prendre sa retraite politique. D'ailleurs, il serait exagéré de dire que l'indépendance dont il fait preuve parfois soit vue en haut lieu d'un bon œil et l'on peut dire que, de l'amitié fidèle qui l'unissait au chef du gouvernement, la fidélité seule est demeurée.

Quittons la presse. Voici le général Balbo, l'un des quadrumvirs de la marche sur Rome, l'animateur de l'aviation italienne, l'homme qui, plus que tous les autres, a conservé l'esprit de camaraderie et dont la jovialité bon enfant éclate dans cette atmosphère de gravité qu'il est de bon ton d'afficher. Lui aussi a une clientèle, celle des aviateurs parmi lesquels il est dieu et — qui plus est — dieu très accessible. Il a des sympathies personnelles dans l'armée, dans l'aristocratie.

On ne trouverait pas un mot dans ses écrits, pas une intonation dans ses discours qui ne soient entièrement conformes à la politique du chef. Mais on lui prête — chose inouïe — des idées qui seraient à lui et le journal de Padoue, où il a des intérêts, l'a quelquefois montré. Maître incontesté d'un département où il est devenu populaire, depuis huit ans il a résisté à tous les remaniements. Les disciples les plus aimés ont, un à un, été sacrifiés : Balbo est demeuré. Et pourtant on affirme qu'au Grand Conseil fasciste, dans ces réunions nocturnes qui, périodiquement, se tiennent au Palais de Venise, il a son franc parler. Mais les séances du Grand Conseil sont secrètes et, hors du communiqué blême qui paraît à l'aube, les échos en sont extrêmement rares.

D'autres hommes qui n'ont pas, comme Balbo, résisté aux ouragans ministériels, ont cependant, comme lui, dit leur mot dans des circonstances graves, et l'ont emporté. Ainsi Grandi, l'ancien ministre des Affaires étrangères, l'actuel ambassadeur à Londres. Au début de mars de cette année, l'hitlérisme, fils naturel du fascisme, est à la mode à Rome. On murmure qu'un voyage de Hitler en Italie est tout proche. La date même en est fixée. Grandi, à Londres, assiste aux réactions violentes que suscite en Angleterre l'impétueuse jeunesse du national-socialisme, il comprend le danger que peut courir son pays s'il affiche aux yeux du monde une amitié si compromettante. Il revient à Rome, il expose ce qu'il a vu, ce qu'il sait, montre la menace de la confiance anglaise perdue, plaide si bien que, peu de jours après, quand la frontière s'ouvre pour laisser passer l'étranger de marque attendu, c'est MacDonald qui paraît à la place du chancelier allemand. Ainsi s'amorce le pacte à Quatre, idée mussolinienne sans doute et méditée depuis l'été de 1932, mais dont la réalisation fut brusquée sous l'influence d'un homme, Grandi.

A côté des conseillers supportés, des conseillers écoutés, des conseillers écartés, il en est d'autres qui connaissent des périodes d'éclipse, puis qu'on rappelle, à qui l'on donne leur revanche. Rossoni, l'actuel sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, est de ceux-là. Syndicaliste révolutionnaire militant dont l'activité s'était développée en Amérique avant la guerre, revenu en Italie avant que celle-ci ne prît part au

conflit, interventionniste farouche, Edmond Rossoni fut le grand organisateur du prolétariat. En 1919, il est à la tête de la Chambre du Travail Italien, il constitue les premiers noyaux des syndicats fascistes. Il est président de la Confédération Nationale des syndicats, il a en main le monde ouvrier et toutes ses possibilités. Et c'est pourquoi, en 1928, on l'éloigne en le nommant ministre d'État. Quand il fut rappelé l'an dernier pour occuper dans le ministère un poste en principe de second plan, mais à la droite immédiate du Duce, on rapprocha aussitôt sa nomination du départ de Giuseppe Bottai, le ministre des Corporations. On vit dans ce double mouvement un véritable chassé-croisé. Dans les milieux ouvriers le retour du leader, dont le souvenir était demeuré vivace, fut salué avec des cris de joie. Sous le manteau on accusa le ministre sortant d'avoir fait le jeu des patrons, on prêta au nouveau sous-secrétaire d'État l'intention de faire incliner la politique sociale dans un sens plus favorable aux masses. On ajouta que le syndicalisme allait connaître des jours glorieux, qu'on allait s'écarter de l'idée trop exclusivement corporative dont la réalisation n'était encore qu'une ébauche. Simples bruits de foule sans doute, mais les bruits de la foule méritent d'être écoutés. En l'occurrence ils montraient que la foule est parfois moins oublieuse que les hommes et qu'elle se réjouissait de voir le chef du fascisme reprendre pour conseiller celui dont il avait jadis battu en brèche les théories.

***

Telles sont, grossièrement tracées, quelques-unes des figures qui, dans l'entourage du grand homme, ont non seulement gardé leur personnalité, mais encore exercent une action sur sa pensée. Il en est d'autres. On les ignore. Contrairement à la légende, l'homme qui, seul, assume toutes les responsabilités du pays, malgré son masque énergique, malgré sa puissance — peut-être sans précédent — de décision, est influençable. Il est sensible et intuitif, il n'est pas doctrinaire.

On peut donc se demander, puisque des hommes existent, qui conservent une indépendance et une influence, s'il ne subsiste pas également des groupes qui jouissent encore d'une

certaine autonomie spirituelle. Presque pas. Le fascisme ne cesse de s'affirmer comme unitaire. Un à un il a dissous tous les foyers d'indépendance, depuis les partis politiques jusqu'aux sociétés sportives, jusqu'aux associations provinciales dont les membres n'étaient souvent cependant qu'une poignée de retraités qui s'assemblaient autour d'une fiasque de vin blanc pour parler patois. Plus de « Piémontais du Piémont », de « Calabrais de Calabre » : des Italiens. A plus forte raison plus de Chambre! Les députés semblent n'avoir d'autres fonctions que de prendre périodiquement la parole pour énumérer les bienfaits d'un régime ouvertement antiparlementaire. Montecitorio est une survivance, rien de plus et l'on envisage le moment où le Conseil National des Corporations, prenant sous une forme ou sous une autre une part du pouvoir législatif, éliminera la Chambre inutile.

Seul parmi les assemblées constituées, le Sénat a pu maintenir une relative indépendance. C'est qu'il est encore en partie composé d'hommes nommés à vie au temps des régimes antérieurs. Tous se sont aujourd'hui ralliés, mais leur assemblée a des traditions plus anciennes que le fascisme, elle a la fierté douce des êtres sans reproche qui ont beaucoup vu et beaucoup appris, elle donne librement son concours au gouvernement, elle n'en est ni la création ni l'esclave. Cette situation particulière, qui explique que certains sénateurs interviennent pour demander effectivement des comptes, quand le budget qu'on leur présente n'a pas à leurs yeux toute la clarté désirable, le président Federzoni la définissait en des termes parfaits dans le discours qu'il prononça, le 5 décembre dernier, à l'ouverture de la session. « Le Sénat, dit-il, tire sa tradition immaculée de fidélité aux principes nationaux de l'héritage glorieux du Risorgimento. Il a donné depuis dix ans son appui fervent et désintéressé au gouvernement fasciste. » Le Sénat, assemblée nationale, donne donc librement son aide au régime. Et M. Mussolini le reconnaît : « Pendant ce premier décennal, dit-il aux sénateurs, votre assemblée a toujours marché de front avec le Régime. Elle a fourni au gouvernement fasciste une collaboration précieuse. J'en prends acte. » Encore convient-il de ne pas surestimer cette indépendance du Sénat. De nouvelles modifications

apportées à son règlement intérieur la réduisent encore. Jusqu'à présent le bureau de la présidence était censé représenter les différentes nuances politiques de l'Assemblée. C'est ainsi qu'un des vice-présidents, M. Zuppelli, n'est pas fasciste. Tout récemment, le 29 mars, il fut décidé que les minorités ne seraient plus représentées, au bureau de la présidence, désormais exclusivement composé de fascistes. Plus récemment encore, le 21 mai, les usages relatifs à la nomination du président furent à leur tour modifiés. Le président était auparavant désigné par le Sénat et nommé par le Roi. La dernière mesure supprime la désignation du Sénat. Réforme inattendue, qui invoque comme justification un retour à d'anciennes traditions, mais qui se traduit par un renforcement des prérogatives royales et, par là, pose de façon nouvelle les rapports du Fascisme et de la Couronne.

Car la Couronne, elle aussi, comme le Sénat, plus que le Sénat, a gardé son indépendance. Le Roi est un petit homme robuste, intelligent — le plus intelligent de sa famille, dit-on. Il a un visage sain. Il mène une vie saine. Il va au Quirinal comme on va à son bureau. Il se terre à Villa Savoia, à San Rossore. Il est instruit. Il s'intéresse aux médailles. Du fascisme que pense-t-il? Mystère. C'est un roi silencieux. Pour Mussolini le sentiment qu'il éprouve est proche de l'affection. Il va le voir quand il est malade, il reste au pied de son lit pendant des heures. A Castel Porziano, près d'Ostie, où la famille royale va l'été, Mussolini vient se baigner. Victor-Emmanuel a une vieille expérience du trône et des Italiens : pourquoi Mussolini négligerait-il cette expérience? Pourquoi, devant certains problèmes nationaux, le chef de la révolution fasciste ne se concerterait-il pas avec le chef de la tradition italienne? Le fascisme se trouve aujourd'hui en face d'institutions qui, comme on l'a vu, fonctionnent mais ne trouvent pas encore en elles-mêmes la force qui les meut. Toute la la machine fonctionne par la volonté d'un homme, Mussolini. Que l'homme disparaisse, où le pays trouverait-il sa continuité? Dans la maison de Savoie. On peut dire qu'à la mort du gouvernement Facta, en 1922, le fascisme a volontairement permis à la royauté de se poursuivre. On peut dire réciproquement qu'aujourd'hui, la royauté est pour le fascisme

une garantie de durée, quoi qu'il advienne. Le sceptre et le faisceau s'appuient l'un contre l'autre. Et voilà pourquoi, loin de l'amoindrir, le fascisme maintient et renforce la dignité royale. Cette tendance s'accentue même d'année en année. Longtemps on a pu croire que le prince de Piémont n'avait pas pour le capitaine des chemises noires les sentiments bienveillants de son père. La réconciliation, s'il en était vraiment besoin, est chose faite et quand, pour la première fois, le 28 octobre de l'an dernier, Mussolini, après son discours de Turin, dîna chez le prince héritier, personne en Italie ne se trompa sur la signification de leur rencontre.

## IV

### LE PARTI

Tels sont les groupes dont Mussolini accepte ou sollicite les conseils. L'indépendance qu'ils ont gardée les met en mesure d'influer sur les décisions que prend le Chef. Indépendance toute relative d'ailleurs, influence relative aussi qui ne suffirait à aucun moment à expliquer la politique mussolinienne, mais qu'on ne saurait négliger si l'on veut la comprendre. Toutefois, avant de tenter un rapide tableau de cette politique, il est encore un élément, capital celui-ci pour la vie du pays, dont il faut tenir compte : le Parti.

Nous l'avons vu, d'une part, constamment tenu en haleine par ses chefs qui veulent lui garder sa jeunesse et son mordant, et, d'autre part, se fondre peu à peu avec la nation, englober chaque jour de nouveaux adhérents, c'est-à-dire lutter par une gymnastique quotidienne contre le danger du succès. Ce besoin d'une gymnastique quotidienne est la preuve que le parti a conscience de ce danger, qu'il redoute obscurément de se perdre dans la nation, qu'il n'a sa raison d'être que dans son autonomie.

Cette résistance contre une victoire trop absolue est un des phénomènes les plus curieux auxquels on assiste. La révolution fasciste, à ses débuts, ne pouvait du jour au lendemain remplacer l'armée des fonctionnaires techniciens, mais, soucieuse de leur infuser un esprit nouveau, elle a doublé

l'administration existante d'une sorte d'administration de surveillance : au chef de gare on a adjoint un milicien « ferroviaire », à côté du préfet s'est installé le secrétaire fédéral. Peu à peu l'administration elle-même s'est fascistisée, c'est-à-dire que les nouveaux fonctionnaires ont été choisis parmi les membres du parti. A l'heure actuelle, par exemple, trente-deux parmi les préfets ont été nommés à leur poste en raison des services rendus en qualité de fascistes. Sans doute entre le préfet et le secrétaire fédéral existe-t-il en principe la même différence qu'en France entre un préfet de la République et un organisateur socialiste, conservateur ou radical. Mais en fait la comparaison est inexacte. Les œuvres d'assistance, d'organisation juvénile, etc., dépendent du secrétaire fédéral qui a, dans un domaine distinct mais très voisin, des fonctions administratives civiles au même titre que le préfet. Entre les deux hommes, les limites parfois se distinguent mal, des rivalités naissent, des empiétements sont possibles qui ont aussitôt leurs échos à Rome. Là c'est entre la direction du parti et le ministère de l'Intérieur que risquent de se produire des frictions. Les dernières ont eu pour résultat la démission de M. Arpinati, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, à la suite de divergences de vues avec M. Starace, secrétaire général du parti fasciste.

L'événement, en soi sans importance, a son intérêt. M. Arpinati, en effet, était connu comme l'un des hommes en qui le Duce avait la plus grande confiance. Il est certain que sa démission acceptée par le chef du gouvernement a constitué une victoire du parti en tant qu'élément jaloux de son autonomie. Le parti fasciste, instrument forgé par M. Mussolini pour réaliser non seulement la révolution politique qui fut rapide, mais cette révolution morale qui se poursuit encore et qui doit renouveler l'Italie jusqu'en ses couches les plus profondes, ce parti dont chaque membre jure d'obéir au Duce aveuglément, dont la maxime la plus typique est : « Mussolini a toujours raison », a quelquefois cependant des velléités d'indépendance avec lesquelles le dictateur lui-même doit parfois compter.

Ainsi conditionnée par le souci de ménager le parti, de se faire de la maison royale une alliée toujours plus solide, d'accepter l'influence de tel ou tel conseiller, la politique italienne

de Mussolini demeure cependant étonnamment libre, continue et populaire. Quelle est-elle?

## V

### POLITIQUE ET PRODUCTION

Un mot d'ordre la domine, officiellement et effectivement, celui que prononça le Duce le 25 octobre 1931 devant une foule immense massée sur la place du Plébiscite à Naples : « Aller vers le peuple ». La formule était lancée par un homme du peuple qui n'a jamais cessé d'être en communion étroite avec la masse des paysans et des ouvriers, qui a fait son apprentissage d'homme politique dans les rangs socialistes, et qui, à chaque étape de son évolution, réalise dans une atmosphère toute neuve ce que l'évangile de ses jeunes années avait de vrai. Il suffit de l'avoir entendu une seule fois prononcer l'un de ses discours-programmes qu'il martèle une fois l'an sur les places publiques de province d'une voix claire, sans éloquence, de l'avoir vu se dandiner entre deux phrases les mains sur les hanches, ou passer sa main droite sur ses lèvres comme un travailleur qui s'essuie la bouche après avoir bu du vin, pour avoir le sentiment immédiat que le chef du fascisme est bien, après plus de dix années de règne absolu, le même plébéien puissant et génial qu'il était jadis. « Aller vers le peuple! » La formule eut d'autant plus de succès qu'elle était lancée à la veille d'un hiver que la crise mondiale faisait prévoir comme difficile, à un moment où le nombre des chômeurs avait augmenté d'un tiers sur l'année précédente. Mais que signifiait-elle au juste?

On aurait pu croire que le fascisme allait tendre vers la démagogie. Au contraire. Les assurances-chômage, pour ne prendre qu'un exemple, qui ont été adoptées dans tous les pays par crainte d'un mécontentement menaçant des sans-travail et qui sont le type des mesures d'après-guerre d'apparence populaire, sont à peu près inconnues en Italie. Le chômage comme ailleurs y est douloureux cependant, mais le fascisme a refusé d'entretenir l'inactivité aux frais de l'État. Il combat ce fléau en exigeant des patrons qu'ils emploient

à la semaine réduite un plus grand nombre d'ouvriers, en remettant au parti le soin de procéder l'hiver à des distributions de pain et de vêtements qui ne constituent pas un droit pour ceux qui en profitent, surtout en poursuivant un plan grandiose de travaux publics, routes, aqueducs, ports, écoles, etc. Aller vers le peuple, ce n'est donc pas faire vivre le peuple aux dépens des autres classes sociales, mais c'est établir un état de fait national dans lequel le niveau de vie du peuple puisse s'élever. « Aller vers le peuple, disait M. Mussolini, c'est réaliser de façon concrète notre civilisation économique, qui est aussi loin des aberrations du bolchevisme que des insuffisances de l'économie libérale. » Il s'agissait donc avant tout d'une formule d'organisation économique.

Il semblait que celle-ci fût trouvée avec le corporativisme, cette panacée aux maux du siècle, qui évite les grèves, réconcilie les classes, ordonne l'État suivant ses fonctions productrices, lance un pont entre le politique et le social, représente en un mot cette « civilisation économique » à égale distance de Moscou et de Manchester dont parlait le Duce. Et cela est vrai. Le corporativisme demeure la création profonde du régime, sans laquelle le fascisme ne serait qu'un régime fort, venant après tant d'autres. Mais cette forme d'organisation sociale est-elle populaire parmi les ouvriers, c'est-à-dire parmi ceux qu'il faut particulièrement ménager dans les moments difficiles et ceux à qui va plus directement l'amour du Chef? L'ouvrier italien s'est adapté au rythme nouveau (on vit bien à la visite que M. Mussolini fit à Turin en octobre dernier, combien les choses étaient changées), il comprend les avantages qu'il tire du système corporatif, il a — en tant qu'Italien — une fierté réelle de l'œuvre accomplie. Mais la formule corporative est trop abstraite, trop lointaine pour le toucher : le cœur n'y est pas. Ce qu'il connaît, ce qu'il constate, ce qu'il aime, parce que, malgré son visage nouveau, le groupement d'aujourd'hui a toujours un air de famille avec celui qu'il a créé lui-même jadis, c'est le syndicat. Corporation et syndicat, certes, ne s'éliminent pas l'un l'autre. L'édifice corporatif implique le syndicat. Mais suivant qu'on fera porter l'accent sur l'un ou sur l'autre, les mesures prises seront plus ou moins populaires. Le départ de Giuseppe Bottai et l'arrivée de Ros-

soni ont été interprétés comme le signe d'un renouveau de l'esprit syndical.

Renouveau plus verbal d'ailleurs que réel, car le corporativisme (dont la constitution sous la forme nouvelle des « corporations de catégorie » a seulement été décidée, il y a quelques mois) n'a jamais été dans l'esprit de ses théoriciens qu'un idéal vers lequel il fallait tendre, il n'est point encore une réalité. Une seule corporation fonctionne bel et bien, celle du spectacle, c'est-à-dire celle qui représente la partie la plus exceptionnelle de l'activité de la nation. Dès que, supposition parfaitement académique pour l'instant, on envisage ce que serait une des corporations-types, celle du pain par exemple, qui organiserait en une association commune le paysan, le meunier et le boulanger, on aperçoit la force irrésistible et par là redoutable d'un groupe capable d'affamer le pays à sa guise. Les républiques se méfient de leurs armées et des généraux victorieux, les dictateurs se méfient des organisations sociales qui pourraient devenir trop fortes et, au nom même de l'ordre qu'elles se sont donné pour tâche de faire régner, elles ont raison. Mais alors, sans corporations, que devient le corporativisme? Il subsiste toute l'infrastructure de l'édifice, dont l'économie — qui assure la paix sociale — a fait suffisamment ses preuves pour être étudiée et au besoin imitée utilement à l'étranger, mais dont l'élément principal est d'essence syndicaliste. Cette obscure revanche des syndicats, c'est un des symptômes de l'évolution sociale d'une Italie qui se cherche elle-même et qui n'a peut-être encore — signe de jeunesse — d'autre certitude que celle de son instinct.

Un fait est certain, c'est que l'évolution constatée est — si le mot avait un sens en Italie — orientée à gauche. Et s'il est vrai que le fascisme ne s'inspire pas du bolchevisme, s'il est vrai qu'il favorise le prolétariat sans en préparer la dictature, il est également vrai que tout en jetant l'anathème sur les doctrines communistes, tout en proclamant sa foi dans la propriété individuelle, il fait subir à cette propriété individuelle des entorses constantes, il en modifie peu à peu l'usage et l'esprit.

Nous sommes loin du *Jus utendi et abutendi* que posait le

droit romain. Déjà la Charte du travail avait établi que le droit de propriété n'était qu'une fonction sociale en harmonie avec les intérêts supérieurs de la nation. Les organisations syndicales tentent depuis, conformément à ce principe, à concilier toujours davantage la propriété foncière et les intérêts du prolétariat agricole, soit en perfectionnant les vieux contrats de métayage, soit en faisant des tentatives de participation de la main-d'œuvre à la propriété, dans la province de Mantoue par exemple. D'autres facteurs ont encore contribué à réduire encore le droit de propriété; celui-ci demeure intangible, mais à condition que les propriétaires offrent des garanties suffisantes d'exploitation et de rendement. Par crainte du contrôle menaçant de l'État, exercé au besoin par un technicien officiel qui peut venir gérer les biens négligés, les grands propriétaires, qui autrefois vivaient à la ville, sont pour la plupart retournés sur leurs terres, ils ont repris la direction effective, personnelle de leur patrimoine menacé par l'augmentation des taxes communales et provinciales, par la diminution des exportations, par la chute des prix de vente et par cette ferme discipline fasciste qui ne laisse à l'individu sa liberté qu'à condition qu'il la mette au service de la Nation. On se rappelle le mot célèbre de Ford, du Ford des temps de la prospérité : « Je laisse à mes clients le choix de la couleur de la voiture qu'ils achètent, à condition que cette couleur soit noire. »

Cette limitation du droit de propriété individuelle est la conséquence naturelle du renforcement des droits de l'État. L'échelle des valeurs morales, sociales, intellectuelles, est modifiée. Les activités des citoyens ne se justifient que dans la mesure où elles contribuent au bien de l'État. Il s'ensuit que l'État s'arroge et exerce un droit de contrôle sur toutes les activités, éducation de la jeunesse, presse, droit d'association, etc... Il n'est pas jusqu'à l'esthétique et la mode qui ne soient surveillées et dirigées. La fonction nationale de la femme étant de donner au pays de nouveaux citoyens, et la mère de famille ayant souvent par nature un charme plus épanoui que gracile, la guerre est déclarée à la femme maigre, à la « femme crise ». Il est interdit aux dessinateurs de représenter des femmes maigres; caricatures affiches, photographies ne

montrent au public italien que des formes replètes. L'État n'admet que les lignes arrondies.

S'il est en Italie une esthétique dirigée, à plus forte raison l'économie dirigée est-elle de règle. L'intervention de l'État dans les entreprises industrielles a commencé depuis longtemps, depuis le jour où les producteurs furent, dans le cadre corporatif, organisés en confédérations, c'est-à-dire depuis le jour où ils durent accepter de se grouper suivant une formule conçue en dehors d'eux, au nom d'un principe qui n'était pas le bien de l'industrie, mais le bien de l'État. Sans parler des mille façons dont l'État a, depuis, accentué son intervention, et dont la plus connue a été l'appui financier systématique dans les moments difficiles, appui qui a eu pour contre-partie un contrôle officiel dans la gestion, il convient de faire un sort à part à deux mesures récentes qui constituent une étape importante de l'évolution de la politique économique italienne. La première mesure est la loi sur les consortiums obligatoires. A partir du moment où un pourcentage donné d'industriels d'une même catégorie, représentant une proportion donnée de la production, demande à se cartelliser, l'État intervient et ordonne à tous les industriels de cette catégorie de constituer un consortium. Étant donné que, dans ce consortium, l'État est directement représenté, que l'État est juge et arbitre, on conçoit quel progrès est ainsi réalisé sur la voie de l'économie dirigée. La deuxième mesure du même ordre qui a été prise est la loi sur l'autorisation nécessaire pour la construction de nouveaux édifices industriels. Le lendemain de la guerre et la période d'inflation avaient donné naissance, en Italie, comme ailleurs, à un nombre souvent considérable d'entreprises qui, économiquement, étaient inutiles et qui n'avaient pour base que la spéculation. Partant de cette constatation et désireux de ne voir se créer en Italie que des industries dont le pays a réellement besoin, l'État s'arroge le droit d'interdire non seulement la création d'industries nouvelles, mais même le développement des industries existantes. Et ce droit, il l'exerce effectivement. Ce genre de mesures laisse supposer que l'État a une conception précise des besoins du pays non seulement à l'heure actuelle, ce qui va de soi, mais encore au moment de cette fameuse reprise

économique vers laquelle tout le système qui s'élabore en Italie est, dès ce moment, tendu. Et de fait, cette conception existe. Mais ceci est une autre affaire...

## IV

### CONCLUSION

Une constatation s'impose à tout observateur des choses d'Italie; leur cohérence. Une route se construit en Calabre, l'exposition des couturiers s'ouvre à Turin, les Marais Pontins se dessèchent, les députés chantent *Giovinezza*, les évêques bénissent les balillas, Mussolini paraît au balcon de son palais, autant de manifestations voulues, prévues, ordonnées suivant un plan unitaire, conçu par un homme, réalisé par un homme. Mussolini a une conception synthétique de l'État. Il la réalise peu à peu. Peut-on dire pour cela que le fascisme a une politique intérieure? Oui, dans la mesure où il a une politique économique, en voie de gestation, qui s'inspire des principes de l'économie dirigée, qui combat l'anarchie de la production individuelle; dans la mesure aussi où il a une politique sociale, qui s'oriente vers la classe ouvrière en évitant toutefois de lui donner le pas sur les autres, de préparer sa dictature; dans la mesure enfin où il a une politique nationale qui consolide l'unité italienne, entre les régions (les associations régionales sont supprimées, les migrations intérieures favorisées brassent les populations du royaume, en amalgamant les éléments encore hétérogènes, etc.) entre les tendances historiques (le cléricalisme et l'anticléricalisme trouvent leur synthèse dans les accords du Latran, le fascisme autoritaire se présente comme le continuateur du garibaldinisme libéral), etc... Mais si, dans un sens, on peut dire que le fascisme a une politique intérieure, on peut dire qu'à l'intérieur de l'Italie il n'y a pas de politique, dans le sens où le mot implique une lutte constante entre des partis ou des écoles. Cette espèce de silence de l'Agora étonne. Sa perfection même fait douter du calme qu'il veut traduire. On ne peut croire à l'étranger, que dans le pays qui fut le plus divisé et où, hier encore, les politiciens étaient légions, plus de quarante millions d'indi-

vidus pensent et vivent conformément à un rythme identique, aient des enthousiasmes à heures fixes, des indignations réglées à la seconde au nom d'une invraisemblable harmonie préétablie. Ce scepticisme est justifié : si les critiques ne sont pas imprimées, elles n'en sont pas moins innombrables, le propriétaire critique l'impôt, le professeur certaines réformes de l'enseignement, le paysan d'un village perdu son isolement maintenant qu'il n'a plus de représentant réel à Rome, de véritable député. Mais ces critiques sont fragmentaires, morcelées à l'infini, elles correspondent à ce mécontentement des Cafés du Commerce qui se manifeste en France entre deux manilles et qui n'a point d'influence sur la chose publique. Il ne s'agit que de critiques de détail, surtout de critiques qui n'ont entre elles aucun lien, qui, même accumulées, même coordonnées, ne constitueraient pas une opposition. Leurs auteurs, quels qu'ils soient, communient tous dans un même sentiment : l'orgueil national, méthodiquement exploité, qui, vertu nationale, soutient l'Italie même dans les moments les plus pénibles et qui lui permet d'aspirer à toutes les gloires.

★ ★ ★

# LETTRES A L'ÉTRANGÈRE[1]

## (ANNÉE 1847)

En 1847, Balzac et l'Étrangère, madame Hanska, sont dans leur quarante-septième année[2]. Ils s'écrivent depuis quinze ans, depuis le 28 février 1832, date à laquelle Charles Gosselin, éditeur de *La Peau de Chagrin*, remit à Balzac une lettre timbrée d'Odessa, calligraphiée comme par une secrétaire, signée : l'Étrangère. Ce n'était pour Balzac, auteur à la mode, qu'une lettre de plus à joindre au monceau de lettres expédiées de France et de l'étranger par ses innombrables admiratrices. Il n'y fit guère attention, étant par ailleurs très absorbé par sa cour à la marquise de Castries[3] (*La duchesse de Langeais*). Six mois se passèrent sans réponse. Le 7 novembre, l'Étrangère, anxieuse, adressa un nouveau message à Balzac : elle l'y suppliait de lui accuser réception de sa lettre, ne fût-ce que par un mot inséré dans *la Quotidienne*, l'un des rares journaux autorisés par la censure du tsar à franchir la frontière russe. La requête, cette fois-là, ne laissa pas Balzac indifférent, elle lui parvenait très opportunément, au moment précis où, désespéré de n'avoir pu vaincre la résistance de madame de Castries, il cherchait à la fois une consolation pour son cœur endolori et une vengeance pour son amour-propre blessé. Il répondit à l'Étrangère par l'insertion demandée, que *la Quotidienne* publia, dans son numéro du 9 décembre 1832, ainsi conçue :

1. La série de lettres inédites que nous publions fait suite aux trois volumes de *Lettres à l'Étrangère* (1832-1846) parus chez Calmann-Lévy de 1899 à 1933 et au choix de lettres publiées par la *Revue des Deux Mondes*, des 15 décembre 1919, 15 janvier, 15 mars, 1er avril 1920.

2. Eve Hanska, fille du comte Adam-Laurent Rzewuski et de la comtesse, née Justine Rdultowska, est née au château de Pohrebyszcze, le 6 janvier 1800 (et non 1805 comme l'indique faussement l'inscription tombale du Père-Lachaise); cf. S. de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le monde slave*; *madame Hanska et l'œuvre balzacienne*. Paris, H. Champion, 1933, in-8, p. 20 (*sous presse*).

3. Cf. *Correspondance* de Balzac avec la (marquise, puis) duchesse de Castries (1831-1848), par M. Bouteron dans *Les Cahiers Balzaciens*, n° 6.

— M. de B. a reçu l'envoi qui lui a été fait, il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal, et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse.

A l'É. — H. de B.

Et ce fut la première lettre de Balzac à l'Étrangère, transmise par la « petite correspondance » d'un journal catholique et légitimiste à Eveline, née comtesse Rzewuska, apparentée aux plus grandes familles de Pologne, épouse de M. Wenceslas Hanski, châtelain de Wierzchownia, en Ukraine, maréchal de la noblesse du gouvernement de Kiew, alors âgé de cinquante-trois ans, propriétaire de milliers d'hectares et de milliers d'âmes.

Elle était très cultivée, écrivait couramment et élégamment le français[1], et le parlait avec ce grasseyement des Slaves que Balzac a prêté à madame Vauquer célébrant les « tiyeulles » de sa gargote. Elle n'était point déplaisante avec son léger embonpoint, sa petite bouche sensuelle, son joli nez à la Roxelane et ses beaux yeux un peu myopes, telle que nous la présente, aux environs de la trentaine, une miniature du fameux peintre viennois Daffinger[2]. Son front bombé, un front d'analyste selon Balzac, dénotait son intelligence. Quant à ses petites mains menues comme des pattes de taupe, elles faisaient délirer d'enthousiasme son amoureux.

Ève s'ennuyait au fond de son Ukraine et attendait dans son palais, au milieu de déserts de blé, la révélation de l'âme sœur. L'ayant trouvée, elle l'appela, et lorsque la réponse lui parvint, elle se mit en route pour la rencontrer. La première rencontre, fort brève, eut lieu à Neuchâtel en Suisse, en septembre 1833, la seconde à Genève de décembre 1833 à février 1834, la troisième à Vienne, de la mi-mai au 3 juin 1835, puis ce fut la séparation, une longue séparation de huit années. Enfin le 17 juillet 1843, Balzac vint rejoindre à Pétersbourg, sa bien-aimée qui s'y était établie pour traiter les affaires de la succession de son mari, décédé le 10 novembre 1841. Balzac séjourne auprès d'elle jusqu'à la fin de septembre 1843, puis revient à Paris, emportant la promesse que, la liquidation de ses difficultés successorales terminée et l'autorisation du tsar obtenue, elle se marierait avec lui. Elle ne l'épousa qu'en 1850, et l'on a vivement reproché à madame Hanska cette lenteur. Mais le reproche est parfaitement injuste. Sachant bien que le tsar ne lui accorderait la permission d'épouser un étranger que si elle faisait abandon de ses biens, elle s'appliqua du moins à faire cet abandon dans les conditions les plus avantageuses pour sa fille Anna, qu'elle chérissait avec passion. Elle voulut donc établir d'abord sa fille avant de lui transférer toute sa fortune. D'ailleurs, dès 1845, elle quitta la Russie pour aller séjourner à

1. Par exemple dans les charmantes lettres à sa fille Anna, publiées par M. Bouteron dans *La véritable image de madame Hanska*, Paris, Lapina, 1929, in-8.

2. Reproduite en frontispice du tome I des *Lettres à l'Étrangère*.

Dresde où Balzac la rejoignit. De 1845 à 1847, le romancier et madame Hanska mènent une vie presque conjugale, visitent ensemble l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, la Suisse, la France, en compagnie d'Anna, alors âgée de dix-sept ans et de son fiancé le comte Georges Mniszech, âgée de vingt-deux ans, qu'elle épousera, à Wiesbaden, le 13 octobre 1846. Entre ses voyages, Balzac composera *La Cousine Bette* et *Le Cousin Pons* et s'occupera fièvreusement de chercher un logis pour sa future épouse. Après bien des hésitations, il arrêtera son choix sur l'ancienne Folie-Beaujon qu'il meublera d'un bric-à-brac digne des trésors du *Cousin Pons*.

Après ce long séjour hors de Russie, madame Hanska rentre à Wierzchownia à la fin de mai 1847, Balzac l'y rejoint en septembre, habite chez elle et ne rentre à Paris en février 1848 que pour repartir en septembre et regagner son paradis ukrainien. Sa santé est fort ébranlée, il tombe malade chez son amie et ne doit la vie qu'aux soins de madame Hanska et du médecin du château, l'habile docteur Knothé. Enfin, rétabli, il réalise le rêve de ses rêves en épousant l'Étrangère, le 11 mars 1850, dans l'église Sainte-Barbe de Berditchev. A la fin de mai, les deux mariés rentrent à Paris, dans la petite maison que Balzac a meublée avec amour et où il meurt, trois mois après, le 18 août.

La série des *Lettres à l'Etrangère* de l'année 1847, que nous publions ici, sera suivie de la série également inédite de l'année 1848. Après 1848, Balzac cessera d'écrire à sa bien-aimée qu'il est allé rejoindre définitivement et qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort.

## *A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde*[1].

[Passy[2], 1er-2 janvier 1847.]
Minuit, [vendredi] 1er janvier [18]47.

La date te dira, cher loup[3] adoré, que j'ai toujours le talent de trouver d'excellentes raisons pour t'écrire. Voici [18]47 commencé par une bonne pensée, par une pensée unique,

1. Où séjournait une nombreuse colonie de Polonais en exil, surnommés par Balzac les *fanandels*, d'un terme d'argot signifiant « frères, amis, camarades » et qu'il venait d'employer dans *l'Instruction criminelle* (*Splendeurs et Misères des courtisanes*, troisième partie, parue dans *l'Époque* du 7 au 29 juillet 1846).

2. Où il habitait, depuis octobre 1840, 19, rue Basse (actuellement, 47, rue Raynouard), dans un petit pavillon loué sous le nom de mademoiselle Philiberte-Louise Breugniot, qu'il appelait pompeusement madame de Brugnol, sa gouvernante.

3. Loup ou louploup que Balzac, dans ses lettres, écrit presque toujours en abrégé sous la forme : *lp* ou *lplp*.

celle de toute ma vie depuis que je suis né, car je suis né en septembre 1833[1] et, la preuve, c'est que je n'ai que quatorze ans! Je fais des bêtises comme à quatorze ans. Je cours après des sculptures, des soieries, des fanferluches, pour bâtir cette maison de cailloux que tous les enfants ont construite, et j'y loge une fée, la fée aux loups, la fée Évelette, et j'aime comme on aime à quatorze ans, avec une candeur, une force, un abandon, une ardeur qui m'ôtent les trente-quatre ans pendant lesquels j'ai si mal vécu! Sois bénie mille fois, ma bonne et douce Ève, ma mille fois chérie; sois heureuse du bonheur que tu donnes, si tu n'es pas heureuse par ton pauvre Noré autant qu'il le voudrait. Oh! ici, tout son cœur se répand sur cette page, qui va finir par ressembler aux compliments qu'on apprend *par cœur* aux petits enfants, pour leurs parents. Mon Dieu! si la main qui fait nos destinées l'avait voulu, nous aurions commencé ensemble cette année, et il l'eût fallu. Comme, l'année 46, nos joies ont été tristement payées! Quelle affreuse compensation a pris le sort en novembre[2]! Non, mon cœur en saigne encore! Tu me dis que les émotions peuvent te tuer, j'ai dévoré mes larmes. Mais c'est toi qui en as eu la plus grande part. Être la cause de tes souffrances, sans autre résultat que de nous séparer pour deux mois! moi qui comptais tant sur un bon hiver!

Mon Évelin, ne te peines pas de notre détresse, de la fatalité pécuniaire qui règne sur notre ménage. Il fallait rester où tu étais[3]. Voilà nos chagrins. Toi, sans antichambre!... Mon Dieu! mais vraiment j'ai peur de te porter malheur! Vois : tes écuries et tes moutons brûlent dès que tu es à moi! Ton frère[4] te laisse sans te répondre! Est-ce que le sort, qui a *noué l'aiguillette*[5] à ma bourse le jour de ma naissance, devrait atteindre mon Ève!

Cette année, loup chéri, sera sans doute, sans aucun doute,

1. C'est à Neuchâtel, en Suisse, que Balzac rencontra pour la première fois madame Hanska, le 25 septembre 1833.

2. La mise au monde et la mort avant terme de Victor-Honoré, l'enfant tant attendu (*Lettres à l'Étrangère*, III, 252, 279, 328), dans la deuxième quinzaine de novembre 1846.

3. Dans le château luxueux et confortable de Wierzchownia.

4. Le comte Ernest Rzewuski (*Lettres à l'Étrangère*, III, 12, 161).

5. Noué les cordons de sa bourse.

une année de travail forcé, car, vois : je suis sur *les Paysans*[1], et comme il me faut *hic et nunc*, cinq mille francs pour compléter le versement[2], sans attendre tes trois mille francs qui ne viendront que le 10 ou le 12, il faut que je fasse deux *nouvelles* sans désemparer. Il en faut une de finie pour le 3, et une pour le 6 ou le 7. Je vais travailler à vingt feuillets par jour pendant tout ce mois-ci. Il faut que je puisse aller te chercher à Erfurth en toute sécurité.

Je t'aime cette année tout autant et peut-être plus que l'année dernière. Je me suis réservé d'entrer dans tes pantoufles[3] aujourd'hui; elles sont faites et bien faites. Ce matin ma jambe va bien[4], sinon tout à fait bien. Il faut encore huit jours de repos avant que je ne marche. Nous avons un froid assez rigoureux depuis deux jours[5]. Cette recrudescence du froid a arrêté net le pavage de l'hôtel-louploup[6]. Les petits jardins seront finis. Il faut encore trois ou quatre jours pour terminer les sculptures du salon; je les ai décidées il y a trois jours; ça a été ma première sortie, et je te l'ai dit, je crois. Ce que Senlis[7] avait fait n'allait pas. Mais ce n'a pas été inutile; il va en faire les porte-rideaux des croisées, au milieu desquels il y aura un petit écusson, où seront des H et des E entrelacés. Maintenant le salon tout en sculptures sera très joli. Cher loup, qui as fait ta tanière de ma cervelle, ce salon a été disposé comme tu aimes les salons : un carré long. Que n'ai-je

1. Dont la première partie avait paru dans *la Presse* du 3 au 21 décembre 1845. La deuxième, inachevée, ne fut publiée qu'après la mort de Balzac dans la *Revue de Paris* du 1er avril au 15 juin 1855, par la veuve du romancier, d'après des épreuves, en partie bonnes à tirer, composées par *la Presse* en 1845.

2. Pour les actions du chemin de fer du Nord.

3. Pantoufles brodées par madame Hanska. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 248.

4. Balzac s'était foulé le pied le jeudi 17 décembre 1846, à deux heures, en allant à la noce de son éditeur Chlendowski. Il s'était déjà foulé le même pied, l'année précédente (1845) en allant rejoindre madame Hanska à Rome.

5. *Les Débats* annonçaient à la date du 31 décembre : « Hier, à minuit, le thermomètre centigrade de l'ingénieur Chevallier, opticien du Roi, marquait 6 degrés 9/10e au-dessous de zéro, aujourd'hui, à six heures du matin, 9 degrés 5/10e, à midi, 5 degrés 8/10e. » A la date du 2 janvier : « Hier... à minuit... 4 degrés 9/10e au-dessous de zéro; aujourd'hui à six heures du matin, 7 degrés 6/10e, à midi, 4 degrés ».

6. C'est-à-dire l'hôtel de la rue Fortunée, la maison de Beaujon.

7. Fameux menuisier de bois sculptés.

eu assez de fortune pour répéter celui de Gênes[1]! Le tien sera plus artiste, mais ce ne sera pas si beau, si haut, si doré. Tout ce que tu dois toucher de tes jolies pattes de taupe, fouler de tes adorables pieds, voir de tes yeux, tout est l'objet de mon attention, de ma sollicitude. Tu me grondes! Je serai incorrigible! Lorsque j'ai vu ton admiration à La Haye[2], devant ce fauteuil et ce bureau de marqueterie, genre Boule[3], je me suis juré que ta chambre et ta bibliothèque seraient ainsi, beaucoup mieux! Et c'est fait, et dans dix jours ce sera payé!... Je te veux ravie de ton chez soi, de ta retraite. Je fais des efforts de Bette[4], pour t'y retenir. Je voudrais que, voyant cela, tu ne voulusses plus en sortir, et je sais que tu dois aller au moins trois mois, peut-être six, de cette année, à W[ierzchownia]. Aussi voudrai-je que tu en fusses si affolée que, sans me compter, tu eusses la folie de notre folie!... Ô chère reine et tyran de mes pensées, de mes actions, je voudrais que là chaque chose te dise : « Il t'aime bien; il ne pense qu'à toi, et n'aimera et ne peut aimer que toi! »

Sais-tu que voici trois heures; il m'a fallu une heure pour allumer mon feu, à cause du froid, et je tisonnais en pensant à nous, à ce que sera notre année, et je me suis mis à rassembler nos souvenirs de 1846 en les comparant à nos espérances de 1847. Je me suis tenu la tête dans les mains, les pieds sur les chenêts, en me demandant : « Sera-t-elle ma femme en octobre prochain? »

Ah! si Georges[5] a le bon esprit de t'envoyer deux Watteau! Figure-toi qu'il n'y a place dans le salon que pour deux

1. Le salon que Balzac et madame Hanska avaient vu à Gênes, au passage, l'année précédente.

2. Où Balzac et madame Hanska avaient séjourné pendant l'été de 1845.

3. Ou plus exactement : Boulle, le fameux ébéniste.

4. *La Cousine Bette* (l'un des romans composant *Les Parents pauvres*), publiée dans *le Constitutionnel* du 8 octobre au 3 décembre 1846.

5. Le comte Georges Mniszech (mort en 1881, à cinquante-huit ans), fiancé d'Anna, fille de madame Hanska (*Lettres à l'Étrangère*, III, 34). Balzac lui a dédié *Maître Cornélius*. Georges Mniszech était grand collectionneur de coléoptères et Balzac s'ingéniait à lui procurer ceux qui manquaient à sa collection, entre autres le fameux *catoxantha bicolor* que, par plaisanterie, le romancier a cité dans *la Cousine Bette* (chapitre XXV, *Un dîner de lorettes*), cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 168.

tableaux en regard des deux portraits : celui de Marie Leczinska et celui d'Anna[1] en pied. Il faudra le faire faire quand elle viendra à Paris. Je renonce à Louis XV. C'est introuvable, et j'aime mieux *Anucio*[2]. Il y a deux portes d'armoires sur lesquelles je ne sais pas s'il convient de mettre des tableaux. Ce sera complet. Je crois que ton salon sera groseille[3], la chambre à coucher en coupole, bleu et blanc, et le boudoir, blanc brodé de fleurs, la salle à manger rouge mélangé, et le meuble en velours de laine. Tout cela fait, en étoffes, une dépense de deux mille cinq cents francs, avec les façons, que j'hésite à faire et que je ne ferai que quand tu seras là pour me dire si cela te plaît.

Allons, adieu, ma chérie, mon Ève adorée; reçois les mille chatteries de ton pauvre Noré. Ce papier a été toute ma fête, tout mon jour de l'an; il est couvert de mon âme, de vœux pour ta santé, pour ton bonheur, mon unique pensée, car tu es dans tous mes efforts, dans toutes les lignes que j'écris, dans tous mes pas, dans tous mes mouvements. Je vis par toi, pour toi et en toi. Mille bénédictions dans mille caresses.

Samedi 2 [janvier].

Sois plus que jamais tranquille, ma chère petite minette aimée. J'ai pris courage; la jambe va beaucoup mieux. Dans quatre ou cinq jours je pourrai aller et venir, et, en faisant successivement *les Paysans*, [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin*[4] et [*le Cousin*] *Pons*[5], je trouverai les dix mille francs dont j'ai besoin en janvier. J'atteindrai février. Peut-être auras-tu l'argent de ton frère; peut-être les actions du Nord[6] monteront-elles, et, alors nous nous en tirerons sans perte et nous

1. Ainsi qu'il fut fait, mais après la mort de Balzac, par le peintre Jean Gigoux.

2. Diminutif affectueux du nom d'Anna, en polonais.

3. Au mois de juillet précédent, Balzac avait déclaré : « Le salon sera massacà. » (*Lettres à l'Étrangère*, III, 337).

4. La *Dernière incarnation de Vautrin*, qui forme la quatrième et dernière partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes* parut pour la première fois du 13 avril au 4 mai 1847, dans *la Presse* qui l'avait achetée au journal défunt *l'Époque*.

5. *Le Cousin Pons* (l'un des romans qui composent *les Parents pauvres*), parut dans *le Constitutionnel* du 18 mars au 10 mai 1847.

6. Quinze actions du chemin de fer du Nord, achetées par l'entremise de Rothschild (*Lettres à l'Étrangère*, III, 96).

pourrons attendre la hausse qui surviendra vers mai ou juin. Dans tous les cas, je te le répète, ma gêne actuelle ne vient que de mon désir de ne pas faire une seule perte sur le trésor[1], qui est là tout entier. Quant à la maison, elle ne dépasse pas, *mobilier compris*, les sommes du trésor. Ainsi, il n'y a pas d'imprudence. J'ai trois ans pour payer les trente-deux mille francs du prix de la maison[2]. S'il survenait une nécessité trop flagrante, eh! bien, ce serait le cas de savoir si nous voulons supporter une perte; mais je ne crois pas à cette nécessité à cause de mon travail.

Mets-toi bien cela dans la tête; je vais tâcher de trouver les cinq mille francs qui manquent pour le versement, et, si tu m'envoies de l'argent, ce sera pour la maison, où pour rendre à M. F[essart][3], et, cela posé, sois tranquille et ne te casse pas la tête. Songe à ta santé; viens dès qu'elle ne *pourra dans aucun cas* être compromise par le voyage, et je te promets un incognito absolu. Compte sur l'activité, les talents de ton loup, et sur son amour que tu connais. Je ne pense qu'à toi, je ne me tourmente que pour toi, absolument comme toi pour moi. Je suis bien fermement décidé à ne pas dépenser un liard au delà de ce que j'ai fait. Les fournitures de Paillard[4] viendront de mars à fin septembre, lorsque je pourrai les payer. Le mobilier nécessaire viendra pendant cette année-ci, de manière à ce que notre chez soi soit complet à ton retour, en octobre ou en septembre de cette année. Tout cela est calculé.

Allons, adieu. Je vais aller, ou plutôt me traîner à la poste[5]. Hier, ma sœur, ses deux filles et le futur sont venus[6]. Pas de

1. Argent confié par madame Hanska à Balzac en le chargeant de l'administrer : « J'ai maintenant le maniement de ce que j'appelle le trésor louploup », écrivait-il le 15 octobre 1845 (*Lettres à l'Étrangère*, III, 116).

2. Les trente-deux mille francs encore dus à Pelletreau, l'ancien propriétaire de la maison achetée par Balzac, rue Fortunée.

3. Auguste Fessart (3, rue du Faubourg-Poissonnière), homme d'affaires de Balzac. Cf. Vicomte de Lovenjoul, *Une page perdue de H. de Balzac* (Paris, Ollendorff, 1903), p. 113-134.

4. Fabricant de bronzes, 3, rue de la Perle. C'est rue de la Perle, au Marais, près de la rue Vieille-du-Temple, que Balzac, écrivant alors *le Cousin Pons*, a logé Fraisier, l'avocat véreux consulté par la Cibot.

5. Balzac ne voulait confier à personne le soin de mettre à la poste les lettres destinées à madame Hanska ou d'y aller chercher celles qu'il recevait d'elle.

6. Laure, sœur de Balzac, avait épousé à dix-neuf ans, en 1820, un ancien polytechnicien, âgé de vingt-neuf ans, Eugène-Auguste-Louis Midy de Lagre-

mère[1], elle est indisposée et j'irai après-demain. Je ne veux plus compromettre mon pied. Ma sœur a eu vent de la maison par un courtier d'assurances qui, dit-elle, est venu proposer l'assurance de la maison rue des Martyrs[2]. Cela me contrarie énormément, vu l'indiscrétion[3] de ma famille; mais je n'y ferai pas la moindre attention.

Allons, mille tendresses, ma chère petite fille, mille caresses, mille bons baisers de Cannstadt et surtout de Francfort[4]! Oh! Francfort est l'objet d'une reconnaissance profonde, comme tout le reste. Je ne serai cependant heureux que quand ta gentille écriture me dira de venir à Erfurth rejoindre mon Ève, mon bijou, mon cher trésor! Allons, adieu. Tu vois que je t'accable de lettres; oh! si c'était de la copie, tout cela, nous serions quittes avec les entrepreneurs.

A demain; mais tu ne recevras plus que quelques mots.

*A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.*

[Passy, 3-4 janvier 1847.]
Dimanche 3 [janvier].

Hier j'ai trouvé, ma chérie, ta foudroyante lettre sur l'économie et j'y ai vu la preuve de cette chère et unique affection qui est mon premier, mon seul trésor.

Je t'y réponds en trois mots : « J'économiserai, je payerai, et le départ[5] de mon louploup sera adouci dans ses chagrins par la dernière quittance de ma dernière dette. » Viens à la fin

neraye, dit Surville, ingénieur des ponts et chaussées; de ce mariage deux filles étaient nées : Sophie et Valentine. Il s'agissait d'un prétendu pour Sophie.

1. Née Anne-Charlotte-Laure Sallambier (1778-1854) veuve, depuis 1829, de Bernard-François Balzac, ancien secrétaire au Conseil du roi, puis directeur des vivres militaires (1742-1829).

2. Laure Surville et sa famille habitait au n° 47 de la rue des Martyrs.

3. Balzac redoutait si fort les indiscrétions que Th. Gautier le félicitant sur l'ameublement luxueux de sa nouvelle maison : « Je suis plus pauvre que jamais, répondait-il, en prenant un air humble et papelard, rien de tout cela n'est à moi. J'ai meublé la maison pour un ami qu'on attend. — Je ne suis que le gardien et le portier de l'hôtel. » (Th. Gautier, *Honoré de Balzac*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, in-8, p. 170).

4. Cannstadt et Francfort où Balzac avait villégiaturé ou passé avec madame Hanska entre juin et août 1845.

5. Le départ pour l'Ukraine, pour retourner à Wierzchownia.

de février, si tu ne peux venir qu'à la fin de février; mais viens. Écoute-moi bien : tu sais, ma bien-aimée, que je n'ai pas l'ombre d'une pensée d'intérêt dans notre mariage. Ainsi, sois sûre que tout ce que tu feras pour ta fille[1] est dans mon cœur comme dans le tien. Ainsi, ne me parle jamais de ce que tu as ou n'as pas; je suis sûr de ma fortune, et veux ton bonheur sous les deux espèces.

Laisse-moi te dire que tu ne connais point Paris, ni ses exigences, ni son luxe, ni ses nécessités. Je n'ai pas le moindre goût au bric-à-brac; j'achète chez les marchands de curiosités de belles choses à 50 p. 100 de moins que si j'en faisais faire de laides neuves, car le beau est hors de prix à faire fabriquer. Exemples : je parle d'un feu[2] à M. Paillard, pour une cheminée : cinq cents francs, fort ordinaire. Je ne le commande pas; je vais chez les marchands; j'en trouve un superbe : cent francs! Telle est la différence. Une lanterne pour l'escalier? — Mille francs, répond M. Paillard. Je vais chez un marchand, et la plus belle que j'aie vue dans mes courses : deux cent soixante francs! Je te l'ai dit à satiété : une fois que mon ménage sera monté, complet, je n'achèterai rien. Tout ce que je fais est économie, et économie bien entendue. Les lanternes d'escalier, c'est pour *fixer* l'éclairage. Le calorifère, qui coûte fort cher, c'est pour *fixer* le chauffage et le rendre de 80 p. 100[3] moins dispendieux. Tout est l'objet et l'effet d'un calcul profond et profondément réfléchi. Ne crois pas à des folies. La seule, c'est la restauration des peintures[4]. C'est vrai, mais c'était nécessaire. Tu me parles d'ajourner les réparations; était-ce possible avec l'obligation de reculer un mur, et, en le refaisant, il a été démontré qu'il allait tomber? Je t'ai envoyé le chiffre des dépenses l'autre jour. Je serai logé à deux mille cinq cents francs de loyer. Était-ce possible de

1. Anna (1828-1915), fille unique de madame Hanska, mariée à Wiesbaden le 13 octobre 1846, au comte Georges Mniszech. Madame Hanska avait l'intention de lui abandonner toute sa fortune, avant d'épouser Balzac (S. de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le monde slave*, Paris, H. Champion, 1933, in-8, p. 459).

2. C'est-à-dire d'une garniture de foyer.

3. Balzac avait d'abord écrit : 50 p. 100.

4. Qui avaient été exécutées au temps de Beaujon par Étienne de la Vallée-Poussin (1740-1793). Voir : P. Jarry, *Le dernier logis de Balzac* (Paris, S. Kra, 1924, in-8), p. 43. Balzac a cité la Vallée-Poussin dans *le Cousin Pons*,

me loger à moins de frais? Aussi, devrais-tu venir à Paris par intérêt et curiosité, si tu n'y venais pas pour être heureuse et donner le bonheur, deux ou trois mois. Nous avions décidé l'affaire Salluon[1], où je m'enfournais dans une ruine. C'était cent cinquante mille francs, sans meubles! Ici, c'est cent mille francs, tout meublé.

Tu rêves, avec la Chouette[2]. Elle s'en ira le mois de février, et toi tu ne logeras pas à la glacière[3] pendant le premier mois, attendu que tout ne sera fini qu'en mars. J'y serai, car je veux y habiter en février pour renvoyer la Chouette. Elle ne mettra jamais le pied là. J'aurai une femme de charge payée[4] et solide.

Je t'explique que si tu venais à la maison Beaujon[5], les petits appartements sont invisibles. Il faut qu'on les montre pour qu'on les découvre. C'est une merveille[6].

Je t'ai expliqué que l'embarras ne sera rien. Je l'ai déjà bien surmonté. Sais-tu que voici neuf mille francs de payés sur les travaux, et neuf mille ce mois-ci, cela fera dix-huit mille. Sois calme, ô louploup, on ne fait pas de dettes! on paie[7].

J'ai baisé ton homélie car elle dépose d'un amour si

1. L'achat projeté en septembre 1845, d'une maison située à Passy, dont Salluon, le propriétaire, demandait cent mille francs (*Lettres à l'Étrangère*, III, 103, 104, 109, 129, 141).

2. Sa gouvernante Louise Breugniot, dite madame de Brugnol qui avait projeté, en février 1846, d'épouser le sculpteur sur bois Elschoët : de là le surnom de chouette que lui donnait Balzac (*Lettres à l'Étrangère*, III, 12, 208).

3. La solidité de la maison de la rue Fortunée, que madame Hanska nommait avec mépris : la Glacière venait (du moins Balzac le prétendait) de ce qu'elle était construite sur l'ancienne glacière bâtie par le financier Beaujon.

4. Les mésaventures de Balzac avec une gouvernante non payée, comme « madame de Brugnol », lui ayant amplement démontré les inconvénients des services gratuits.

5. C'est-à-dire la maison de la rue Fortunée (devenue rue Balzac), ancien pavillon de plaisir du financier Beaujon, la Folie Beaujon. Construite en 1781, elle fut acquise en 1882 par la baronne Salomon de Rothschild, qui la fit démolir pour édifier, 11, rue Berryer, l'hôtel actuellement occupé par la Bibliothèque d'art et d'archéologie de l'Université de Paris.

6. L'une des pièces de cet appartement secret avait un plafond en coupole d'où pendait, au temps de Beaujon, un magnifique berceau où le financier prenait place pour se faire balancer par de belles amies aussi peu vêtues que lui-même.

7. Mais on ne paie jamais complètement! Ce fut en effet madame Hanska qui acheva le paiement, après la mort du grand homme : environ 150 000 francs de dettes en francs-or.

tendre, si craintif, si maternel, que je t'aurais mangée de caresses de la tête aux pieds, si tu m'avais dit cela devant moi au lieu de l'écrire! On n'est pas plus adorable, et qu'est-ce que ce sera donc que ta tendresse *quand même*, lorsque tu verras que j'ai été le plus économe, le plus intelligent loup de la terre, et que je n'achète point de bric-à-brac. Je crois bien que les gens meublés, rentés, à châteaux pleins, n'achètent plus rien! Mais, cher amour de grondeuse, quand il faut acheter une table ou un lit, parce qu'on n'en a pas, il me semble que celui qui achète un lit en Boule pour moins d'argent qu'un lit d'épicier un lit d'acajou, n'est pas un dissipateur, ni un fou de bric-à-brac. J'achète un cabaret de Sèvres, pâte tendre, pour le prix d'un cabaret commun : est-ce de la prodigalité? J'ai une cheminée, qui est une merveille, pour le prix d'une cheminée ordinaire, et il me fallait une cheminée. Est-ce de la prodigalité? Ainsi de tout. Notre salon aurait coûté dix-huit cents francs à tendre en étoffes qui auraient passé. J'y mets pour dix-huit cents francs de boiseries qui donnent une énorme valeur à l'immeuble. Est-ce une folie?...

Oh! louploup, si tu n'étais pas si délicieusement mère, et mère amoureuse, dans ta lettre, je me plaindrais de la défiance injurieuse que tu as de moi. J'ai quarante-huit ans, et les cheveux blancs arrivent; je veux une fortune et j'en prends les moyens. Je ne veux plus recommencer ni les Jardies[1], ni aucune faute, et tu crois que je vais donner, tête baissée, dans les mêmes sottises! Tu fais de moi un vieil enfant! un poète à illusions!... Sois calme, ô loup chéri; il y a plus de gens qui me croient avare que de gens qui me croient prodigue. Le mois de mai dira si je suis un bon financier. Encore quelques romans comme *la Cousine Bette*, et je serai sur mes pieds, et je te montrerai les rentes que me vaudra la glacière Beaujon.

Mille gentilles caresses, et à demain. Ta lettre m'a fait excéder les bornes de ma licence d'écrire. Je ne puis te donner qu'un quart d'heure et voilà une heure.

1. Les pavillons aujourd'hui en partie détruits, que Balzac possédait à Ville-d'Avray, au Chemin vert, sur l'emplacement actuel de la maison de Gambetta (*Lettres à l'Étrangère*, III, 22).

Lundi [4 janvier].

Si tu me vois si joyeux, mon bon loup, c'est que ta lettre m'annonce ton retour à la santé, c'est que dans les phrases, dans la mercuriale, j'ai retrouvé mon Évelin, mon bon cher compagnon, et mon Évelette de vingt-cinq ans, alerte, pimpante, etc.

Hier je suis allé rendre mes devoirs à l'auteur de mes jours, que j'ai trouvé plus grimaude que jamais. J'étais allé chez Bertin[1] pour m'entendre à prendre les *Débats* en février. Ainsi, me voilà avec le *Constitutionnel*, la *Presse*, les *Débats* et l'*Époque* à moi[2]. Ah! si les *copies* étaient prêtes! Mais tout est à faire. Aussi, vais-je travailler, et de bonne encre, et de bon cœur, car tu ne sais pas comme ta maladie pesait sur moi. Non, tu ne sauras jamais combien je t'aime!

Après ma mère, je suis allé chez le docteur[3], à cause de l'enflure de ma jambe, et il m'a dit que ce n'était rien, que c'était la faiblesse des tissus relâchés, et qu'en mettant une compresse qui fît guêtre, en six jours ce serait terminé. De là je suis allé chez ton honorée sœur[4], qui vit à Paris comme dans un bocal. Elle sort peu, elle fait apprendre le polonais à Pauline, et elle veut mettre Ernestine au Sacré-Cœur, ce dont j'ai tâché de l'éloigner. Il y avait près d'un mois que je n'étais allé la voir, et il y aurait eu impolitesse, sans mon accident; mais elle en avait dû entendre parler, car elle a entendu parler de la noce des Chlendowski[5] par je ne sais

1. Armand Bertin (1801-1854), directeur du *Journal des Débats*, où *Modeste Mignon* avait été publiée d'avril à juillet 1844, et pour qui Balzac composa, en 1847-1848, une relation de son voyage en Ukraine, une *Lettre de Kiew* qui n'y parut point et resta inachevée. Cf. *les Cahiers Balzaciens*, n° 7 (*Lettre de Kiew*).

2. *Le Constitutionnel* publia *le Cousin Pons*, du 18 mars au 10 mai 1847; *la Presse* publia, du 13 avril-4 mai 1847, *la Dernière incarnation de Vautrin*; *les Débats* ne publièrent rien, *l'Époque* non plus, car elle cessa d'exister peu après.

3. Le docteur J.-B. Nacquart (1780-1854), vieil ami de Balzac. Excellent praticien, membre de l'Académie de médecine. C'est à lui que *le Lys dans la vallée* fut dédié et que madame Eve de Balzac offrit la fameuse canne aux turquoises du romancier : Cf. *Les Cahiers Balzaciens*, n° 8.

4. Alexandrine (dite Aline) Rzewuska qui avait épousé Stanislas Moniuszko, grand propriétaire lithuanien. Ses deux filles, Pauline et Ernestine, devinrent par mariage, mesdames Wancowicz et Martini.

5. Comte polonais, établi libraire, 8, rue du Jardinet; il édita *la Lune de miel* (*Béatrix*), *les Trois amoureux* (*Modeste Mignon*) et *les Petites Misères de la vie conjugale*, illustrées par Bertall.

qui. Elle ne voit âme qui vive, elle veut trop économiser. Je t'assure qu'elle est perdue comme dans un trou. Paris, vois-tu, c'est une effrayante immensité. Elle est moins à craindre là que partout ailleurs. La question de venir chez moi a encore été remise sur le tapis; mais je lui ai dit que je déménageais et que lorsque ma nouvelle maison serait digne de la recevoir je me ferais un plaisir, un honneur, de la recevoir, etc. Elle est très curieuse de voir mon établissement, mais j'ai parlé d'avril ou de mai. Elle ne connaît pas Paris du tout, ni personne. Elle a écrit à son gouverneur[1] pour avoir une permission de rester deux ans à Paris, et elle est allée à l'Hôtel Lambert[2], à la vente des fanandels[3]! Je n'y comprends rien. C'est étonnant comme ta sœur ressemble à la mienne. Elle a voulu absolument consulter M. Nacquart, et elle m'a demandé si c'était un bon médecin, qu'elle le croyait une ganache! Non, c'est incroyable de légèreté. Quand elle m'en a parlé, je lui ai dit : « C'est un *bon médecin pour moi*, parce qu'il connaît mon tempérament et qu'il m'a donné des soins depuis trente ans. Mais ce n'est pas un médecin célèbre. » J'ai fait tout pour la détourner de le prendre.

Allons, adieu, ma gentille prêcheuse. Sois sûre que tu peux venir passer mars, avril et mai jusqu'au 20, sans inconvénient à Paris, dans la rue Neuve-de-Berry[4]. Personne ne te saura là; nous y resterons comme deux tourtereaux, et tu peux habiter même, à Beaujon, l'appartement caché, sans que personne t'y trouve jamais. J'irai voir où l'on en est aujourd'hui probablement. Aurai-je une lettre de toi? Voilà toute la question.

J'essaie aujourd'hui un roman sur Georges Cadoudal[5], car

1. Le général russe dirigeant le gouvernement de Minsk, où elle avait son domicile, à Pinsk.

2. Ancien hôtel du président Nicolas Lambert de Thorigny, construit par Le Vau (1640) et décoré par Lesueur, Lebrun, etc. Il était situé, 2, rue de Bretonvilliers, dans l'île Saint-Louis. Depuis 1842, il était habité par la famille Czartorisky.

3. Mot d'argot employé par Balzac dans l'*Instruction criminelle* (*Splendeurs et Misères des courtisanes*) et signifiant : frères, amis, camarades (voir p. 3).

4. Au n° 12bis où Balzac lui avait loué un appartement meublé. Le *Bottin* de 1847 nous l'indique ainsi : « Commençant avenue des Champs-Élysées, finissant faubourg du Roule, 23 et 25. »

5. Ce roman porte pour titre : *Mademoiselle du Vissard, ou la France sous le*

mon esprit est très inquiet; il ne peut se fixer à rien. Je touche à tous les sujets et je m'en dégoûte. Adieu, mille tendresses et prends bien garde à ton retour à la santé; prends bien toutes les précautions; soigne-toi bien.

## Note.

Je crois en effet que Eugène Sue[1] a eu quelque velléité de se moquer de moi dans le personnage dont on t'a parlé, et qu'il a été effrayé de sa tentative. Je le saurai, d'ailleurs, et je ne m'en apercevrai jamais, comme bien tu penses. Ces sottises-là mènent ces messieurs à d'étranges palinodies. Tu sais ce que Frédéric Soulié a fait dans la *Closerie des Genêts*; il y a là, au dénouement, un éloge furibond de ton Noré[2]. A la troisième représentation, il y avait un monsieur qui me ressemblait, dit-on; toute l'assistance, à l'éloge, s'est retournée et a battu des mains par trois fois. Il faudra que je mène une fois ta sœur au spectacle, et je la mènerai à l'Ambigu voir cela.

Je suis allé à la noce de Chlendowski en pantalon noir, en habit bleu à boutons d'or, en gilet de soie, in fiocchi[3]. Je suis tombé en allant prendre une voiture au bas de la montagne de Passy et ta sœur m'a dit : « On dit que vous étiez

*Consulat.* Il n'est pas terminé, on trouvera, signalés plus loin, quelques feuillets d'essais que Balzac utilisera pour écrire ou envelopper ses lettres comme il l'avait déjà fait précédemment. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 159, 376.

1. Dont *le Constitutionnel* publia en feuilleton la troisième partie de *Martin ou l'enfant trouvé*, du 4 décembre 1846 au 5 mars 1847. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 71, 302, 329, 354.

2. Acte V, scène II, *la Closerie des Genêts*, à la page 132 du *Magasin dramatique*, paru en supplément du *Constitutionnel*, n° du 3 décembre 1846, se trouvent ces paroles adressées par Montéclain à l'aventurière Léona qu'il a démasquée : « Vous ne voulez pas croire que vous êtes ici entre les mains des héros de M. de Balzac? » Tels Montriveau et la duchesse de Langeais dans l'*Histoire des Treize*. *La Closerie des Genêts* avait été représentée pour la première fois le 14 octobre 1846, à l'*Ambigu*, et Balzac, dès le 18, annonçait fièrement à madame Hanska : « Il y a une immense réaction en ma faveur. J'ai vaincu! Tous par une acclamation générale me mettent à la tête. Ceux qui luttaient ne luttent plus. Soulié a fait amende honorable publique dans son nouveau drame de l'Ambigu. »

3. Fiocchi, les houppes ou glands qui retombent de chaque côté d'un chapeau de cardinal, en costume de cérémonie, par extension pour les laïques : être en grande toilette.

venu tout *crotté* à cette noce. » Qu'en dis-tu, Coucy[1]? — « C'est cassé ou brisé qu'on vous a dit, lui ai-je répondu, car je venais de tomber et de me luxer la cheville. » Il en est de tout ainsi. Ce que je déplore, c'est que les calomnies agissent sur *des esprits distingués*, qui me disent : « Après Beaujon, ce sera Moncontour[2]; ce sera à recommencer. J'aime un prodigue incorrigible! » Ah! moi, j'aime une petite personne bien crédule au mal, bien vive à la réprimande! Mais j'ai de sûres vengeances : c'est l'avenir qui me verra thésaurisant. Je t'avoue que je ne conçois pas qu'on thésaurise dans un taudis. Il faut avoir toutes ses aises, mais rien de plus.

*A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.*

[Passy, mercredi 6-7 janvier 1847.]

Mon bon louploup,

Il m'est impossible de t'écrire, car je travaille dix-huit heures, et je ne fais plus les toilettes les plus nécessaires. L'inspiration, le travail sont accourus, fidèles à la nécessité. Je suis au désespoir d'être allé avant-hier 4, hier 5 et aujourd'hui 6 janvier, sans rien trouver de toi à la poste, car il faut faire le versement.

Tu ne réponds pas à mes lettres; je t'en ai écrit au moins autant qu'Anna[3]. Je ne sais pas si j'en trouverai demain 7 une de toi; le délai fatal est le 15, et je n'ai que onze mille francs!

Pour avoir de l'argent, il faut de la copie; et tu sais combien j'ai écrit de pages inutiles! (Cinquante-cinq à cinquante-six; une valeur de trois mille francs). Enfin, je suis en selle,

1. Expression que Balzac emploie volontiers; c'est une citation tirée du dernier acte d'*Adélaïde du Guesclin*, tragédie de Voltaire. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 152.

2 « Ce joli petit château à deux tourelles qui se mire dans la Loire » était à vendre en 1846 et Balzac qui l'avait admiré en 1845, lors de son voyage en Touraine, avec madame Hanska, désirait l'acheter (*Lettres à l'Étrangère*, III, 242). Il le désira encore longtemps, puis mourut sans l'avoir acquis. Moncontour est situé dans la commune de Vouvray (Indre-et-Loire); il appartint aux Massa; son propriétaire actuel est le baron de Kœnigswarter.

3. Voir la note de la page 754.

et ne veux pas m'arrêter, même pour te dire que je t'aime, car il faut payer.

J'achève [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin*, et, après, j'achèverai [*le Cousin*] *Pons*; cela ne fera que sept mille francs et il faut en trouver quatorze mille. Ainsi, mort au papier blanc!

Je te baise mille fois. Si j'ai une lettre de toi, aujourd'hui 7, je te répondrai un petit mot demain.

Figure-toi que je travaille de minuit à neuf heures sans arrêter (ma jambe enfle toujours), et je mange un morceau, puis je travaille et cours aux affaires.

Allons, adieu, ne t'inquiète pas si tu n'as pas de lettres de moi; je travaille à esprit et corps perdus!

Mille tendresses[1].

*A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.*

[Passy, 8-9 janvier 1847.]
Vendredi 8 [janvier].

Ma chérie, je suis allé hier à la poste, au retour de mes courses, et je n'ai pas trouvé de lettres. Dans les circonstances où je suis, c'est à me donner une maladie de foie! Comment, moi, si occupé de mes manuscrits à faire, d'ouvrages à composer, des ennuis que me donne la maison, des inquiétudes du versement, des affaires de ma liquidation[2], de tout ce monde que je supporte, je t'écris régulièrement, et toi, tu m'écris à peine, et tu as tout ton temps! Ô louploup! Non, ce n'est pas bien.

Je ne sais plus que faire; il faut trouver, d'ici à sept jours, cinq mille francs pour compléter le versement, et je ne vois que mon travail; je me tue à travailler. Mais voici cinq ou six jours que je n'ai reçu de lettres de toi; comment veux-tu

1. Lettre pour laquelle ont été utilisés des versos de feuillets de *Mademoiselle du Vissard*, ainsi qu'il a été dit plus haut (p. 758).

2. La liquidation de ses dettes, opération fort compliquée. Il avait dû en confier la direction, dès 1843, à un homme de loi, Sylvain Pierre-Bonaventure Gavault, avoué de la ville de Paris, qu'il appelait son bon tuteur et auquel il dédia *les Paysans*. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 156, 157, 208; III, 18. Picard qui, en 1845, succéda à Gavault dans sa charge d'avoué de la ville, lui fut adjoint à cette même époque, comme conseil supplémentaire de Balzac (*Lettres à l'Étrangère*, III, 133).

que je ne sois pas inquiet! Cela influe sur mon travail, car je t'aime plus que mes nécessités ne me pressent, et, des deux inquiétudes, c'est tout ce qui te concerne qui m'occupe et m'envahit.

Je t'en supplie, écris-moi au moins autant que je t'écris, que je sache ce que tu fais, ce que tu penses. Je crois que tu ne m'aimes plus, lorsque je me vois si fort abandonné. Je crois que mes ennuis te découragent et que tu te dis : « *Ce cher Monsieur* est incorrigible; il est réellement prodigue et sera toujours sans un sou. C'est un panier percé; sa fureur d'acheter des bric-à-brac n'a pas de bornes. Ça le mène à des brutalités comme à Rotterdam[1]. Il m'aime, mais ne me préfère-t-il pas le bric-à-brac? » Voilà les innocentes pensées que tu dois rouler contre ton Noré, malgré les mille explications qu'il te donne sur ses acquisitions et sur ses actions les plus indifférentes! Tu ne te dis pas : « Mon Noré est sans linge, sans meubles; il a préféré pendant ces six années vivre de privations, avec une méchante servante, pour payer trois cent mille francs de dettes et, à l'heure qu'il est, il ne doit plus que soixante à quatre-vingt mille francs. Au lieu d'employer le trésor-louploup à payer ce reliquat, il a préféré le conserver pour avoir une modeste habitation et la meubler, et continuer à payer par lui-même ses dettes. Enfin, comme il a beaucoup d'intelligence, il achète cent francs chez les marchands d'occasion, ce qu'on lui ferait payer cinq cents francs neuf. Il a tout son mobilier à compléter, sa maison à meubler, et il le fait avec prudence. »

Oh! petit Évelin, ô cher camarade, ô ma Linette, mon Évelette, ma petite fille, vous serez bien furieuse contre vous-même un jour, de voir que vous vous êtes laissé aller à penser comme le bête de public sur votre Noré, que votre Noré est joueur, libertin, dissipateur; quand vous trouverez qu'il a travaillé nuit et jour, qu'il ne touche pas une carte, qu'il

1. Où Balzac séjourna avec madame Hanska au cours de l'été de 1845. Ils y eurent une dispute à propos d'une armoire en ébène de 375 florins que Balzac voulait acheter : « Cette belle chose, écrivait Balzac, quelque temps plus tard, le 3 septembre 1845, a été la cause d'une vivacité, dont le germe était trop de thé. Tu m'as dit sur le quai de Rotterdam des choses bien dures; je ne peux pas empêcher ces paroles de revenir dans ma mémoire. C'est acheter trop cher un double remords, en ébène. » (*Lettres à l'Étrangère*, III, 74.)

ne pense qu'à vous, qu'il est économe, qu'il a une maison admirablement meublée et montée, et qu'il ne doit pas un sou, et qu'il a conservé notre trésor-louploup, que vous l'avez grondé inutilement et qu'il a tout fait pour le mieux, et, qu'à la fin de 1847, il sera en train de se faire des capitaux! Et que le secret de tout cela, c'est l'amour insensé qu'il a pour sa grosse Ève, si adorable et si adorée!

Adieu, pour aujourd'hui. Il faut faire vingt-quatre feuillets sous peine de mort, et demain autant.

J'ai fait inutilement cinquante feuillets, comme tu dois le voir[1], avant d'arriver à l'inspiration sur ce que j'avais à faire.

Quant à la maison, je crois qu'on la démolit! Elle recule au lieu d'avancer. Les délicieuses sculptures de mon salon ne seront posées que dimanche 10. Les peintures n'avancent pas; on brûle des forêts; les bouches de calorifère sont toujours à placer, et il y a encore des fenêtres qui ne sont pas vitrées! L'humidité y fait des pluies tropicales. Je suis au désespoir, car je ne crois pas pouvoir y mettre les tapissiers avant le 20 février. Tu seras forcée de te loger dans l'appartement garni que j'avais trouvé. Viens au moins, sois ici pour les premiers jours de mars! Je serai le 25 février à Erfurth.

Allons, à demain, il est deux heures et demie du matin.

Samedi 9 [janvier].

Hier, à quatre heures, j'ai eu ta dernière lettre, où tu me dis que tu n'enverras rien. J'aime mieux cela que l'affreuse incertitude où j'étais. Mais comment veux-tu que je trouve dans la crise actuelle, trois mille francs en six jours, car je comptais là-dessus. Mais, n'en parlons plus que pour une dernière fois. Cela va me mettre dans l'obligation de vendre quelques manuscrits à 100 pour 100 de perte, à me lier, à faire une sottise, car les actions (du Nord) ont baissé; elles sont à six cent trente-sept francs. C'est près de deux cents francs de perte, et il faut donc attendre. Trouver cela, quand les entrepreneurs me pressent, c'est affreux!

1. Madame Hanska put en effet s'en rendre compte, Balzac, ainsi qu'il a été dit plus haut, ayant utilisé pour lui écrire les versos de quelques-uns de ces feuillets manqués (p. 761).

De ceci, plus un mot; les hommes sont faits pour porter ces misères.

Mon cher petit Évelin, je suis si heureux de te savoir en bonne santé que ça a été un baume sur la plaie financière, et c'est te dire en une ligne combien je t'aime. Ah! Dieu, penser à ne pas être toute ta vie à mes côtés. Penses-y bien. Si tu veux vivre auprès d'Anna, c'est à le délibérer bien sensément, car je vais vivre auprès de vous; je ne veux pas d'autre vie, et je mourrais heureux à Wierzchownia ou à Pawoufka[1]. Quant à ceci, c'est bien arrêté.

Maintenant, aussitôt ton domestique venu[2], dis que tu as des affaires à Francfort[3], dis que tu vas revenir à Dresde; mais reviens promptement à Francfort, et, de là, rétablis-toi à Mayence, ou reste, si tu veux, à Francfort. Je t'irai prendre.

Je te le répète, tu auras à Paris, rue Neuve-de-Berry, un charmant appartement que je prendrai sous mon nom, et qui ne sera pas cher, et personne au monde ne saura que tu es à Paris, à moins que tu ne le veuilles expressément. Mais tu sortiras peu, tu prendras des précautions. Nous ne nous montrerons pas ensemble. Nous resterons là, sans en sortir. Tu auras un jardin, tu pourras te promener. Enfin, tu n'as rien à craindre, et, si tu étais à toute force rencontrée, tu serais chez toi. Fie-toi à moi pour ta tranquillité.

Dans ce cas, le plus tôt est le mieux; si tu peux partir, aussitôt cette lettre reçue, pars, et dis-moi quand tu pars et quand tu seras à Francfort, car je t'irai voir à l'instant et te ramènerai.

Adieu, ma chère petite fille; mon Dieu! comme je t'aime! Tu me plongerais un poignard dans le cœur que je dirais : « Il paraît que cela lui fait plaisir! » (Ce qui est déjà arrivé

1. Le domaine de Pawlowka dont Balzac transcrit le nom d'après la prononciation polonaise, était situé dans le gouvernement de Kiew, district de Machnowka. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 54.

2. Ce domestique avait nom Wilhelm. C'était un serviteur de grand style qui se désolait à la pensée de retourner en Ukraine, derrière la vieille voiture de madame Hanska : « Il est tout honteux, écrivait sa maîtresse à sa fille Anna, de voyager derrière une vieille patraque, comme ma fidèle amie qui nous a si bien et si longtemps servis. » Cf. M. Bouteron, *La véritable image de madame Hanska*, Paris, Lapina, 1929, in-8, p. 17.

3. Où madame Hanska séjourna en mai 1847 pour surveiller la confection du trousseau de sa fille Anna. Cf. M. Bouteron, *op. cit.*, p. 3-20.

à Tourtemagne[1]), car en lisant ta lettre et les raisons que tu me donnes pour ne pas aider au versement, qui est impitoyable, dans l'intérêt des dix-huit mille francs de mars, dont le créancier est plus humain, je n'ai ressenti que le plaisir de la certitude et je me suis dit : « Elle verra plus tard quelle faute! en voyant ce que je vais être obligé de faire! » Et pas une impatience! Quel charme a ton écriture! Six[2] jours sans avoir rien reçu! Six jours sans nouvelles! Oh! que jamais je ne te fasse connaître ce supplice. Mon Dieu! si je te dis que ces inquiétudes, ces anxiétés d'argent, m'ont fait fondre? J'ai maigri; je suis plus maigre qu'à Genève[3], et ce n'est pas d'aujourd'hui. Depuis que je me bande la jambe, que je me traîne sans trop d'efforts.

Allons, mille tendresses, mille baisers et mille caressantes choses, surtout au minou. Oh! reviens à Francfort, que je reaye un Francfort[4]. Tu me le dois, louploup, et cette scélérate profonde d'Évelette, qui, coquette, me fait bondir sur mon fauteuil en me contant combien elle est gentille et désirable et revenue blanche, fraîche, etc. Non, à un pauvre Noré qui sèche à se débattre avec des questions financières, et de mauvais sujets littéraires, et qui passe les nuits, c'est une cruauté! On dit : « Je suis laide, mais les jours où nous nous verrons, je serai jolie. »

Allons, adieu, bien gentille et adorée Eve; adieu, Linette. Aime-moi comme je t'aime, et tu seras en route pour Francfort le 16 janvier; tu recevras cette lettre le 14, et en deux jours tu dois avoir plié bagage, et tu seras le 20 à Francfort. Moi, j'y serais le 25[5].

1. Tourtemagne ou Tourtemagnin, près de Sion, en Valais, sur la route des voitures venant d'Italie par le Saint-Gothard.

2. Balzac avait d'abord écrit : cinq jours.

3. A Genève, décembre 1833 à février 1834, lorsqu'il y séjourna lors de sa seconde rencontre avec madame Hanska.

4. Où Balzac avait séjourné en août 1845 auprès de madame Hanska, séjour dont il désirait voir se renouveler les délices. (*Lettres à l'Étrangère*, III, 70.)

5. Pour envelopper cette lettre, Balzac a utilisé, comme il l'avait fait précédemment, le verso d'un feuillet manqué de *Mademoiselle du Vissard* (voir p. 761).

*A madame Hanska, Hôtel de Saxe à Dresde.*

[Passy,] dimanche 10 [janvier 1847].

Ne te fais pas de chagrin, ma bonne Ève; j'ai l'espoir de conclure un traité qui me donnera de quoi parfaire le versement; il s'agit de la réimpression de mes ouvrages dans *le Siècle*[1], et je crois que ce sera conclu en temps utile. D'ailleurs la fin de [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin* sera achevée pour le 13 ou le 14 au matin[2]; et c'est près de quatre mille francs. J'arriverais à mille francs près. On me les prêterait bien pour vingt-quatre heures chez Rotschild[3]. Je m'empresse de te donner ces nouvelles pour t'enlever toute inquiétude. Ainsi, sublime économiste, occupe-toi des dix-huit mille francs de la fin de mars, si tu le peux sans te donner le moindre souci, ton ménage de Paris ne doit te causer que du plaisir. Tu le vois, Bilboquet[4] a sauvé la caisse.

Maintenant, écoute-moi bien! Je ne tiens à rien dans ce pays-ci. Il n'y a pas une seule considération qui m'empêcherait d'aller vivre auprès de toi, si tu veux rester avec ta fille. Ni gloire, qui n'est qu'un grain d'encens offert à ma chère idole, et à laquelle je ne tiens pas pour mon compte, ni la glacière, ni le mobilier, ni rien de ce que je possède, au matériel comme au moral, ne peut m'arrêter! Je vendrais tout en un mois, je me liquiderais et je m'en irais là où tu serais, avec une joie immense et une profonde indifférence pour tout ce que je quitterais en France, car tu ne te sais pas indis-

1. Où Balzac avait déjà publié le 10 septembre 1845 : *Une esquisse d'homme d'affaires* (*les Roueries d'un créancier*) et auparavant, de 1838 à 1842 : *une Fille d'Ève, Béatrix, Lettre sur le procès Peytel, Pierrette, les Lecamus, la Fausse Maîtresse, Albert Savarus. Le Siècle* publia les œuvres complètes de Balzac en livraisons in-4°, sur deux colonnes, dans son *Musée littéraire.*

2. Elle ne commença à paraître que le 13 avril dans *la Presse.*

3. Balzac écrit tantôt Rotschild, tantôt exactement Rothschild, quelquefois même Rostchild. Il s'agit du baron James à qui Balzac dédia *Un homme d'affaires*; la baronne eut la dédicace de *l'Enfant maudit.*

4. Sobriquet de Balzac. Pendant le voyage de l'été 1845, en compagnie de madame Hanska, d'Anna sa fille et du comte Georges Mniszech, Balzac avait donné à la petite troupe des surnoms tirés de la fameuse parade des *Saltimbanques* de Dumersan et Varin, très en vogue à l'époque. Balzac était devenu *Bilboquet*; madame Hanska : *Atala*; Anna : *Zéphyrine*; Mniszech : *Gringalet.* Gringalet, très bon dessinateur, nous a laissé les portraits des *Saltimbanques*, reproduits au tome III des *Lettres à l'Étrangère*, p. 80.

pensable à ma vie, il n'y a pas de vie possible pour moi sans toi. Je n'ose pas te dire à quel point je maigris. La nostalgie de toi m'a empoigné; aussi, te suppliai-je de venir aussitôt à Francfort, car, là, tu n'es qu'à vingt-neuf[1] heures de moi et à cent vingt francs de frais, et on peut donner trois cents francs pour aller te voir trois jours, et respirer ton air et tes chers parfums.

Donc, si tu veux vivre près de notre chère Anna, rester dans ton Ukrayne et nous y réunir, dis-le. Médite bien ce parti-là, car, moi, je n'hésiterai pas la millionnième partie d'une seconde à y aller, à m'y établir, et à vivre là, et, pourvu que tu y sois, je te déclare que, jusqu'à mon dernier soupir, tu ne verras jamais un regret dans mon cœur, tu n'entendras un soupir sortir de mes lèvres, et tu ne verras dans mes yeux un nuage. Je serai plus gai que dans ma jeunesse, quand j'oubliais mon abandon et mes malheurs. Ainsi, louploup, vois; écris-moi ce que tu penses. Je n'achèverais même pas les *Paysans*[2]; je n'écrirais plus, mon Dieu, une seule panse d'a[3]. Je vivrais en rêveur et le plus heureux des hommes du monde, le chien, le moujick de mon loup, toujours près de toi, ne te quittant pas. J'aurai bientôt un passeport, et je laisserai tout. Mais tu viendras toujours à Paris d'ici à quinze jours, n'est-ce pas? N'aie pas peur; si tu as un paquet pour toi à Francfort, tu diras à ton protecteur, le commissionnaire en douane, de l'envoyer à quelqu'un de la maison de Paris. Sois tranquille à ce sujet.

Oh! ma chère petite fille, chère et douce espérance de toute ma vie, ne sais-tu donc pas ce que tu es pour moi? Tu es la pensée de toutes mes heures, le seul tourment possible pour moi, quand quelque chose qui te regarde ne va pas. Tu ne sais pas le changement que ta maladie[4] a fait en moi, les

1. Balzac avait d'abord écrit : vingt-six.

2. Que Balzac, d'ailleurs, n'acheva pas. Voir plus haut, p. 749, note 1.

3. Expression chère à Balzac depuis un long temps. Dès 1819 il écrivait à sœur Laure : « Depuis que je t'ai écrit, je n'ai fait que penser à vous, pour une panse d'*a*, ps possible. » Cette lettre, n° VIII de la *Correspondance* de H. de Balzac (Paris, Calmann-Lévy) y a été tronquée. Nous citons le passage ci-dessus d'après le texte exact publié par W. S. Hastings, dans son introduction (p. 19) au fac-similé de : H. de Balzac, *Cromwell*, Paris, La Cité des Livres, 1925, in-4.

4. Une grossesse dont l'issue fut malheureuse (p. 748, n. 2).

ravages de ces douleurs gardées au fond de l'âme! et tous les instants où les larmes me gagnaient et où je ne voyais plus mon papier. Du 1er décembre au 7 janvier, songe donc que je n'ai pas écrit une ligne, avec des créanciers après moi, avec des sujets à traiter qui me plaisaient..., avec des nécessités atroces au logis. Ah! je ne t'ai pas dit mon désespoir. Il a été terrible, et je ne me savais pas le cœur si jeune et si friable. J'ai souffert dans ce mois comme dans toute ma vie passée. Je n'ose plus prononcer le mot enfant[1], j'y songe. Mon Dieu! ne me demandé-je pas tous les jours par quelle fatalité réservée à nous seuls il se fait que nous ne soyons pas l'un à l'autre, *quatre* ans bientôt après notre entrevue de Pétersbourg[2]! N'est-ce pas fabuleux? Non, il faut être ce que nous sommes, il faut nous tout confier, même ce qui nous fait mal, pour qu'un homme croie encore à la possibilité d'une union tant désirée et toujours retardée! Je crois que nous nous marierons en cheveux blancs... J'en ai déjà pas mal. Tu attends que je sois un vieillard. Mais nous nous sommes promis que les cheveux blancs ne nous arrêteraient point. Ainsi, je ne t'en aimerai pas moins. Mais, ton Bengali, tu l'uses! Ô chère, qu'aucune puissance ne nous empêche de terminer ce long supplice d'attente en octobre prochain. Tu retourneras chez toi en mai; je t'accompagnerai jusqu'en Gallicie, et tu seras le 15 mai à Wierzchownia; tu y resteras juin, juillet, août et septembre à finir toutes tes affaires; tu mettras ta terre à la banque; tu donneras procuration à Georges de la vendre, ou tu la vendras à ta fille et à Georges, qui seront tes prête-noms, et je reviendrai te chercher le 1er octobre à Brody[3]. Nous reviendrons à Paris, et les premiers

1. Victor-Honoré venu avant terme (novembre 1846), et qui ne vécut pas. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 252, 279, 328. Que l'on relise la lettre du baron Hulot croyant être le père de l'enfant de madame Marneffe dans *La Cousine Bette*, pour se faire idée des sentiments de joie délirante dans lesquels Balzac attendait la naissance de Victor-Honoré. Il écrivait ces pages de *la Cousine Bette* vers octobre 1846.

2. Après la mort de son mari (novembre 1841), madame Hanska avait dû s'établir à Saint-Pétersbourg pour surveiller la liquidation de la succession. En 1843, Balzac (qui ne l'avait pas vue depuis 1835) vint lui rendre visite à la maison Koutaïsoff, Grande Millionne, où elle était installée. Il y séjourna de juillet à octobre 1843. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 184-194.

3. Ville de Galicie où Balzac devait lui-même passer quatre fois à l'aller et au

jours de novembre, tu seras française : ou ce plan exécuté à la lettre, ou rester à Wierzchownia, en Ukrayne, avec un Bilboquetinski, car cela m'est égal de devenir sujet russe; je serai ce que tu seras. Nous serons protégés par l'Empereur, car je ferai l'histoire de Russie au point de vue du règne des Slaves, et je serai monarchique et absolutiste féroce[1]. Mon parti est bien pris dans les deux cas. Ainsi, c'est à toi à te promener, les lèvres à la financière, de méditer profondément, et de prononcer. Ne me considère pour rien; car, *toi*, voilà ma religion, mes opinions politiques, ma morale et ma force; toi et rien que toi. Sans toi, la France m'ennuie et j'en ai par-dessus les yeux.

Mille tendresses, et adieu, cher trésor adoré. Je vais aller voir la glacière avec Gossard[2]. Tu ne sais pas, la rue où nous sommes, la rue où serait notre habitation si tu deviens française, elle a reçu son nom. Elle se nomme la rue Fortunée[3]. Qu'en dis-tu? Non seulement c'est gentil, mais si les actions du Nord montent de deux cents francs, et si je fais mes traités avec le *Siècle*, pour le coup je croirai à l'influence d'une étoile[4]!

Ma chère petite fille, mon bijou adoré, ma bonne grosse

retour de ses deux voyages en Ukraine entre 1847 et 1850. (Cf. *Lettre de Kiew* dans *les Cahiers Balzaciens*, n° 7). A son dernier passage, le 30 avril 1850, il était marié et rentrait à Paris dans cette Folie-Beaujon, où il devait mourir quelques mois plus tard.

1. Après avoir professé dans sa jeunesse des sentiments très libéraux, Balzac tourna au royalisme intégral. En 1842 la préface de *la Comédie Humaine* proclame ses convictions catholiques et monarchiques. Il avait donc peu d'effort à faire pour faire sa cour au tsar Nicolas Ier, en devenant un absolutiste féroce. Cf. *Lettre de Kiew*, dans *les Cahiers Balzaciens*, n° 7, p. 40, 56-61, 74-75.

2. Ou plus exactement : Gossart (L.-C.-D.), notaire à Paris, 29, rue Richelieu.

3. Du prénom de Fortunée Hamelin, une ancienne « merveilleuse » du Directoire qui était actionnaire des terrains sur lesquels la rue fut ouverte en 1825. Cette rue devint après 1850 la rue Balzac et l'ancienne Folie Beaujon acquise pour Balzac y porta les nos 14, puis 22.

4. L'étoile était un des emblèmes préférés de madame Hanska : « L'étoile, qu'on voit sans pouvoir l'atteindre, que j'ai prise pour devise de ma destinée », écrivait-elle sur un feuillet de son album le 24 décembre 1843. Balzac cachetait des lettres à madame Hanska d'un cachet empreint en cire rouge et portant un *E* au centre d'une étoile rayonnante. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 373. L'étoile n'était pas le symbole exclusif de madame Hanska. Sur le rôle des « étoiles » dans la vie amoureuse de Balzac on pourra consulter *les Cahiers Balzaciens*, n° 6, p. XXVII, XXVIII et 25.

Ève, et surtout toi, vaillant Évelin, je te presse avec bien des vœux sur mon cœur, et j'attends avec une vive impatience ton départ de Dresde. Songe donc qu'à Francfort il n'y a pas de fanandels, et que tu dépenseras bien moins d'argent. Je puis y être le 25 et tu peux être le 1er février, rue Neuve-de-Berry.

Allons, mille caresses[1].

H. DE BALZAC

(*A suivre.*)

1. Comme il l'avait fait pour de précédentes lettres, Balzac enveloppe celle-ci d'un feuillet inutilisé du roman : *Mademoiselle du Vissard*. Le cachet qui ferme cette enveloppe est le cachet à étoile signalé dans la note précédente.

# COLETTE OU LE PARADIS PERDU

La nature n'est pas simple. Je parle de la nature humaine, qui mêle au mystère de tout être créé une conscience, à demi-lucide, à demi-sensible, bien propre à augmenter parfois le trouble que cette connaissance de soi-même croit éclaircir. « Il est toute nature », dira-t-on de quelqu'un, comme pour le ramener à une figure ingénue et tout d'une pièce. Quelle naïveté! Être « toute nature », n'est-ce pas, au contraire, offrir le thème d'une méditation sans fin sur ce que nous avons de plus complexe dans notre unité originelle? Plus un être humain révèle intensément la nature qui est en lui, plus il nous émeut parce que nous sentons que cette nature est aussi en nous, et qu'à effleurer son mystère nous errons au bord des secrets du monde. C'est du moins ce que j'éprouve quand je regarde vivre la femme « toute nature » qui s'exprime dans l'œuvre de madame Colette.

## I

Fille d'un terroir, amie des plantes et des bêtes, comme il serait facile de montrer en Colette une paysanne que la grand'ville n'a pas détournée au point de lui faire oublier le goût de la terre et de ses odeurs : la grand'ville et l'amour de l'art ayant seulement développé, dirait-on, les ressources de cette riche sensualité. Vous n'oublieriez pas d'ajouter que Colette est Bourguignonne, car cette qualité emprunte à l'une de nos plus savoureuses provinces je ne sais quoi de robuste qui manquerait à ce dessin au pochoir.

J'aime mieux une vérité plus poétique. La poésie a toujours des chances d'être plus vraie. Et la poésie vient au devant de mon désir, quand je retrouve, dans *la Maison de Claudine*, un nom de pays lointain, noyé au fond de la mémoire, mais auréolé du prestige qu'ont les lieux entrevus dans notre vie passée. Colette se souvient qu'au temps de son enfance, dans une noce de campagne, elle a entendu un homme qui chantait; et il avait la voix grande et triste, la voix nostalgique de ceux qui sont d'ailleurs. Pensez! cet homme avait fait au moins huit lieues pour venir là : il était de Dampierre-sur-Bouhy. Ces trois mots qui désignent un obscur village de France m'ont frappé au cœur quand je les ai lus. Car ils furent, pour moi aussi, le nom d'un pays au delà duquel il n'y a plus rien de connu, et en même temps le nom d'un pays de rêve, que l'on atteint seulement certains jours de rare bonheur.

A Dampierre, oui, ce Dampierre-là, ma bisaïeule avait une vigne. C'était très loin de la maison et des autres propriétés, presque aussi loin que du village où Colette a entendu chanter l'homme venu à la noce rustique. On n'y allait que deux ou trois fois l'an. Il fallait atteler le break, emporter des provisions. L'expédition s'enrichissait d'une difficulté mémorable : la montée de la côte de Bouhy, une côte connue dans tout l'arrondissement, et que les chevaux mettaient longtemps à gravir. Mais c'était là un événement peu fréquent. Le plus souvent la côte de Bouhy demeurait à l'horizon, où, par temps clair, elle faisait un trait crayeux sur la colline bleuâtre : signe familier d'une terre promise, symbole de vendanges célèbres dans les annales domestiques. Le souvenir en a seul survécu. Dampierre était trop loin; la vigne rapportait mal et fut vendue. Longtemps ma grand'-mère en a gardé du vin dans sa cave : des bouteilles de la fameuse année quatre-vingt-treize. Je n'étais déjà plus un tout petit enfant la dernière fois que j'en ai bu. Mais je ne savais pas que de l'autre côté de Dampierre, aussi loin, si ce n'est plus, que nous étions de la côte de Bouhy, se trouvaient le pays, le jardin, et la maison de Colette.

Ce n'est pas par une fatuité ridicule que j'approche Colette en prenant la route qui vient d'un pays de ma propre enfance.

Et si j'ai nommé cette bisaïeule qui savait faire et boire le vin de sa vigne, c'est parce qu'à travers les chers souvenirs que j'ai d'elle j'atteins mieux qu'à travers aucun livre l'atmosphère de santé rustique et familiale dont Colette, depuis sa jeunesse endiablée, n'a jamais perdu le goût. Ma grand'mère venait, elle aussi, d'au delà de Dampierre, de la Basse-Bourgogne à laquelle se rattache l'ombreuse Puisaye où Colette est née et a grandi. Quel ancêtre, se demande Colette, m'a légué cette sorte de religion du lapin sauté, de l'œuf mollet au vin rouge? Ce culte que j'ai aussi, sans compter celui de la tourte aux épinards (un plat de Basse-Bourgogne dont il est parlé déjà dans Restif de la Bretonne), du café au lait à l'ancienne, d'un feu de bois dressé avec science et avec amour, ce culte, en un mot, de la volupté dans l'ordre de la maison, je sais bien, pour mon compte, de qui je l'ai hérité. Et par là, j'aborde avec une amitié particulière les choses et les êtres dont Colette a le plus divinement parlé : la maison de Claudine, le village et les routes qui le traversent, sa mère, enfin, que j'imagine avoir connue, dans un jardin que mes yeux n'ont pas rêvé. « Sido » la magicienne, être mystérieusement accordé aux secrets des saisons et des jours, et dont le nom vénéré, qui n'est que l'abréviation de Sidonie, pourrait être celui d'une déesse en Phénicie ou en Chaldée, « Sido », je sais de quoi est faite la sagesse naturelle dont vous avez transmis à votre fille le légitime orgueil. C'est d'abord la conscience laborieuse de ces bourgeoises de France, « qui ne regardaient pas à leur peine ni à la sueur de leur lignée ». Cette conscience de ménagère anime les gestes de Colette, occupée à pailler ses mandariniers, dans son jardin de Saint-Tropez, comme elle animait les vôtres, « Sido », dans le jardin de Saint-Sauveur en Puisaye, entre la pompe, les hortensias, le frêne pleureur et le très vieux noyer. Et quand une jardinière a ainsi mêlé son effort à l'afflux de la sève qui monte dans une plante, je sais quel accent peut prendre sa voix — comme si la grande Cybèle parlait par sa bouche — quand elle annonce qu'une fleur va s'ouvrir, ou dans combien de jours un fruit sera mûr. Oui, je connaissais cet accent-là avant que Colette en fît retentir la prose française.

Puis j'ai su aussi, dès longtemps, comment cet effort personnel décuple sa puissance par l'intention de s'intégrer dans

le travail héréditaire. J'aime à retrouver en Colette le goût que certaines plantes humaines ont pour leurs propres racines : non pas vanité généalogique, mais plaisir quasi-physique de reconnaître en nous ce qui nous vient du sang dont nous sommes issus. Ainsi les arbres de la forêt, s'ils avaient une pensée, pourraient songer à l'humus qui sous la jonchée des feuilles pourrissantes nourrit leur fibre. « J'épelle en moi, dit Colette, ce qui est l'apport de mon père, ce qui est la part maternelle. » Par cette analyse de ses sources naturelles, elle nous donne un premier portrait d'elle-même : du capitaine à la jambe de bois, médaillé de la guerre de Crimée et de la campagne d'Italie, elle tiendrait probablement sa puissance de rêve, son insouciance, son humeur dépensière, et aussi sa pudeur, sa volonté de garder certaines choses secrètes. A « Sido » reviendrait l'honneur de lui avoir donné le sens mystique de la terre et des odeurs végétales, le talent de parler aux bêtes et d'être compris d'elles, la divination de toute sève qui circule, de tout cœur qui bat, de toute chair qui palpite : un accord sensuel et fécond avec la vie, en somme, et qui s'accompagne d'une défiante incompréhension de la mort. Sa mère lui aurait fourni la substance de son art, son père sa volonté d'artiste.

Mais quoi, allons-nous suivre aveuglément Colette dans l'analyse de son lignage? Tous ces éléments sont recensés avec exactitude : leur total ne peut suffire à rendre compte de l'être qu'ils ont produit. La beauté de la créature humaine est faite de la qualité unique qui donne une figure nouvelle à chaque incarnation du vieil apport héréditaire. Et peut-être ce miracle individuel est-il le reflet le plus direct et le plus merveilleux de la présence de Dieu dans la vie des hommes. Dans le cas de Colette, on tomberait vite dans un grossier déterminisme à imaginer que l'influence du capitaine a balancé un jour celle de « Sido » pour lancer la petite bourgeoise de Saint-Sauveur vers les aventures d'une vie littéraire. Pourquoi pas aussi, à la manière de Taine, trouver toute l'explication de Colette dans l'examen de sa terre natale? La Basse-Bourgogne, après avoir été imprégnée de jansénisme, est devenue, au siècle dernier, un de nos pays les plus voltairiens et matérialistes. Avec Paul Bert, qui a sa statue à Auxerre, — le chef-lieu où Claudine

allait passer ses examens —, « Sido » aurait professé volontiers que tout, dans notre être, dépend de notre physiologie. Cette forme de réalisme n'a pas été reniée par Colette. En outre, la Basse-Bourgogne aura pu lui fournir le modèle de certaine nature aussi riche que dévoyée, de certain esprit aussi fidèle à la saveur de la vie rustique que friand des luxures de la ville. Nous avons nommé, il y a un instant, Restif de la Bretonne : n'avait-il pas déjà tracé la route que Colette a suivie, des campagnes de l'Yonne à la vie parisienne, de la « Vie de mon Père » à la « Paysanne pervertie »? Paysanne pervertie, comme ce sous-titre irait bien à Claudine! Et comme il serait curieux de constater que la même province a reproduit, à cent vingt-cinq ans d'écart, le même type littéraire, attachant, curieusement équivoque, proche de la nature à tous les sens de cette expression, même à ceux où elle défie le scandale, et, par-dessus tout, profondément sympathique!

Ah! certes les explications historiques et géographiques de Colette ne manquent pas. Mais ce ne sont jamais que des explications externes. Une critique où il entre un peu d'amour — sans quoi la critique ne serait pas un art — ne peut pas s'en satisfaire. Encore moins s'il s'agit d'une femme, qui tout à la fois vit dans une dépendance plus rigoureuse des éléments dont elle est issue et les anime de la façon la plus mouvante et la plus neuve. Et Colette, à cet égard, est femme entre les femmes.

On ne saurait d'abord la considérer, comme nous venons de le faire, qu'au centre d'un climat naturel dont elle est la plus belle fleur. Mais fleur trop personnelle pour partager toujours l'existence un peu serve des feuillages, des mousses, des écorces. C'est une plante qui se laisse déraciner, sûre qu'elle est d'emporter ses racines avec soi. Il faut la suivre dans cette vie propre. La sève riche qui la nourrit n'a jamais oublié la saveur de la terre qui l'a formée. Mais sa corolle mystérieuse exhale des parfums qui ne sont que d'elle, et qui deviennent plus tenaces et plus puissants à l'approche de l'heure crépusculaire : alors que la belle fleur semble s'ouvrir plus grande, toute grande, pour laisser respirer des secrets que son cœur n'a jamais beaucoup retenus.

## II

Je viens de relire tous les livres de Colette, tous ses dialogues avec elle-même. J'ai revu, j'ai senti passer près de moi, avec la chaleur de leur être vivant, Claudine, Annie, Valentine, Renée Néré, Léa, jeunes filles, jeunes femmes, femmes moins jeunes, corps souples, cœurs ardents, personnages désinvoltes aux âmes pleines de replis : autant de doubles de Colette, à qui elle parle comme le poète parle à sa douleur, à travers qui elle se livre, en même temps qu'elle voudrait s'y dérober[1]. J'ai d'abord pensé à les garder devant moi pendant que j'écris ceci, à les faire mettre en rang au bord de ma table : défilé de mannequins pour étude psychologique. Je serais passé de l'une à l'autre. Chacune m'aurait donné la réplique au nom d'une certaine Colette, à un certain âge, à certaine étape de son développement : Gabrielle Colette, puis Colette et le nom d'un mari ou d'un autre, enfin Colette tout court, qui peut dire avec un peu d'orgueil et un peu d'amertume : « Voilà que, légalement, littérairement et familièrement, je n'ai plus qu'un nom qui est le mien. » Mais ce nom même, lentement conquis, lentement dépouillé d'autres noms laissés en route, m'avertit qu'il n'y a qu'une seule Colette, qui n'a jamais dévié dans le sens de sa vie. Et ce nom est à l'image de cette personnalité qui, d'une fillette avec un prénom devant le nom de son père, est devenue finalement une femme, rien qu'une femme, dont le nom unique résume toutes les appellations : prénom féminin aussi bien que patronyme familial. Car, les parents morts et les époux congédiés, elle est à elle seule toute sa famille.

Non, la vie de Colette ne se représente pas en tableaux successifs, mais en un seul acte, comme elle s'est jouée. N'alléguez point l'opposition des décors entre la maison de Claudine et les planches du music-hall. Si vous lisiez Colette sans la quitter, pendant des heures, vous sentiriez au contraire comme la suite de ses impressions enchaînées fait de son œuvre un long roman vécu, avec des rappels, des reprises,

1. Elle parle, dans *la Naissance du jour*, de « l'injuste hostilité » qui s'empare d'elle quand elle voit qu'on la cherche toute vive entre les pages de ses romans. Mais elle avoue avec une plainte : « Laissez-moi le droit de m'y cacher. »

des variations, sur quelques thèmes qui ne changent pas. La rose Jacqueminot passe du jardin de Saint-Sauveur où elle se contentait d'être une belle fleur de velours, sur une scène parisienne où elle devient le costume d'une théâtreuse. Et si Colette veut décrire la teinte de ses pommettes fardées, dans le miroir où elle se regarde, c'est la vision d'une touffe de phlox qui colore son souvenir.

Un seul acte, vous dis-je, ou, à la manière des vieux dramaturges, une journée. Comme pour la vie d'une fleur : une journée, avec un matin, une après-midi, un soir. Le matin, un jardin en Bourgogne. Le soir, un autre jardin, en Provence. Dans celui-là, une petite fille; dans celui-ci, une femme aux approches de la vieillesse. C'est la même. L'une se reconnaît dans l'autre, l'une peut parler au nom de l'autre. Elles diront les mêmes choses. A cela près que le jardin du soir, baigné d'une lumière plus riche et plus sombre à la fois, est rempli d'une expérience dont le jardin du matin n'avait que le pressentiment.

Colette est déjà toute en Claudine, quoiqu'elle désavoue sa ressemblance avec elle. Elle n'aime point cette première héroïne de son œuvre, qui garde à ses yeux une tache ineffaçable : en Claudine, les souvenirs de son enfance ont été souillés par le libertinage de Willy. Il est vrai que les traces laissées par Willy dans les premiers livres de Colette sont visibles comme celles d'un doigt sale sur une page blanche. Par l'influence de Willy, Claudine et ses camarades ont été transformées en petites vicieuses du temps de Catulle-Mendès. Mais s'il est une Claudine moins littéraire et moins faisandée, plus proche de l'enfance de Colette, comment devons-nous l'imaginer?

Dans la cour d'école d'où monte un tumulte de cris pointus, elle est la plus forte, la plus intelligente, la plus résolue. Elle domine sans conteste toutes les filles qui l'entourent. Bien plus elle domine toute la terre qu'elle bat d'un pied joyeux. « Quelle reine de la terre j'étais à douze ans! Solide, la voix rude, deux tresses trop serrées qui sifflaient autour de moi, comme des mèches de fouet; les mains roussies, griffées, marquées de cicatrices, un front carré de garçon que je cache

à présent jusqu'aux sourcils... » En deux mots ce qu'on appelle un garçon manqué. Combien de fois la fillette a-t-elle dû être désignée ainsi, dans son enfance, sans que personne se doutât, peut-être, que cette expression banale contenait à l'avance, et en raccourci, toute l'inquiète et douloureuse psychologie de Colette.

Mais à douze ans, un garçon manqué est sur le point de devenir une femme. Trouble passage. Seconde naissance, ou pour mieux dire véritable naissance d'un être qui, en cette saison de sa vie, se forme à sa destinée. L'embryon, au cours de son développement a passé à travers tous les aspects du monde physique, depuis les animaux les plus imparfaits jusqu'aux plus évolués. Et puis il est entré dans l'existence avec la promesse d'être un homme ou une femme. Mais ce choix, décidé depuis le premier jour de la vie, reste virtuel durant les années d'enfance. Il ne s'accomplira que lors de la naissance de l'adolescent à la vie définitive. Et de même que l'existence embryonnaire s'est tournée tour à tour vers toutes les possibilités du règne animal, l'existence adolescente se tournera, avant cet accomplissement dernier, vers toutes les possibilités de l'être humain. Devenir un homme, devenir une femme. Mais pendant quelques mois n'être ni l'un ni l'autre, et ne pas prendre irrévocablement le corps de l'un sans accorder un regret équivoque à l'autre. Chérubin a des langueurs de petite femme, Claudine des manières de garçon.

Pour peu que la nature de l'adolescent soit riche et sensible, c'est d'ailleurs beaucoup plus que des manières. La vie adolescente, avant que la nature n'ait réduit l'être qui la traverse au rôle de l'un des deux sexes, embrasse plus largement l'univers qu'elle ne le pourra jamais par la suite. Elle connaît encore les ressources poétiques de l'âme enfantine. Elle commence à participer aux joies de l'entendement. Et nul choix n'est venu restreindre le champ de ses rêves. Rester en deçà de ce choix, dans une illusion dont la poésie rachète la perversité, c'est le secret de toutes les œuvres issues d'un attachement quasi désespéré à l'adolescence. L'œuvre d'un Gide n'a pas d'autre point de départ. Colette cultive aussi la nostalgie de ce paradis perdu, paradis primitif, éden de l'éden, tel qu'il fut dans sa totalité divine avant d'être partagé entre

Adam et Ève. Elle évoque la voix, la voix secrète, qui a dû dire jadis à l'enfant insoucieuse, dans le jardin paradisiaque : « Vois, arrête toi, cet instant est beau! Y a-t-il ailleurs, dans toute ta vie qui se précipite, un soleil aussi blond, un lilas aussi bleu à force d'être mauve, un livre aussi passionnant, un fruit aussi ruisselant de parfums sucrés, un lit aussi frais de draps rudes et blancs? Reverras-tu plus belle la forme de ces collines? Combien de temps seras-tu encore cette enfant ivre de sa seule vie, du seul battement de ses heureuses artères? Tout est si frais en toi que tu ne songes pas que tu as des membres, des dents, des yeux, une bouche douce et périssable. Où ressentiras-tu la première piqûre, la première déchéance?... Oh! souhaite d'arrêter le temps, souhaite de demeurer encore un peu pareille à toi-même : ne pense pas, ne souffre pas! Souhaite cela si fort qu'un dieu, quelque part, s'en émeuve et t'exauce!... » Mais la petite fille est promise à la vie de la femme, et la future femme est promise à l'homme comme la petite chèvre est promise au loup. Colette n'a pas été exaucée, d'autant moins exaucée qu'elle était peut-être trop tentée par l'amour pour avoir jamais fait cette prière-là.

Peut-être... Mais peut-être non moins anxieuse de l'amour. La vie adolescente est mêlée de cette tentation et de cette anxiété. Et mieux on regarde Colette, mieux on voit que toute sa vie est contenue dans ce trouble moment : non seulement comme le fruit est contenu dans la fleur, mais avec la puissance de présage que la fleur humaine a de soi-même quand elle est habitée par l'intelligence poétique. Colette, à la faveur de cette intelligence qui éclaire tout le paysage de la vie comme la foudre éclaire une campagne nocturne, a perçu avant toute connaissance expérimentale la vocation de la femme. La plupart de ses sœurs s'y jettent avec une naïve allégresse; et leur ignorance est assez tôt rejointe par la complaisance à la nature pour que bien peu d'entre elles courent le risque de comprendre leur vie. La vocation de la femme a de terribles secrets. Le drame de la vie de Colette est de les avoir trop clairement discernés.

Très tôt. Une jeune fille des champs ne reste pas longtemps ignorante des choses de l'amour. Surtout si sa mère, avec son

tranquille réalisme, ne fait rien pour les lui cacher, « ma mère, dira Colette, qu'une candeur particulière inclinait à nier le mal, cependant que sa curiosité le cherchait et le contemplait, pêle-mêle avec le bien, d'un œil émerveillé ». Ce n'est pas, chez « Sido », curiosité de l'ingénue libertine, mais fidélité au seul culte qu'elle pratique, celui de la Mère nature. Si sa fille lui ressemblait exactement, elle grandirait en paix dans cette déshonnête innocence, faite d'un respect attentif et prudent à l'égard du mystère qui préside au renouvellement perpétuel de la vie. Mais entre « Sido » et sa fille naît la différence où va surgir l'inquiétude qui nourrira le génie de Colette. En vain la sagesse de « Sido » enseigne-t-elle à considérer sans émoi la folie qui égare les chiens, qui déchaîne les chats et les chattes. A dix ans, sa fille s'étonne déjà, et s'effraye, qu'une force malfaisante, dont le nom même lui échappe, puisse changer en brutes féroces les plus douces créatures. Elle perçoit que ce tourment pourrait l'atteindre elle-même. Une impérieuse sagacité lui fait franchir les distinctions que la sagesse de « Sido » a établies entre les amours animales et les amours humaines. Car « Sido », si elle révère avec une sorte d'instinct religieux les mystères de la vie naturelle, n'aime point que la sensibilité y ajoute des tourments qui lui paraissent fort évitables. Elle met la vie humaine à l'abri d'un prudent rationalisme. L'amour, ce seul mot lui fait froncer les sourcils. « Mon pauvre Minet-Chéri, disait-elle à sa fille, les gens ont d'autres chats à fouetter, dans la vie. Tous ces amoureux que tu vois dans les livres, ils n'ont donc jamais ni enfants à élever, ni jardin à soigner? » Mais Minet-Chéri était attirée par les livres qui parlaient d'amour. La résistance de « Sido » était pour sa jeune intuition l'indice qu'il y avait là une puissance redoutable. Un jour, ses lectures lui apprirent un premier secret, le plus pénible de la chose mystérieuse : elle découvrit dans Zola les douleurs sanglantes de l'enfantement. « Je me sentis crédule, effarée, menacée dans mon destin de petite femelle... » A quatorze ans, un livre dérobé et lu en cachette lui avait donné, sur la vocation de la femme, la plus brutale révélation.

« Je me sentis menacée dans mon destin de petite femelle. » Faisons la part de l'effroi où la littérature de Zola a pu jeter

une imagination enfantine. Mais comprenons aussi que Colette, ce jour là, a souffert d'une humiliation inattendue. Dès ses primes années elle a aimé la vie, elle s'est jetée à sa conquête en jeune triomphatrice. Ce fut la joie brève d'une matinée de printemps. A peine l'âge du discernement était-il arrivé, et sa précoce intuition comprit que la vie, pour une femme encore plus que pour un homme, c'est souffrir et c'est servir. Depuis quel jour de son enfance Colette en veut-elle aux mâles, de régner sur la vie plus que les femmes?

Là est le point décisif. Là a commencé de s'ouvrir, dans un bonheur naïf de petite bestiole, la faille d'où s'est écoulée toute l'existence insatisfaite de Colette. Nous le savons par une confidence intime, une de ces confidences qu'on ne se fait qu'à soi-même, et que Colette, un jour, a mumuré tout bas à Claudine : « Ce que j'ai perdu, Claudine, c'est mon bel orgueil, la secrète certitude d'être une enfant précieuse, de sentir en moi une âme extraordinaire d'homme intelligent, de femme amoureuse, une âme à faire éclater mon petit corps... Hélas, Claudine, j'ai perdu presque tout cela, à ne devenir qu'une femme... » Devenir une femme, ne devenir qu'une femme, perdre cette dualité inouïe par laquelle l'âme adolescente participait à la fois de la femme amoureuse et de l'intelligence virile... Le jour où Colette avouera que ce fut là son désastre essentiel, elle nous rendra compte, d'un seul coup, de la crise qui a déterminé sa vie.

A l'âge de Claudine, le drame est encore confus, et noyé d'euphorie. Claudine vit l'adolescence avec plénitude. Elle entre à pleines voiles dans l'âge de l'amour. La volupté marque à l'avance son jeune être de toutes ses déformations. Claudine qui « danse la chieuvre » et qui « a du goût » quand elle entend une histoire salée : un peu voyeuse, Claudine, un peu entremetteuse aussi, comme toutes les femmes plus violemment possédées par l'amour que par un amant. Elle le dit elle-même : « Une âme généreuse, amoureuse de l'amour, une âme d'entremetteuse désintéressée étayait la mienne en en vérité. » Et puis, par là-dessus (car une âme d'amoureuse ne serait pas si séduisante si les nuances les plus contradictoires ne s'y mêlaient), par là-dessus une étonnante pudeur,

qu'elle gardera toujours, même quand elle sera entrée dans la perversion consciente. Et je dirais presque : à laquelle elle tiendra d'autant plus que la perversion l'aura capturée davantage. Une pudeur faite d'orgueil féminin, et qui sait tenir parfois de beaux silences au bord des abîmes de la chair.

Tout de suite, à peine elle a franchi la porte de la vie, elle conçoit vers quoi tend le nouvel être qu'elle est devenue : vers un grand amour, un amour digne de son orgueil autant que de son désir. Claudine observe qu'elle, qui n'aime guère à danser, souhaiterait un soir de bal danser avec quelqu'un, à condition qu'elle l'aime de tout son cœur : « Ce quelqu'un là me manque follement, et j'en suis humiliée, et je ne me livrerai qu'au quelqu'un que j'aimerai et que je connaîtrai tout à fait. » Des rêves, ajoute-t-elle, qui ne se réaliseront jamais. Oui, mais des rêves qui ne se laisseront pas arracher facilement de son cœur, où ils laisseront toujours une place sanglante et vide.

Colette, naturellement attachée à la confusion des instincts, n'est jamais entrée vraiment dans l'ordre humain. Mais l'ordre se propose à l'homme, quoi qu'il en ait. Même, plus sa nature est riche et complexe, plus il sent qu'il lui faudrait atteindre un ordre grandiose et parfait. Plus ses forces basses sont puissantes, et multiples, et incohérentes, plus il éprouve le besoin d'une transmutation sublime de leur valeur, d'une élévation vers l'unité. On a trop souvent enfermé Colette dans une sensualité toute charnelle, qui n'aurait aucun sentiment de l'éternité. Mais elle n'aurait pas été une adolescente complète, si l'ambition de l'éternel n'avait jamais habité son âme. A défaut d'éternité proprement dite — idée absolue qui échappe à sa sensibilité réaliste — elle a eu le désir d'une vie qui surmonte la mort, d'une immortalité à la mesure de sa puissance instinctive, le goût de la durée, de la continuité, de la vie longue qui dépasse la créature : la vie comme on la sent au contact de la terre et des plantes qui ne cessent d'en jaillir. Elle parle de « la mission de durer, dévolue à toutes les espèces femelles »; et elle se souvient probablement d'elle-même, des aspirations de sa jeunesse, quand elle montre dans un roman une fillette à peine nubile qui déjà

lutte « d'une manière primitive pour le salut du couple ». Le salut du couple! Ah! non, ce n'est pas seulement une sensualité précoce et exigeante qui jette fougueusement Claudine vers l'amour. Un sang de feu et une âme de poète s'accordent en elle pour former ce rêve fou : réaliser l'éternel dans la vie du corps. Si l'ordre suprême pouvait ainsi s'accomplir dans un couple humain, alors elle accepterait d'en être pour moitié, elle consentirait au sacrifice de sa féminité prodigieuse. Mais quel surhomme il lui faudrait rencontrer! Un homme qu'elle affronterait en amazone : « Qu'avez-vous fait de grand pour que je vous appartienne? » Ou qui, au moins, tirerait sa grandeur de l'amour immense qu'elle lui vouerait. Ou encore (les rêves d'une adolescente ont de ces équivoques), ce complément masculin sans lequel sa féminité ne saurait entrer dans l'ordre de la création, c'est en elle-même qu'elle le trouverait, par je ne sais quel miracle louche qui assurerait dans une stabilité triomphale l'amazone aux genoux nus et aux nattes tournoyantes, farouchement appliquée à trouver dans des jeux de garçons un dérivatif à l'avènement de l'amour. Par une aberration analogue du génie féminin qui cherche sa norme, Anna de Noailles, quand elle était petite fille, avait fait une prière pour que le bon Dieu lui accordât un jour de posséder un enfant né d'elle seule.

Les rêves de l'adolescence osent refaire et parfaire la création du monde. La vie s'amuse à des essais plus approximatifs. Le mari que la destinée présenta à Colette pour réaliser la vie du couple était Willy.

Le pauvre Willy a ravagé d'une déception inguérissable le cœur de Claudine. « Cette aveugle, cette innocente exaltation, qu'en a-t-il fait, l'homme qui la suscitait? » dira la Vagabonde. Et, plus plaintivement : « Je n'aime pas parler de l'amour... Si j'avais perdu un enfant bien-aimé, il me semble que je ne pourrais plus prononcer son nom. » Mais le pauvre Willy a-t-il été autre chose que l'instrument du destin, dans une aventure inéluctable?

Plus tard, Colette saura que le besoin d'amour qui dévorait le cœur de Claudine se nourrit mieux de sa solitude au sein de la nature que de la présence d'un homme. La formation

du personnage pathétique qui s'appelle Colette, c'est le retour à cet isolement par delà plusieurs rencontres avec l'homme.

Plus tard, elle saura à quel point elle est semblable à la femme cachée dont elle a parlé un jour, et qui goûte si parfaitement le monstrueux plaisir d'être seule, libre, véridique dans sa brutalité native, dans sa solitude irrémédiable.

Plus tard, la Vagabonde dira à l'un de ses amants : « Je ne devais pas être à vous, ni à personne... En dépit d'un premier mariage et d'un second amour, je suis demeurée une espèce de vieille fille... vieille fille à la ressemblance de certaines, si amoureuses de l'Amour qu'aucun amour ne leur paraît assez beau... » Elle connaîtra qu'elle était probablement une créature destinée au malheur dès sa naissance, une erreur géniale de la nature. Elle n'aurait pas dû venir au monde dans une espèce où la femelle est soumise au mâle, mais dans le corps d'un de ces insectes dont le mâle traverse la vie sans s'y imposer. Elle aurait dû être l'abeille, pour qui le vol nuptial est acte d'orgueil autant que de volupté, qui ne laisse pas l'amant faire l'intrus dans la chère vie domestique, chez qui l'épouse et mère porte le nom de reine. Elle est celle qui dit à l'homme : « Je te rejette, et je choisis tout ce qui n'est pas toi... N'es-tu pas, en croyant donner, celui qui accapare? Tu étais venu pour partager ma vie. Partager, oui : prendre ta part! Être de moitié dans mes actes, t'introduire à chaque heure dans la pagode secrète de mes pensées, n'est-ce pas? Je l'ai fermée à tous. »

Et pourtant, elle est aussi celle qui se prend à dire, d'une voix nostalgique : « Homme, ma patrie!.. » Celle qui s'avoue à elle-même, avec une lucidité qui vient des profondeurs de l'être : « Femelle j'étais et femelle je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir. » Celle qu'obsède l'instinct qui, par le piège du désir charnel, jette la femme vers un époux. Bien plus, celle qui est esclave, à ses heures, et docile à l'esclavage, parce qu'il y a, chez une femme aussi femme, un invincible instinct de la faiblesse, de la soumission, de l'humble et quasi-servile collaboration avec l'homme. S'il n'y avait que le désir charnel! S'il n'y avait que la volupté! La nuit, ce n'est pas embarrassant, dira Mitsou : « La nuit, mon

amour, je serai toujours à peu près à la hauteur de vous, pourvu que je sois toute nue dans vos bras et couchée. Le plus terrible, c'est qu'il nous faut nous relever, et alors, là, je tremble devant vous. » Et je crois bien que Colette tremble aussi, tremble d'orgueil vaincu, de honte consciente, tremble d'être femme et de plier non seulement son corps mais tout son être, toute sa vie personnelle au destin de la femme, tremble surtout de savoir que si son caractère indomptable se révolte parfois contre cette fatalité naturelle, il y a aussi des moments où elle se complaît bassement à la vocation de créature humiliée. Elle sympathise indiciblement avec toute destinée femelle. Elle se compare peut-être en secret à la chienne misérable et frémissante dans les yeux de qui elle a lu un jour cet aveu : « Je ne suis qu'une chienne au cœur de chienne, orgueilleuse, malade de tendresse, et tremblant de se donner trop vite. »

On parle souvent de Colette écrivain animalier. Je ne crois pas qu'on soit jamais entré assez avant, avec une pénétration assez intime, dans ce refuge que le monde des bêtes est pour Colette, parce que Colette n'est pas en équilibre dans la société humaine. L'homme est un animal qui tend à l'équilibre, aussi bien au moral que sur ses pieds. Il aspire à déceler un ordre dans le mouvement de la nature. Et quand une imagination d'homme, celle de La Fontaine, par exemple, considère le monde animal, c'est pour le distribuer en catégories correspondant à celles de l'ordre qui est sien. Chaque bête devient caractérisée : le lion, le loup, l'agneau, l'âne, le lièvre, sont la force, la férocité, la faiblesse, la sottise, la peur. Mais Colette ne saurait correspondre à aucune de ces abstractions. Elle est fraternelle à tous les instincts, partant à toutes les bêtes. Elle aurait dû être abeille, disions-nous. Et voici qu'elle soupçonne qu'elle pourrait être chienne. Bien plus elle pourrait jouer à elle seule, en tenant simultanément chaque rôle, la fable du loup et du chien : car elle est loup par son indépendance, loup jusqu'à une sorte d'héroïsme farouche, loup à la manière de celui de Vigny, et chien aussi, ou chienne, comme on voudra, et que l'amour de la vie domestique rend complaisante à la niche, à l'écuelle de soupe, au collier, pis, à la caresse du maître, à la main de l'homme. Toute grande œuvre litté-

raire est née d'un déchirant combat intérieur. Celle de Colette est issue de la fable du loup et du chien devenue drame vivant, drame où un être se dévore lui-même, car le loup et le chien habitent le même cœur, et le douloureux triomphe de l'un a été fait de l'épuisant sacrifice de l'autre.

Ce serait le moment, pourtant, à l'entrée dans la vie de ménage, de donner sa pleine efficacité au sens de la vie domestique. Que devient donc, à ce moment là, ce notable caractère de la personnalité de Colette?

Ne nous méprenons pas. Nous avons dit que l'ordre dans la maison était pour elle une volupté, non un devoir. Tenons-nous-en à cette exacte définition. Et ajoutons qu'une volupté n'est jamais que l'expression d'un égoïsme. Dans la tradition familiale et domestique, l'individu n'est qu'un chaînon. Il reçoit beaucoup, mais c'est pour donner encore plus : la femme surtout, qui immole au pouvoir de l'époux toute l'hoirie vivante que son être représente. Mais Colette recule devant cette immolation. Elle se délecte de l'héritage qu'elle a reçu, elle le cultive en sa propre personne, avec un amour retourné vers soi, qui se fournit à lui-même son objet. Mais au moment d'entrer dans les accomplissements où cette personnalité s'abolirait pour continuer, s'effacerait devant la tradition dont elle retient la suite, voici qu'elle se dérobe. C'est qu'au fond, cette personnalité si resplendissante, si riche et si fière de sa richesse, n'aime que soi et personne d'autre. Son rêve d'un grand amour pour un homme idéal était une illusion. Il n'y a, en réalité, personne au monde qu'elle pourrait se préférer. C'est pourquoi son culte des filiations s'arrête après elle, et débouche en elle comme dans une impasse. L'amour de la maison, la volupté du foyer, ne sont qu'une forme de sa sensualité.

Il faut alors se ressouvenir de « Sido », qui se défiait tant des sens : non pas tant par une rigueur de morale bourgeoise que par un instinct de ce qu'exige le dévouement à la tradition humaine. L'exemple de « Sido » a hanté toute la vie de Colette, parce qu'il a toujours manqué à Colette (et elle en a terriblement conscience) d'avoir la merveilleuse vocation féminine de « Sido. » Tous ces personnages qu'elle a expulsés d'elle-même parce qu'ils lui ressemblaient trop, Claudine, la

Vagabonde, Léa, toutes ces femmes ont trouvé trop de plaisir dans l'amour. « Sido » y mettait plus d'acceptation, et c'est peut-être la condition de la vocation de la femme. Ses propos sur l'amour, tels que sa fille nous les rapporte, reviennent à peu près à ceci : tout ça, Minet-Chéri, c'est des choses pour les hommes. Humble sagesse. Mais il y a tant de l'homme, chez celle que nous avons appelé un garçon manqué, que la pratique de cette sagesse lui est à peu près impossible. Surtout, elle a de l'homme cet égoïsme dans les plaisirs de l'amour, et aussi cette conscience de la volupté, qui ne sauraient aller avec l'humilité par laquelle l'épouse et la mère selon le cœur de « Sido » rachètent leur soumission à la vie charnelle.

Des sens, c'est vite dit, et cela ne va pas très loin si l'on n'y pense pas plus que ne faisait « Sido ». Même quand on a reçu d'une robuste nature paysanne une santé de fer. Oui, des sens, mais tellement plus d'intelligence, chez la femme qui porte en elle les troubles fantômes de Claudine, de Renée ou de Léa. Alors, si ces fantômes tendent à verser dans un inquiétant déséquilibre, c'est moins un déséquilibre par en bas, par la bousculade de l'être humain dans le plaisir physique, que par en haut, par une interprétation cérébrale de ce plaisir. Tout ce que ces femmes mettent de lucidité dans la vie des sens leur permet aussi bien de la gouverner que de présider à ses dérèglements.

Faut-il imputer au pauvre Willy les dérèglements de Claudine? Aucun homme, sans doute, n'aurait pu faire accepter la vie de ménage à cette amoureuse singulière qui, sous le toit de son mari, dresse sa tête rebelle en disant : « Je ne suis pas assez chez moi, ici. Non! J'habite chez un monsieur! » Ce tempérament est conduit par une logique si impérieuse que, s'il s'oriente parfois vers le couple contre nature, c'est peut-être par réaction contre la vie du couple naturel, à laquelle il n'a jamais su se plier. La Vagabonde l'avouera un jour : deux femmes enlacées lui représentent moins un groupe licencieux que « l'image mélancolique et touchante de deux faiblesses, peut-être réfugiées aux bras l'une de l'autre pour y dormir, y pleurer, fuir l'homme souvent méchant, et goûter, mieux que tout plaisir, l'amer bonheur de se sentir pareilles, infimes, oubliées ».

Fuir l'homme, et cependant le chérir. Version particulière et douloureuse de l'éternel *odi et amo*. Approcher l'homme, mais éviter sa puissance qui vous guette. Ainsi font les chats, qui rejoignent dans le bestiaire de Colette la chienne dont nous parlions tout à l'heure, et qui n'y tiennent pas une moins juste place.

Fuir l'homme, et cependant le chérir. Tous les personnages de Colette s'épuisent en ruses à cette lutte sans bataille, à ce combat mêlé de feintes et de caresses. Léa, l'âge venu, sera dans la suite naturelle de Claudine : Léa, favorable à un petit mâle efféminé, parce que l'aspiration déçue à la souveraineté conjugale croit trouver sa revanche dans un couple où le pouvoir de la maîtresse s'aggrave de la faiblesse de l'amant. Mais l'amant reste l'homme quand même, la maîtresse sera vaincue, et l'on ne peut pas dire que la vieille Léa, en rentrant finalement dans sa nature de femme, n'y trouve quelque amère volupté. « Vous, une femme? Vous voudriez bien... » disait à l'une de ses sœurs un ami lucide et cruel.

Être une femme. Elle l'a toujours désiré. Elle ne l'a jamais pu tout à fait. Est-elle sûre de le vouloir au fond? L'obéissance à sa nature exceptionnelle lui a valu bien des déboires. Elle n'a pas toujours été affranchie du joug qu'elle redoutait. Son indépendance, quand elle a réussi à la conquérir ne lui a jamais donné qu'un triste bonheur. Surtout, Léa vieillissante a pu s'apercevoir que la vie d'une femme ne trouve pas son accomplissement dans la révolte contre son destin. La sereine maturité de « Sido » est un royaume à jamais fermé pour elle. L'égoïsme sensuel s'achève, chez une femme, en une décadence misérable où, parmi la lassitude et le dégoût renaissent encore, hélas, des appétits de chair fraîche, tenaces et sordides.

Elle porte comme une couronne ternie la nostalgie du temps où elle se rêvait reine de la terre. Elle a brisé tour à tour les foyers qu'elle a cru fonder. Elle a erré, non pas sur les routes et par les terrains vagues, comme font les vrais vagabonds, mais, en fausse bohême qu'elle est, de maison en maison : s'accrochant ici et là, partout où un feu sur des chenêts, une bouilloire dans l'âtre, lui donnaient l'illusion

qu'il y avait quelque part un toit qui pût la retenir. Mais aucune maison n'a été assez forte, aucun seuil assez puissant : auprès d'une maison il y a encore la menace d'un maître, le spectre adoré et abhorré de l'homme. Reine de la terre, il lui faudrait l'être sans prince consort, comme Claudine quand elle avait douze ans. Maîtresse de la terre, cela n'a qu'un sens, cela n'est pas un mot mensonger comme « maîtresse » d'un homme. C'est pourquoi, telle une Athalie bourgeoise et rustique, seule et superbe dans l'enclos qu'elle gratte de ses mains, vous l'entendrez dire au soir de sa vie, comme pour se donner à soi-même un âpre réconfort : « A ouvrir la terre, ne fût-ce que l'espace d'un carré de choux, on se sent toujours le premier, le maître, l'époux sans rivaux. »

## III

Si la vie de Colette n'avait été rien d'autre que la vie de Claudine, de la Vagabonde ou de Léa, ce serait un affreux échec. Mais Colette n'est ni Claudine, ni Renée, ni une autre. Au fond, c'est elle qui a raison quand elle défend qu'on la reconnaisse sous leurs traits. Elle ne peut être aucune de ses femmes, puisqu'elle les a créées pour que ces femmes ne soient plus en elle. Faut-il répéter que poésie, c'est délivrance?

Peut-être avons-nous trop dit, au cours des pages qui précèdent, que Colette pense ceci ou cela, que tel est son désir, son regret, son tourment. Qu'on nous comprenne bien. Il s'agit là d'une personne qui tient de la vie littéraire autant que de la vie humaine; d'une Colette virtuelle, riche de toutes ses possibilités, à laquelle on aurait réincorporé tous les fantômes qu'elle a détachés d'elle-même. L'autre Colette, celle qui vit réellement après s'être ainsi dénudée, celle-là n'appartient pas à la critique. Ou plutôt elle ne lui appartient plus que sous un aspect, essentiel il est vrai : par rapport à ces fantômes qu'elle a mis au monde. Nous avons considéré la créature multiple qu'elle portait en elle. Il nous reste à connaître la créatrice.

A vrai dire, nous la connaissons déjà. C'est la fille du capitaine, celle dont nous avons dit, en commençant, que son père lui a légué sa volonté d'artiste. Surtout, c'est celle que

nous avons vue obstinée à refuser toute soumission à la vie parce que son destin, à elle, était autre. La soumission à la vie est belle, elle est méritoire. C'est, de la part de la créature, une adaptation consciente de son destin, souvent un sacrifice obscur et continu. Et pour la femme, nous l'avons dit, plus encore que pour l'homme. Mais à certains il est échu de s'abstraire de cet ordinaire de la vie, il est demandé de chanter la vie, non de la faire. Créatures d'élection, serait-on tenté de dire, en pensant à d'autres élus, à ceux qui composent les chœurs célestes. Mais dans la condition humaine il n'est pas de privilège de cette sorte qui ne doive être chèrement payé. Pour l'artiste comme pour le saint, être élevé au-dessus de l'humble participation aux œuvres de la vie, c'est être déchiré entre l'appel à une collaboration supérieure avec le Créateur et les attaches les plus vives à la chair de la créature. S'abstraire de la vie pour la chanter... Oui, en théorie. En fait, et parce que c'est la situation même de l'homme entre Dieu et la terre, demeurer relié à la vie par un indéchirable tissu de fibres sensibles et douloureuses, où se forme le courant même qui inspirera le chant de l'artiste.

C'est l'apologue des Vrilles de la Vigne. « Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si drues, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes. » Alors pour ne pas mourir sous l'étreinte de ces liens vivants, pour se tenir en éveil devant la menace de leurs tentacules, le rossignol se mit à chanter :

*Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,*
*Je ne dormirai plus!*
*Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...*

Et comme, à chaque printemps qui revient, la vigne ne cesse de pousser, le rossignol ne cesse de chanter. Et l'artiste qui s'exprime par la voix de Colette chante comme lui : « Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient

liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui... Quand la torpeur d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint les vrilles de la vigne et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix!... »

Rossignol merveilleux, prince du bestiaire de Colette. Par lui le sens de sa vie est changé. Entre le loup et le chien, c'était le débat avilissant entre une désertion et une servitude. Mais pour qui se fait semblable au rossignol, il s'agit de renoncer à une vócation naturelle pour une vocation exceptionnelle. Renoncement. Elévation. L'art est un sacrifice qui ennoblit toute créature.

Toute œuvre d'art est un peu une vision de paradis perdu, de l'éden que nous avons évoqué à propos des éblouissements de l'adolescence. Peut-être le paradis terrestre n'était-il rien d'autre qu'un visage transfiguré du monde où nous vivons? Mais c'est la créature humaine qui a perdu le bonheur de le voir ainsi. L'adolescent l'aperçoit dans un éclair. L'artiste y jette parfois un regard : il lui est donné de concevoir et d'aimer l'univers avec une plénitude, une puissance de pénétration qui ne sont pas altérées par l'asservissement habituel au flux de la création. Oui, l'art, dans ses instants les plus beaux, règne sur la vie de façon radieuse, comme l'homme a régné sur le jardin d'avant la déchéance : essai de paradis retrouvé. Mais c'est bien, cependant, de paradis perdu qu'il s'agit. Car l'art n'atteint à ces minutes sublimes qu'au prix d'un arrachement constant aux forces de la vie déchue. Bien plus, il se nourrit de ces forces hostiles; il ne peut pas se passer d'elles. Son règne illusoire est fait de leur collaboration tumultueuse à son désir de les surmonter. Et quand l'œuvre d'art est accomplie par une fille d'Ève, cet arrachement nourricier est plus douloureux encore : comme si, par une justice inexorable, la nature de la femme portait plus lourdement le poids de la faute première; et, quand il lui est donné de rouvrir les yeux sur le paradis : comme s'il lui fallait plus âprement se souvenir que c'est elle qui fut cause de sa perte.

Le rossignol voudrait bien avoir rompu vraiment les

vrilles de la vigne. Ce serait trop beau. Il ne serait plus un rossignol de cette terre, mais un rossignol transporté dans les sphères célestes. Non, la liane vivante tient à son corps de chanteur. Elle est tendue par son effort, tendue à se briser : il faut, semble-t-il, cette tension suprême pour que la sève qui circule dans ses filaments se transmue en une essence plus subtile, et passe de l'organique à l'immatériel afin d'animer le chant de l'oiseau. Mais, si étiré et si ténu que devienne ainsi le lien, il subsiste entre l'oiseau et la terre. Même, il est nécessaire au chant.

*Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,*

c'est de ses racines obscures que monte vers le rossignol la vie qui donnera corps aux perles des vocalises.

Non, Colette n'a pas rompu les vrilles de la vigne. De leurs fibres et de leur suc vient ce langage dense et grave, où les reprises, le mot répété parfois en refrain, sont comme un afflux physique de la pensée, porté par le rythme de la respiration. Par ce lien, son œuvre ne cesse de tenir au mouvement monotone des créatures : mouvement de la jeune fille vers la vie de la femme, puis de la femme qui se retourne vers de jeunes hommes en proie à la même anxiété; et l'œuvre se recommence elle-même, comme le surgeon recommence l'arbre.

*Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...*

Jusqu'à la mort, qui est au bout de cette longue poussée, comme une rupture inimaginable dont l'idée ne saurait vraiment habiter cette vie-là. La mort, que sera-ce pour le rossignol? La fin de la chanson. Et c'est tout. Pour la vigne, encore moins; les vrilles qui sèchent, se cassent, tombent en poudre et retournent à la terre. Même, la vérité est qu'il n'y aura pas de mort pour la vigne. Car il poussera d'autres vrilles, et la plante continuera. L'œuvre de Colette ne connaît pas la présence de la mort. L'inépuisable vie naturelle est passée en elle par les rythmes de l'art. « Une tombe, disait Claudine, ce n'est rien qu'un coffre vide. Celui que j'aime tient tout entier dans mon souvenir. » Le sentiment que l'art s'empare de toutes les forces périssables qui traînent ici-bas, pour les

douer d'une survie merveilleuse, personne ne l'a eu plus réellement. Le monde de Colette est un monde de sensations qui vivent dans une mémoire d'artiste.

C'est la façon qu'elle a d'affronter l'immortalité. C'est par là qu'elle atteint le dépouillement de soi-même sans lequel nul être humain ne réalise sa plus haute valeur. En définitive, elle n'a vécu que pour l'art, et l'art l'en a récompensée. Ne cherchons pas trop Colette dans ses jardins, accroupie au bord de l'humus ou du paillis. Là est sa figure charnelle. Mais a-t-on remarqué qu'elle n'a jamais pu se fixer à un jardin, et que les plus beaux de ceux où elle est passée valent surtout à travers la poésie du souvenir? La plus vraie Colette est dans le souvenir, dans les travaux du souvenir. Elle est dans tous les lieux indifférents, sinon hostiles, où la Vagabonde a accompli la retraite sentimentale qui lui a servi de vie intérieure : loges de théâtres, appartements parisiens, chambres d'hôtel, bureaux mal installés. « Je n'écris jamais si bien que sur un coin de table », dit-elle. Le rossignol, à ses minutes les plus pures, souhaite de ne plus sentir les liens qui le tiennent à la terre que comme une gêne propre à décharger son corps du poids des attachements matériels.

Alors, sur ces sommets où la vie la moins idéale atteint une véritable noblesse, se déroulent les jours et les nuits de Colette. Et leur alternance est semblable à l'alternance diurne et nocturne qui fait de chaque créature une réplique de l'ordre du monde. D'abord les jours, où l'être est ouvert tout grand à la lumière, au vent qui se lève, aux odeurs qui montent, à tout ce qu'une vie peut s'incorporer de vies ambiantes. Et puis les nuits, où jusqu'à l'aube qui en est la pointe aiguë, la vie devient plus personnelle, où cette immense participation avec l'univers se décante et se concentre; les nuits que préférait le sûr instinct de Mitsou, et qui sont le royaume secret de la connaissance autant que celui de l'amour; les nuits, où dans la solitude le cœur règne sur le corps vaincu, où commence enfin la vie de l'esprit et peut-être de l'âme.

ANDRÉ ROUSSEAUX

# CHINE

Quand, pour la première fois, l'étranger voit sur sa route la silhouette du coolie surmonté de sa charge, il s'arrête pour l'admirer. Sous ses haillons bleus, un bleu qui va de l'indigo à l'opale en passant par les tons de la turquoise, il est en harmonie avec le paysage. Il en semble même inséparable lorsqu'il peine dans l'étroit sentier entre les rizières ou au flanc d'une verte colline. Son costume se réduit à une courte veste et à un pantalon. Mais doit-il remettre une pièce à ses hardes, l'idée ne lui vient même pas d'assortir la couleur. Le premier bout de toile venu lui suffit. Un chapeau de paille en forme d'éteignoir, au bord plat démesuré, le protège du soleil et de la pluie.

Une file de coolies approche. Chacun porte sur l'épaule une perche à l'extrémité de laquelle deux lourds paquets se balancent. Leurs mouvements se reflètent dans l'eau de la rizière. L'air candide et ouvert des coolies inspirerait confiance si l'on n'était persuadé d'avance que l'Oriental est impénétrable. Et quand ils reposent sous un banian, étendus à côté de leur charge, près d'un petit sanctuaire au bord de la route, ils fument et jacassent comme des pies. Essayez seulement de soulever le fardeau qui pèse chaque jour sur leurs épaules pendant cinquante kilomètres ou davantage... Quelle endurance, pensez-vous, et quelle gaieté! Dans cette admiration, un vieil habitué de la Chine ne verrait que naïveté. Le coolie est une bête de somme, expliquerait-il, en haussant les épaules. Voilà deux mille ans que, de père en fils, ils ont

sur le dos des charges énormes. Comment ne s'y feraient-ils pas? Et ils commencent de bonne heure. Les petits enfants, le joug sur la nuque, chancellent déjà sous les couffins débordant de légumes.

Le jour avance; la chaleur augmente. Les coolies enlèvent leur veste et marchent nus jusqu'à la ceinture. Parfois l'un d'eux dépose son fardeau et souffle un moment. Mais la perche ne quitte pas son épaule et l'oblige à se pencher en avant. Entre les côtes, le cœur bat à coups violents. On a mal à les regarder. Ils me rappellent certains cardiaques que j'ai vus à l'hôpital. Et les dos! La pression quotidienne de la perche pendant de longues années y creuse un profond sillon rouge. Souvent même, la peau est écorchée et c'est sur une plaie vive que repose le bois. La nature cherche-t-elle à adapter l'homme à ces cruelles fonctions? Une sorte de protubérance leur pousse parfois, comme la bosse du chapeau, et retient le joug. Le cœur du coolie peut battre la chamade, son dos n'est qu'une blessure, malgré la pluie cinglante ou le soleil ardent, il marche de l'aurore au crépuscule, année après année, de l'enfance à l'extrême vieillesse. Chez certains vieux, ratatinés, aux cheveux rares et blanchis, toute graisse a fondu et la peau flotte sur les os. Des rides profondes burinent leur face simiesque; ils trébuchent sous le faix jusqu'au bord de la tombe où ils trouvent enfin le repos. Et toujours ces hommes vont, d'une allure qui n'est ni la course ni le pas. Les yeux rivés au sol, le visage tendu, contracté, ils glissent vers le but. Leur pittoresque s'efface à vos yeux, leur effort vous oppresse; une compassion impuissante s'empare de vous.

En Chine, c'est l'homme qui est la bête de somme.

*S'user à la fatigue et au souci d'une vie sans halte, quelle pitié! Peiner toujours, puis, privé de la moisson, s'en aller épuisé un beau jour, on ne sait où! n'est-ce pas une destinée lamentable?*

Ainsi parle un Chinois mystique.

## LE FRAGMENT DE STATUE

En Chine, rien, je crois, ne frappe davantage que le goût des Chinois pour la décoration. Il est naturel de trouver ce

souci de l'ornementation dans une arche commémorative ou dans un temple; on ne s'étonne pas non plus de le découvrir dans l'ameublement; pas davantage, et c'est d'ailleurs charmant, dans les ustensiles de ménage. Le moindre pot d'étain, même le bol du coolie, porte un dessin à la fois rudimentaire et élégant. Pour l'artisan chinois, un objet n'est pas fini tant qu'une ligne de couleur n'en relève pas l'uniformité. Jusqu'au papier d'emballage qui s'agrémente d'un monogramme.

On comprend moins la recherche compliquée d'une devanture de magasin, la sculpture trop ouvragée du comptoir, souvent rehaussée d'incrustations d'or ou plus simplement de dorures, la fine ciselure de l'enseigne. Cette magnificence sert évidemment de réclame, mais elle suppose un goût délicat chez le passant — client éventuel — et sans doute le propriétaire de la boutique y prend-il plaisir, lui aussi. Assis à sa porte, tirant sur son narghileh et lisant son journal à travers d'énormes besicles d'écaille, il lève parfois les yeux avec satisfaction sur les arabesques capricieuses de sa devanture. Dans un vase à long col s'incline un unique œillet. Le même souci de la décoration se retrouve dans les plus pauvres villages. Ici, quelque détail rompt la sévérité d'une porte, là, c'est le treillis des fenêtres qui forme un motif gracieux. Pas un pont, dans l'endroit le plus écarté, qui ne trahisse la main d'un artiste. Les pierres sont disposées de façon à tracer un dessin compliqué et l'on devine qu'avant de choisir entre un pont arqué et un pont droit, ces gens raffinés se sont demandé lequel s'harmonisait le mieux avec le paysage. Des lions et des dragons s'allongent sur le parapet. Je me rappelle un pont dont l'emplacement avait dû être choisi pour des raisons purement esthétiques. Deux étroits sentiers y donnaient accès et il ne reliait que des misérables villages, mais une voiture à deux chevaux y eût passé sans difficulté. La ville la plus proche se trouvait à cinquante kilomètres. A cet endroit, la rivière se resserrait entre deux collines verdoyantes. Des noisetiers poussaient sur les berges. Les grandes dalles de granit de ce pont reposaient sur des piles élancées. Celle du centre représentait un énorme dragon à la queue allongée et squameuse. Sur le haut des arches, une frise en bas-relief d'une légèreté aérienne.

Mais, malgré ce souci de ne pas fatiguer l'œil et ces habiles oppositions de rondes bosses et de méplats, on finit par se lasser. L'exubérance de ce style nous effare. Comment refuser son admiration à cette fantaisie ingénieuse? Pourtant les idées sont rares. L'artiste chinois fait penser à un violoneux qui multiplierait les variations sur un seul thème.

Je rencontrai un jour un médecin français établi depuis des années dans la même ville. Il collectionnait les porcelaines, les bronzes, et les broderies. Il me fit voir ses trésors. J'y remarquai de belles pièces, mais trop pareilles. Je me bornais à des compliments banals. Soudain un fragment de statue me frappa.

— Mais ceci est grec, — m'exclamai-je.

— Croyez-vous? J'aime à vous l'entendre dire.

Le torse n'avait plus ni bras ni tête et la statue était brisée à la taille. Sur la cuirasse, un soleil, et, en relief, Persée terrassant la Gorgone. Fragment sans valeur, mais grec, et saturé comme je l'étais d'art chinois, j'en éprouvai une émotion singulière. Pour moi, il parlait une langue familière, il me reposait. Je caressai sa surface patinée par le temps avec un plaisir qui m'étonnait moi-même. Un marin alangui par la paresseuse volupté des îlots de corail et la magie des cités d'Orient doit éprouver un sentiment analogue à son retour des mers tropicales quand il se retrouve dans les ruelles d'un port de la Manche : tout est sale, gris, sordide, mais c'est l'Angleterre.

Le docteur, un petit homme chauve, aux yeux vifs et au tempérament nerveux, se frottait les mains.

— Savez-vous que ça à été ramassé à moins de cinquante kilomètres d'ici, sur la frontière du Thibet?

— Ramassé. Où donc?

— Parbleu, dans la terre. Ce fragment y était enfoui depuis deux mille ans. Il y avait encore d'autres pièces. Une ou deux statuettes complètes, je crois, mais en morceaux. C'est tout ce qu'il en reste.

Des statues grecques dans cet endroit perdu!

— Comment expliquez-vous la chose? — demandai-je.

— Je crois que cette statue représente Alexandre.

— Bigre!

Je n'en revenais pas. Un chef macédonien parvenu

jusqu'à ce coin mystérieux de la Chine, à l'ombre des montagnes du Thibet? Le docteur insistait pour me montrer ses robes mandchoues, mais je ne l'écoutais plus. Quel audacieux aventurier avait pénétré au cœur de l'Orient pour s'y tailler un royaume? Là, il avait dû élever des temples à Aphrodite et à Dionysos et un théâtre où des acteurs avaient joué *Antigone*. Dans son palais, le soir, des aèdes déclamaient *l'Odyssée*. Alors le roi et ses compagnons se sentaient les égaux du prudent Ulysse. Que de splendeurs, quelles fabuleuses aventures évoquait ce fragment de marbre terni! Combien de temps avait duré le royaume et quelle tragédie en avait marqué la chute? Ah! que m'importaient à cet instant les bannières thibétaines et les coupes céladon : je voyais le Parthénon grave et charmant et, à l'arrière-plan, les flots bleus de la mer Égée.

### LE MINISTRE

Il me reçut dans une longue pièce ouverte sur un jardin aux allées sablées. Les roses se fanaient sur les rosiers épuisés et les vieux arbres laissaient pendre leurs branches lasses. Il m'offrit un tabouret carré devant une table également carrée et s'assit en face de moi. Une servante apporta des tasses de thé parfumé et des cigarettes américaines. Son Excellence était frêle, de taille moyenne, avec des mains fines et derrière ses lunettes d'or, ses grands yeux mélancoliques me considéraient. L'air d'un savant ou d'un rêveur. Il était vêtu d'une longue robe de soie brune et d'une jaquette de soie noire. Sur la tête... un chapeau melon.

— N'est-il pas curieux, — me dit-il avec son sourire charmant, — que nous portions cette robe parce qu'il y a trois siècles nos ancêtres mandchous montaient à cheval.

— Il y a, — répondis-je, — quelque chose de plus curieux encore, c'est que votre Excellence porte un melon parce qu'il y a cent ans les Anglais ont gagné la bataille de Waterloo!

— Croyez-vous que ce soit vraiment la raison?

— Je puis sans peine vous le démontrer.

Et, comme son excès de courtoisie l'aurait peut-être empê-

ché de me le demander, je m'empressai, en observant une prudente réserve, d'expliquer ma pensée.

Il ôta son chapeau et le contempla en étouffant un soupir. Je jetai un coup d'œil autour de la pièce. Un tapis de moquette à ramages recouvrait le parquet. Contre la muraille, des chaises de bois noir aux sculptures compliquées. D'une baguette qui courait sous le plafond pendaient des parchemins couverts de sentences des anciens philosophes alternant avec des tableaux à l'huile encadrés d'or, tels qu'on pouvait en voir vers la fin du siècle dernier aux salons de la Royal Academy. Pour travailler, le ministre s'asseyait devant un bureau américain à volet cylindrique.

Il se mit à évoquer avec mélancolie la décadence de la Chine. C'était toute une civilisation, la plus antique de toutes, qui s'en allait. Les étudiants chinois revenaient d'Amérique ou d'Europe avec la volonté de détruire le travail de générations innombrables. A sa place, que mettaient-ils? Rien. Sans foi, sans respect, ils n'aimaient même plus leur patrie. Les temples, abandonnés par les desservants et par les fidèles, tombaient en ruines et bientôt leur beauté ne serait plus qu'un souvenir.

Mais, d'un geste, sa main élégante balaya ce sujet. Il m'invita à regarder quelques pièces de sa collection.

Nous fîmes le tour du salon. Je vis des porcelaines sans prix, des bronzes, des statuettes de Tang. Un cheval provenant d'un tombeau du Honan avait la finesse et le modelé des œuvres grecques de la belle époque. Sur une grande table, à côté du bureau, traînaient des parchemins. Il en choisit un et me pria de l'aider à le dérouler. Cette peinture datait d'une des premières dynasties. Elle représentait des montagnes voilées de brumes. Les yeux curieux du ministre épiaient sur mes traits l'effet produit. Après ce rouleau, il m'en montra un second, puis un troisième. Bientôt je m'excusai de retenir si longtemps un homme aussi occupé, mais il ne voulut rien entendre. Il continuait à remuer ses rouleaux et à me les passer un à un. Ce connaisseur prenait plaisir à m'indiquer les écoles, auxquelles se rattachaient les œuvres et à me raconter des anecdotes sur leurs auteurs.

— Comme je serais heureux si j'avais réussi à vous faire admirer mes plus précieux trésors! — dit-il, en désignant les

rouleaux qui ornaient les murs. — La calligraphie chinoise n'a rien produit de plus parfait.

— Les préférez-vous aux peintures?

— Sans comparaison. Leur beauté est plus chaste. Elle n'a rien de factice. Mais les mérites d'un art aussi sévère, aussi délicat peuvent fort bien échapper à un Européen. Votre goût, lorsqu'il s'agit de chinoiseries, se porte plutôt vers le grotesque, n'est-ce pas?

Il me montra encore des albums dont je tournai les pages. Que de splendeurs! Avec cet art de la mise en scène que possèdent tous les collectionneurs, il avait gardé pour la fin le livre le plus remarquable : une série de dessins d'oiseaux et de fleurs. Le procédé était simplifié à l'extrême; quelques touches seulement, mais posées avec une puissance de suggestion, un sentiment de la nature qui vous saisissaient. Des rameaux de pruniers en fleurs résumaient dans leur fraîcheur toute la magie du printemps, des moineaux aux plumes ébouriffées, palpitaient comme s'ils eussent été vivants.

— Ces étudiants d'Amérique en feront-ils jamais autant? — demanda-t-il avec un sourire amer.

Ce qui pour moi ajoutait de la saveur à cette visite, c'était la certitude d'être en présence d'une franche canaille. Vénal, sans scrupules, il piétinait tous les obstacles. Le type de l'arriviste. Il devait sa richesse aux procédés les plus inavouables, il était faux, cruel, vindicatif, pervers. Si la Chine était tombée dans l'état lamentable qui lui arrachait des plaintes si sincères, il en portait, à coup sûr, sa part de responsabilité. Mais quand il tenait un vase en lapis lazuli, ses doigts le caressaient avec une tendresse voluptueuse; ses yeux se noyaient et ses lèvres entr'ouvertes étaient celles d'un amant que possède le désir.

## ROMANCE

Tout le jour, j'ai descendu le fil de l'eau. C'est la rivière que Chang-Chien, curieux d'en découvrir la source, remonta si longtemps. Il arriva dans une ville où il vit une jeune fille qui filait de la laine et un enfant qui menait un bœuf à l'abreuvoir. Il leur demanda où il se trouvait. La jeune fille lui tendit son

fuseau. « A votre retour, lui dit-elle, montrez-le à l'astrologue Yen Chun Ping et il vous apprendra d'où vous venez. » L'astrologue reconnut immédiatement le fuseau de la Fileuse Céleste. A l'heure même où Chang-Chien recevait ce fuseau, il avait observé une étoile filante entre les constellations de la Fileuse Céleste et du Bouvier. Chang-Chien comprit qu'il avait vogué sur les flots de la voie lactée.

Moi, je ne viens pas d'aussi loin. Pendant sept jours, mes rameurs, debout, ont poussé leurs avirons. J'entends encore le grincement monotone de la rame contre le tolet. Parfois le fond manquait et, dans une violente secousse, le bateau frôlait le lit de la rivière. Alors deux ou trois hommes retroussaient leurs pantalons bleus et sautaient à l'eau. En s'encourageant de la voix, ils remettaient à flot notre barque plate. D'autres fois, nous arrivions à un rapide, insignifiant auprès de ceux du Yang Tsé, mais tout de même assez impétueux pour que les jonques se fissent remorquer à la montée. Nous autres, qui descendions, nous volions comme une flèche à travers l'écume, saluant de cris joyeux les bateaux montants, pour retrouver bientôt des flots dormants comme ceux d'un lac.

La nuit est venue. A l'avant, serré en tas, mon équipage repose sous un abri installé à la diable au moment du mouillage. Je suis assis sur ma couchette. Des nattes de bambou tendues sur trois arceaux de bois couvrent la pauvre cabine qui depuis une semaine me sert de salon et de chambre à coucher. Une cloison mal jointe la ferme d'un côté. Le vent aigre souffle par les fentes. Derrière cette paroi, mes bateliers — des gars tout en muscles — rament le jour et dorment la nuit. Le pilote se joint à eux après avoir, de l'aube au crépuscule, manié à la poupe le long aviron qui sert de gouvernail. Il est vêtu d'une veste bleue rapiécée et d'une jaquette ouatée d'un gris déteint. Sur sa tête, un turban noir. Dans ma cabine, à part le lit, il n'y a qu'un plat creux comme une gigantesque assiette à soupe où brûlent quelques charbons de bois, car il fait froid. Le panier où sont mes effets me sert de table. Une lampe de bord pend d'un des arceaux et oscille aux ondulations de la rivière. Sous le plafond bas, je puis à peine me tenir debout. Je ne suis pourtant pas grand, et je m'en console :

Bacon n'a-t-il pas comparé les hommes grands aux maisons hautes, où en général l'étage supérieur est le moins bien meublé. Les ronflements de l'un des dormeurs réveillent sans doute ses camarades, car j'entends un bruit de conversation, mais bientôt ils se taisent, le ronfleur s'est calmé et tout retombe dans le silence.

Soudain, il me semble que flotte devant moi, me touchant presque, le romanesque tant cherché. Sensation curieuse et, comme l'émotion artistique, à nulle autre comparable. Je serais bien en peine de dire d'où vient cette impression mystérieuse.

Au cours de ma vie, il m'est arrivé souvent de me trouver dans des situations qui, dans un livre, m'auraient semblé assez romanesques. Pourtant, sur le moment, je ne les ai pas jugées extraordinaires. Il a fallu me dédoubler plus tard, par l'imagination, pour apprécier en spectateur le romanesque qui, chez un autre, m'aurait vivement frappé. Quand j'ai dansé avec une actrice, idole de mon pays par son talent et sa séduction, ou que j'ai rencontré dans un salon tout ce que Londres comptait de plus distingué par la naissance ou l'esprit, je ne me suis pas rendu compte aussitôt d'avoir peut-être vécu des instants rares. Au cours de batailles dont j'attendais l'issue avec une curiosité fébrile, placé hors de la zone dangereuse, je n'avais pas assez de sang-froid pour juger en simple observateur. J'ai vogué la nuit, par la pleine lune, vers un îlot de corail du Pacifique. La beauté du paysage me pénétrait d'un ravissement profond, mais ce n'est que plus tard, par le souvenir, que j'ai subi dans ma plénitude son charme surnaturel. Un jour, à New-York, j'ai perçu le frémissement des ailes de la fée. C'était dans une chambre d'hôtel. Je préparais avec quelques conjurés la restauration d'une ancienne monarchie dont les erreurs ont, pendant un siècle, inspiré poètes et patriotes. Mais ce qui m'amusait le plus, c'était de me voir mêlé par les hasards de la guerre à une affaire aussi étrangère à mes préoccupations habituelles. Le véritable frisson du romanesque m'a secoué quand rien, en apparence, ne le justifiait. Je l'ai éprouvé pour la première fois, je me le rappelle, certain soir où je jouais aux cartes dans une ferme de la côte bretonne. Dans la pièce voisine, un

vieux pêcheur agonisait. Les femmes disaient qu'il passerait à la prochaine marée. Dehors la tempête faisait rage et les hurlements du vent contre les volets clos, le rugissement des vagues sur les brisants accompagnaient les derniers râles du vieux loup de mer. Je sentis une indicible exaltation : le romanesque était là.

Cette même exaltation, je l'éprouve en ce moment, étendu dans mon bateau. De nouveau l'ineffable me frôle, comme une présence. C'est si inattendu que j'en demeure saisi. S'est-il glissé entre l'ombre du falot sur les nattes de bambou, ou a-t-il suivi le miroir de la rivière que j'aperçois par l'ouverture de la cabine? Curieux d'approfondir les éléments de ce délice, je sors à l'arrière du bateau. Amarrées près de nous, une demi-douzaine de jonques se préparent à remonter le fleuve, leurs mâts dressés. Aucun bruit n'en sort. Depuis longtemps les équipages dorment. Malgré un ciel couvert, la pleine lune empêche la nuit d'être sombre, mais sa lueur diffuse verse sur l'eau son rayon spectral. Une buée brouille les arbres de l'autre rive. Paysage d'un enchantement trop convenu. Ce n'est pas de lui qu'émane ce que je cherche. Je me détourne. Mais sous l'abri de bambous, la magie s'est évanouie. En disséquant un papillon, a-t-on jamais découvert le secret de sa beauté? Et cependant, comme Moïse descendant du Sinaï portait sur son visage le reflet de la divinité, ma petite cabine, mon réchaud, ma lampe, jusqu'à mon lit de camp, conservent quelque chose du frisson qui m'a secoué. Je ne peux plus les regarder avec indifférence après les avoir vus à travers le prisme enchanté.

### ARABESQUE

Énorme, majestueuse, silencieuse et farouche, la grande Muraille s'élève dans la brume. Solitaire, indifférente comme la nature elle-même, elle rampe au flanc des collines et se glisse jusqu'au fond des vallées. A intervalles réguliers, se dressent à leur poste, les tours puissantes et carrées. Impitoyable, car elle fut érigée au prix de vies innombrables — captifs et parias arrosèrent de larmes de sang chacun de ses gros blocs de pierre grise — sa route sinistre s'allonge à

travers un dédale de montagnes. Elle poursuit son voyage sans fin, lieue après lieue, dans une solitude totale, vers les retraites les plus inaccessibles de l'Asie, mystérieuse comme l'immense Empire qu'elle protège. Énorme, majestueuse, silencieuse et farouche, la Grande Muraille s'élève dans la brume.

## UN SPÉCIALISTE DU DRAME

Il m'avait fait passer sa carte encadrée de noir. Je lus, au-dessous de son nom : « Professeur de littérature moderne comparée ». Je vis entrer un jeune homme de petite taille, aux mains soignées et au nez très accusé pour un Jaune. Il portait des lunettes d'or. Malgré la chaleur, il était vêtu d'un complet européen de tweed épais. Il paraissait timide. Sa voix de fausset — on eût dit qu'elle n'avait pas encore mué — donnait à sa conversation quelque chose de peu naturel. Il avait étudié à Genève, à Paris, à Berlin, et à Vienne et parlait couramment l'anglais, le français et l'allemand. Il préparait des conférences sur l'art dramatique et venait de publier un ouvrage en français sur le théâtre chinois. Son séjour à l'étranger lui avait laissé un enthousiasme surprenant pour l'œuvre de Scribe. Sur ce modèle, il proposait de rénover le drame chinois. Il cherchait avant tout dans le théâtre la note émue. Il voulait la « pièce bien faite », la « scène à faire », l'inattendu. Le théâtre chinois avec son symbolisme raffiné a réalisé ce que l'on réclame à grands cris, en Europe : un théâtre d'idées. Cela ne l'empêche pas de sombrer dans le plus morne ennui. Les idées ne poussent pas comme des champignons. Pour être goûtées, il faut qu'elles soient neuves. Une fois usées, elles écœurent comme du poisson pourri.

Je me rappelai à propos la profession de mon visiteur et je lui demandai quels livres français ou anglais il recommandait à ses élèves pour les familiariser avec la littérature contemporaine. Il hésita.

— Je ne sais vraiment que vous dire, ce n'est pas ma partie. Je ne m'occupe que de théâtre. Mais si vous le désirez, je vous enverrai mon collègue chargé du roman européen.

— Je vous demande pardon.

Avez-vous lu *les Avariés*? C'est, à mon avis, la plus belle pièce qui ait été donnée en Europe depuis Scribe.

— Vraiment?

— Oui. Nos étudiants, voyez-vous, mordent avant tout à la sociologie.

Par malheur, je n'y mordais guère, aussi tâchai-je d'aiguiller la conversation sur la philosophie chinoise. Je laissai tomber le nom de Chuang-Tsu. Le visage du professeur s'allongea.

— Il est mort, il y a bien longtemps, — fit-il, perplexe.

— Aristote aussi, — répondis-je, avec un sourire aimable.

— Je n'ai pas étudié les philosophes. Mais nous avons, bien entendu, à l'Université un professeur de philosophie chinoise. Je puis le prier de venir vous voir.

Il est inutile de discuter avec un pédagogue, comme le faisait remarquer, en termes assez pompeux, l'Esprit de l'Océan à l'Esprit de la Rivière. Je me résignai donc à parler théâtre. La technique dramatique intéressait le jeune professeur. Ses conférences roulaient sur ce sujet, pour lui, complexe et obscur. Il me questionna, sans doute pour me flatter, sur les ficelles du métier.

— Je n'en connais que deux, — dis-je, — la première est le bon sens, et la seconde, la suite dans les idées.

— Et cela suffit pour écrire une pièce? — me demanda-t-il, avec une pointe d'angoisse.

— Il faut aussi un certain tour de main, — concédai-je; — mais pas plus que pour jouer au billard.

— Pourtant, dans toutes les grandes universités américaines, on donne des cours de technique dramatique.

— Les Américains sont des gens très pratiques. J'ai entendu dire qu'à Harvard, on enseignait aux grand-mères l'art de gober les œufs.

— Je ne saisis pas tout à fait votre pensée.

— Si vous êtes incapable d'écrire une pièce, personne ne pourra vous l'apprendre, sinon, c'est aussi naturel que pour la pomme de tomber du pommier.

Je lus sur ses traits une perplexité redoublée. Était-il en train d'examiner si ce dernier phénomène est du ressort du professeur de physique ou du professeur de mécanique appliquée?

— Mais si c'est tellement naturel, pourquoi donc les auteurs y mettent-ils tant de temps?

— Autrefois, ils allaient plus vite. Lope de Vega, Shakespeare, nombre d'autres, écrivaient beaucoup et sans effort. Mais, parmi les modernes, il en est de fort illettrés. Ils éprouvent la plus grande difficulté à aligner deux phrases. Un dramaturge anglais célèbre m'a montré un jour un de ses manuscrits. Il avait raturé cinq fois la phrase : « Prenez-vous du sucre dans votre thé? » avant de s'arrêter à cette version définitive. Un romancier serait condamné à mourir de faim s'il lui fallait battre aussi longtemps les buissons avant de formuler sa pensée.

— Cependant Ibsen ne passe pas pour un illettré. Il y mettait pourtant deux ans pour écrire une pièce.

— Ibsen avait une difficulté prodigieuse à concevoir une intrigue. Pendant des mois, il se torturait la cervelle et finalement, en désespoir de cause, il se contentait de celle qui lui avait servi pour la pièce précédente.

— Quoi? — s'écria le professeur avec horreur. — Je ne vous suis plus du tout.

— N'avez-vous pas remarqué que chez Ibsen l'intrigue est toujours la même? Un certain nombre de personnages vivent ensemble dans une chambre où l'on étouffe. Quelqu'un arrive — de la montagne ou de la mer, peu importe — et se précipite pour ouvrir les fenêtres. Tout le monde attrape un rhume et le rideau tombe.

J'espérais voir l'ombre d'un sourire éclairer son visage, mais ses sourcils se froncèrent et son regard se perdit dans le vague. Il se leva.

— Je relirai Ibsen en me plaçant à ce point de vue, — conclut-il.

Avant de le laisser partir, je tins à lui poser la question que l'on se pose toujours entre spécialistes de l'art dramatique; je lui demandai ce qu'il pensait de l'avenir du théâtre. J'ai idée qu'il s'écria : « Oh! *Hell*[1] », mais à la réflexion, c'était peut-être « Oh! ciel »... Il soupira, secoua la tête et battit l'air de ses mains fines. L'image du découragement. Voici une constatation réconfortante : si les intellectuels d'Europe considèrent

1. *Hell*, en anglais : enfer.

l'état de leur théâtre comme désespéré, ceux de Chine en pensent autant du leur.

### LA FUMERIE D'OPIUM

Sur la scène, l'effet est sûr. Une pièce basse et sordide. Dans un coin, une lampe brûle devant une image hideuse. L'encens répand son parfum dans le théâtre. Un Chinois à longue natte va et vient, distant et silencieux. Sur des grabats gisent les victimes de la drogue. Parfois l'un des habitués est pris d'une crise de folie furieuse. Entrée d'un opiomane sans argent pour satisfaire sa passion. Il se traîne aux genoux du tenancier inexorable et sollicite l'aumône de la pipe qui lui apporterait le calme et l'oubli. Dans les romans aussi, certaines descriptions m'ont glacé d'effroi.

Quand un Eurasien insinuant m'eut introduit dans une fumerie d'opium, l'étroit escalier en colimaçon par où il me fit passer me prépara au frisson. La chambre assez propre rutilait de lumière. Elle se divisait en compartiments dont le plancher incliné, recouvert de nattes fraîches, permettait de s'étendre commodément. Sur l'une de ces nattes, un vieillard grisonnant, aux mains aristocratiques, lisait tranquillement le journal, sa longue pipe posée à côté de lui. Ailleurs deux coolies — des gars robustes — tour à tour préparaient et fumaient la même pipe. Ils me sourirent au passage. L'un deux me tendit la pipe. Dans le troisième box, quatre joueurs accroupis autour d'un échiquier. Un peu plus loin, un homme faisait sauter un bébé. L'Oriental mystérieux a la passion des enfants. La mère, sans doute la femme du tenancier, grassouillette, le visage agréable, les surveillait d'un air placide. Vraiment un endroit sympathique, confortable, familial. Il me rappela les petites brasseries de Berlin, où le soir, l'ouvrier fatigué cherche un refuge et se détend pendant quelques heures.

La fiction est plus étrange que la réalité.

LES SERVITEURS DE DIEU

Assis côte à côte, les deux missionnaires parlaient de choses indifférentes, comme font pour se montrer aimables les gens que ne rapproche aucune communauté d'idées. Ils possédaient pourtant tous deux le même trésor : la bonté, mais on les eût bien surpris en le leur disant, car ils étaient également modestes. Chez l'Anglais, cette humilité plus consciente et peut-être moins naturelle que chez le Français, frappait davantage. A part cela, tout, chez les deux hommes, formait un contraste presque comique. Le Français avait près de quatre-vingts ans. Il était grand et très droit. Son ossature puissante montrait qu'il avait été d'une vigueur peu commune. Son énergie désormais se concentrait dans le regard. Parfois un éclair passait dans ses yeux. Jamais cette métaphore usée ne m'a semblé plus juste. Ces yeux-là brûlaient comme la flamme. La folie se lisait dans leur éclat sauvage. Je me représente ainsi le regard d'un prophète d'Israël. Le grand nez en coupe-vent, le menton ferme et anguleux indiquaient un caractère décidé. A aucune époque de sa vie, on ne l'eût dédaigné, mais, dans sa jeunesse, il avait dû paraître redoutable. Cette flamme reflétait-elle des luttes terribles cachées au plus profond de son être, ou était-ce son âme meurtrie qui s'exprimait, terrassée mais triomphante, offrant ses plaies béantes en sacrifice au Très-Haut? Le vieillard serrait autour de ses vieux os une ample fourrure de coupe militaire. Sur la tête, une calotte chinoise de martre. Il avait grand air. Depuis un demi-siècle, il vivait en Chine. Par trois fois, devant les attaques chinoises, il avait dû fuir pour sauver sa vie.

— J'espère qu'ils s'en tiendront là, — disait-il avec un sourire. — Je suis trop vieux maintenant pour ces déménagements précipités.

Et haussant les épaules :

— Plutôt le martyre.

Il alluma un long cigare noir et en tira des bouffées avec une évidente satisfaction.

L'autre, beaucoup plus jeune — cinquante ans — comptait à peine plus de vingt ans de Chine. Il appartenait à l'église anglicane. Avec son complet de tweed gris et sa cravate à pois,

il n'avait certes pas l'air d'un clergyman. Malgré une taille élevée, son embonpoint excessif le faisait paraître trapu. Une moustache grise en brosse barrait sa face ronde et placide où luisaient deux joues très colorées. Il ramenait, avec une coquetterie candide, une longue mèche d'une tempe à l'autre. Un rire sonore secouait souvent ce jovial missionnaire, rire franc et contagieux incapable de blesser même dans la raillerie. Il avait la gaieté d'un collégien. On se l'imaginait très bien pouffant à la vue d'un maladroit tombé sur une pelure d'orange. Mais le rire était aussitôt réprimé et le rouge lui montait au visage. Chez lui, le fond n'était que délicatesse et bonté. Dix minutes suffisaient pour révéler la qualité de son cœur. On le sentait prêt à rendre n'importe quel service. Si son manque de réserve gênait un peu pour aborder avec lui des questions de conscience ou de religion, on n'hésitait pas à recourir aux conseils pratiques de son bon sens. Sa bourse était toujours ouverte aux malheureux. Pour obliger, il n'épargnait pas sa peine. Et qui sait si, même dans le domaine spirituel, son aide n'eût pas été efficace? Sans doute ne pouvait-il comme le vieux prêtre français s'appuyer sur l'autorité d'une église infaillible ou sur le prestige de l'ascétisme; néanmoins il prenait part à votre chagrin avec la plus sincère sympathie et cherchait à vous consoler en avouant ses propres faiblesses. Vous aviez devant vous moins un ministre de Dieu qu'un pauvre homme, votre semblable affligé des mêmes misères et prêt à vous réconforter par l'espérance et la paix qui rafraîchissaient son âme. En somme, son secours valait peut-être celui de l'autre.

Son histoire n'était pas banale. Il avait servi dans l'armée et rappelait volontiers le temps où il allait à la chasse et ne manquait pas un bal. Sa dissipation passée ne lui inspirait aucun remords.

— J'étais un fameux danseur, mais aujourd'hui, je ne m'y retrouverais plus avec tous ces nouveaux pas.

Cette vie, il en avait bien profité et jamais l'idée ne lui venait de la regretter ou de la condamner. Le besoin irrésistible de convertir les infidèles s'était emparé de lui aux Indes. Tant qu'il y résista, il n'eut pas un instant de paix. A présent, il trouvait le bonheur dans l'accomplissement de sa mission.

— C'est un travail de longue haleine, — expliquait-il, — mais certains symptômes me permettent d'espérer. D'ailleurs j'aime les Chinois. Je ne changerais mon sort pour rien au monde.

Les missionnaires se séparèrent.

— Quand retournerez-vous chez vous? — demanda l'Anglais.

— Dans un jour ou deux.

— Alors, je ne vous reverrai peut-être pas. Moi, ce sera en mars.

Mais ce que le premier appelait « son chez moi », c'était la petite ville de Chine aux ruelles étroites, sa résidence depuis cinquante ans, car, tout jeune encore, il avait quitté la France, sans idée de retour. Le second pensait à la belle demeure du temps d'Élisabeth qui l'attendait dans le Cheshire avec ses pelouses bien roulées, ses grands chênes où ses ancêtres avaient vécu trois siècles.

SOMERSET MAUGHAM

(Texte français de madame E.-R. BLANCHET.)

# DE L'ÉCHOPPE AUX GRANDS MAGASINS

Aux architectes du XIXe siècle se posèrent des problèmes nouveaux : usines, gares, grands magasins. Pour les résoudre, ils durent imaginer des plans inédits, des moyens de construction inconnus; ils durent être non seulement des artistes, mais encore des ingénieurs, voire des psychologues. Depuis deux millénaires et plus, de l'antiquité jusqu'à la veille de la Révolution, l'humble boutique avait abrité l'artisan, le commerçant. Comment cette échoppe à peine close, comment cette boutique modeste fut-elle remplacée par les vastes et luxueux magasins d'aujourd'hui? Comment, en moins de cent années, un tel changement s'est-il produit? Une telle question intéresse à la fois l'histoire de l'architecture, de l'économie, des mœurs.

***

La maison antique opposait à la vue la nudité de ses murs, que rompaient la porte et, parfois, des boutiques ménagées aux côtés de l'entrée. Des esclaves exerçaient, au profit du propriétaire, un métier, un commerce. Ailleurs l'artisan était un affranchi, un homme libre, qui louait la boutique et logeait dans une soupente. Les boutiques de Pompéi, assez bien conservées, nous renseignent sur leur disposition : une table en maçonnerie ou en bois sert d'étal; elle occupe une

partie de la façade; elle est coupée sur un côté pour permettre le passage. Des volets qui se replient forment la clôture. Des enseignes peintes ou sculptées indiquent le genre de commerce. Lorsque le métier l'exige, une cour est annexée : c'est le cas, par exemple, des boulangeries, qui ont besoin d'espace pour leurs meules et leurs fours. La division du travail n'est pas encore pratiquée : on moud le grain, on cuit la farine, on vend le pain dans la même boutique.

Durant tout le moyen âge, le même type s'est maintenu. Dans les maisons de bois, alors si répandues, la boutique s'ouvrait entre les poteaux ou les piliers qui soutenaient la sablière. Un volet se levait et formait auvent; un autre s'abattait et devenait l'étal. Dans les maisons de pierre une arcade ou bien un linteau et des piédroits encadraient la boutique. D'un côté une porte donnait accès au couloir, de l'autre souvent un portillon conduisait à la cave. En certaines provinces cette descente prenait sur la rue et s'abritait sous un volet incliné à quarante-cinq degrés. Quelques vieilles cités de Bourgogne ou de Franche-Comté (Lons-le-Saulnier, par exemple) conservent cet aménagement. Nombreuses sont les boutiques médiévales qui subsistent encore dans notre pays : à Rouen, à Caen, à Dijon, à Riom, à Cluny, à Toulouse, en bien d'autres villes, on peut les étudier. Paris ne présente plus que des modèles fort rares (3, rue Volta; 18, rue de l'Hôtel-de-Ville).

Dans l'antiquité et au moyen âge, les métiers étaient, en général, groupés par quartier. Il ne faudrait pas d'ailleurs exagérer la rigueur de cette spécialisation. Plutarque parle de la rue athénienne des fabricants de coffres. Le nom du Céramique indique assez l'industrie de ce quartier. A Rome on connaît le *clivus argentarius*, le *vicus frumentarius*, le *vicus lorarius*, le *vicus sandaliarius*. Des places publiques, qui étaient d'anciens marchés, gardèrent longtemps leurs boutiques. On distinguait le grand marché, le marché aux poissons (*forum piscatorium*), le marché aux comestibles (*forum cuppedinis*); les boutiques du vieux Forum, disposées sur trois lignes (*tabernae veteres*, *tabernae novae* et *septem tabernae*), cessaient d'abriter les marchands de denrées alimentaires et étaient occupées par les marchands de nouveautés, les bijoutiers et les orfèvres. M. Lavedan, dans sa belle *Histoire de*

*l'urbanisme*, a montré que les noms des rues médiévales rappellent souvent le métier qu'on y exerçait : rue des Tanneurs, des Orfèvres, des Peyroliers (chaudronniers), de la Saunerie (où l'on vendait des saucisses), de la Tabletterie, des Pelletiers, des Lormiers (selliers), etc...

Si nous voulons aujourd'hui retrouver quasi intactes ces boutiques primitives et ces quartiers d'artisans, il nous suffit de parcourir l'Orient. Au Maroc, comme en Tunisie, en Égypte, comme en Palestine, en Syrie, comme en Turquie, les souks groupent encore par spécialités les artisans et les marchands. Au Caire, tout au long du Mouski, en des logettes minuscules s'alignent des rayons où s'empilent les tussors de Damiette, les soies rayées de Mehalla el-Koubra, dont seront faites les galabiehs, les draps de France ou d'Allemagne où seront taillés robes et complets, les cotonnades blanches ou noires qui serviront aux fellahs, les écharpes de laine, les ceintures, les turbans bariolés. Le Khan el-Khalili miroite de tous les feux de ses cuivres et retentit du marteau des chaudronniers, tandis que, tout près, le souk es-Saïgh abrite les orfèvres et les marchands d'or : en des cellules ouvertes, qui mesurent à peine quelques pieds carrés et dont le mobilier est un banc pour l'acheteur, un coffre pour le métal précieux, une vitrine plate où pendent colliers, bracelets et boucles d'oreille, l'artisan, sous l'œil du client, enlace ses patients filigranes. Traversons la rue ; voici les marchands de babouches ; puis s'ouvre le bazar avec ses tapis, ses antiquités — vraies ou fausses, — ses objets persans. Revenons au mouski ; au delà de la mosquée d'El-Achraf Barsbaï, nous pénétrons dans le souk el-Attarin, où vous pouvez acheter, en des flacons fabriqués par des Syriens, les essences de Grasse ou de la Bulgarie, les parfums synthétiques de l'Allemagne, l'ambre liquide de Madagascar, qui rend la force aux épuisés, le bois de santal et les épices. Les maghrébins vendent leurs tapis en poil de chameau et leurs cuirs dans la Charieh el-Fahhamin, les libraires leurs livres dans la Charieh el-Halouagi. Près de Bab Zouwaila, les tourneurs, accroupis tiennent, de leur orteil crispé, la pièce de moucharabieh que fait virer l'archet ; les selliers offrent les colliers bleus qui écartent le mauvais œil loin des bourriquots. Et tous ces marchands, assis devant leurs

boutiques, jouant avec les grains de leur chapelet, guettent le client, l'invitent, le persuadent, lui présentent le café ou le thé à la menthe, jurent, la main sur le cœur, qu'on les veut ruiner, vous laissent partir, vous rappellent et se contentent de gagner cent pour cent. Des enseignes, grossièrement enluminées, annoncent aux illettrés le commerce du boutiquier : sur la même planche une main malhabile a peint, avec des couleurs criardes, un barbier qui rase un effendi et qui castre un chat. Plus loin sur un volet s'arrondit le pavillon tout rouge d'un phonographe tout vert.

A Saint-Pétersbourg, avant la guerre, c'étaient les mêmes enseignes qui se balançaient, c'étaient les mêmes files de boutiques qui, à Gostiny Dvor, à Alexandrowsky Rynok, étaient pleines de vieilles icones, d'étoffes anciennes, de choubas élimées et de bottes éculées.

Ces habitudes se sont maintenues longtemps en Europe. Les « mercerie » de Venise sont-elles autre chose qu'un souk? En France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles les librairies, les imprimeurs, les graveurs étaient établis rue Saint-Jacques ou près du Palais. Ils n'ont pas tous déserté ce quartier. Il n'y a pas cinquante ans les bijoutiers étaient installés au Palais-Royal : ne sont-ils pas encore nombreux rue de la Paix? Les orfèvres, les fabricants de bronze travaillent toujours dans le Marais, les ébénistes au faubourg Saint-Antoine; les marchands d'étoffes ont leurs magasins rue du Sentier ou rue des Jeûneurs, les marchands de porcelaine rue d'Hauteville et rue Poissonnière. Le commerce des cycles s'était naguère concentré avenue de la Grande-Armée et les fabricants d'automobiles ont ouvert des magasins avenue des Champs-Élysés.

Longtemps aussi nos boutiques françaises ont ressemblé à celles de l'antiquité et de l'Orient. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles les étals avançaient sur la rue et plusieurs ordonnances de police interdirent aux marchands d'obstruer le passage. Ne fallait-il pas exposer tout ce qui pouvait séduire le client? Dans la galerie du Palais, que nous montre la célèbre gravure d'Israël Silvestre, des tablettes garnissent le mur et reçoivent ici des livres, là des éventails, des gants, des collerettes. Le volet relevé sert toujours d'enseigne. Devant les armoires court une table où s'appuient, pour choisir, dames et cavaliers.

Ces boutiques changèrent peu au XVIIIe siècle. La gravure de Le Mire, qui date de 1762, nous fait voir au même endroit des petites loges en menuiserie, avec leur étal et leur accès latéral; n'étaient les lambris chantournés, on se croirait toujours dans un souk. Les boutiques plus vastes, même lorsqu'elles étaient réservées aux commerces de luxe, conservaient la même disposition : l'étal ou la table faisait alors le tour de la pièce, dont un côté demeurait ouvert sur la rue. Regardez le magasin de Gersaint, tel qu'il apparaît sur la célèbre enseigne de Watteau, vous verrez les tableaux, qui tapissent les murs, exposés à tous les vents et vous apercevrez en ce temps d'heureuse simplicité, les emballeurs qui, devant le magasin, parmi la paille et les chiens, disposent des cadres dans les caisses.

Les petites boutiques, les échoppes survécurent à la Révolution. Elles appuyaient leurs cloisons fragiles aux vieux édifices; elles s'installaient à Rouen entre les contreforts du Palais de justice, à Lyon contre Saint-Nizier, à Paris sous les guichets du Louvre. Le savetier, l'écrivain public, la lingère, la ravaudeuse, le bouquiniste s'abritaient sous un auvent en planches, et, au cœur de l'hiver, réchauffaient leurs pieds engourdis sur une chaufferette de cuivre. Nombreuses étaient encore avant les percées d'Haussmann les échoppes de Paris. Le second Empire, ce bourgeois parvenu, voulut extraire les verrues de la capitale et chasser le savetier loin du financier. Dans *Paris-Guide*, en 1867, Charles Vincent consacrait aux échoppes d'antan quelques pages émues. « A peine si l'on trouverait aujourd'hui cinq cents échoppes dans cet immense Paris qui, voilà quinze ans, les comptait par milliers. Nous parlons de ces petites boutiques en bois peint, hautes de cinq à six pieds et larges de trois à quatre, adossées pittoresquement au coin des places ou des monuments publics, le long des églises ou des maisons bourgeoises, ayant pour toit des planches d'où s'échappe le bout d'un tuyau de poêle et pour plancher le pavé de la rue... Dans ce Paris nouveau que l'on veut propre et luisant, tout conspire contre l'échoppe. Aussi les échoppiers disparaissent-ils peu à peu de la voie publique, dont ils étaient la vivante gaieté. » Et Charles Vincent rappelait des échoppes célèbres; celle des *Pieds*

*humides*, ainsi nommée parce que le lavage incessant du pavé y entretenait une constante humidité et où, pour un sou, l'on pouvait consommer une soupe grasse; celle qui portait comme enseigne intitulée *Au hasard de la fourchette*, où dans une énorme marmite bouillonnait un liquide sombre. Dans les flots du récipient roulaient des morceaux de mou, des tripes, des débris de charcuterie qu'il fallait atteindre adroitement du bout d'une fourchette; chaque coup de l'instrument coûtait un sou. C'était l'échoppe du rémouleur *Au Gagne-Petit*, l'échoppe du fouchtra, marchand de charbon et porteur d'eau, l'échoppe du savetier. « Seul le savetier tient bon », disait Charles Vincent. Il tient encore aujourd'hui et vous le verrez en sa logette, à côté d'un tailleur russe, d'un revendeur juif, en des échoppes de la rue Lacépède, de la rue Descartes, dans les quartiers populaires de Vaugirard, de Ménilmontant ou de Montmartre.

Dès le XVIIIe siècle, les boutiques commencèrent à s'orner. Les boiseries chantournées de leurs lambris imitèrent celles des salons ou des bibliothèques. Une pharmacie (11, rue des Deux-Ponts) nous montre les timides tentatives du boutiquier qui veut rivaliser avec le bourgeois enrichi. Les progrès de l'industrie du verre, qui se développa surtout après 1670-1680, permirent de clore les boutiques, sans leur retirer la lumière ni empêcher les clients d'apercevoir la marchandise. A la fin du XVIIIe siècle, Sébastien Mercier en son *Tableau de Paris* décrivait les marchandes de modes assises dans leur comptoir, derrière les vitres. « Vous les regardez librement et elles vous regardent de même. »

Les boutiques se défendirent alors au moyen de grilles. Les marchands de vin barricadèrent ainsi leurs débits. *A la Petite chaise* (36, rue de Grenelle) la grille couvre les impostes, les piédroits de la porte, la baie de la boutique. *Au Bourdon* (64, rue de Varenne) ou encore 121, rue Montmartre la grille devient un barreaudage régulier; seules les impostes et les piédroits conservent encore quelque fantaisie. Peu à peu la rigidité de ces barreaudages remplace la souplesse des grilles en fer forgé; la fonte, avec ses formes lourdes et molles, chasse au début du XIXe siècle les gracieuses volutes, les élégantes contre-courbes du métal battu sur l'enclume. L'enseigne n'est plus qu'un motif plaqué sur les barreaux. C'est une

couronne avec une étoile (*A l'Étoile d'or*, 75, faubourg Saint-Antoine), une croix (*A la Croix d'or*, 2, rue Sibour), c'est *L'Homme armé*, qui, pour mieux évoquer la vieille chanson médiévale, revêt une armure troubadour (angle de la rue des Archives et de la rue des Blancs-Manteaux); c'est un lion (*Au Lion d'or*, 21, rue des Vinaigriers), ce lion qui semblait avoir procréé dans toute l'Europe et dont un fils, *Zum Goldenen Löwen*, servait à désigner l'auberge d'Hermann et Dorothée. Les fondeurs vendaient ces motifs que les serruriers associaient à leur gré : au 55 de la rue des Vinaigriers, l'imposte est formée de quatre thyrses, croisés deux à deux; le losange central contient une couronne de pampres — celle que nous avons vue à *L'Étoile d'or* — où s'inscrit une tête de Bacchus. Cette figure du dieu, nous la retrouvons, 11, rue de Valence, nous la revoyons, 35, rue des Récollets, ici répétée de chaque côté de la couronne, qui, cette fois, s'unit à des flèches. A *l'Agneau pascal*, la couronne subsiste, mais la tête change.

Les piédroits se transforment en pilastres qui supportent des chapiteaux moulés, chapiteaux souvent bien étranges, sortes de chapiteaux corinthiens, dont les acanthes éjectent une tête, comme le chou des sages-femmes voit éclore un poupon, chapiteaux maladroitement composites, chapiteaux qui n'ont de nom en aucune langue. Et pourtant à voir ces boiseries, ces impostes, ces chapiteaux, ces piédroits, nous comprenons que ces humbles boutiques veulent se revêtir d'une dignité architecturale.

Donner à toutes leurs compositions un aspect monumental, n'était-ce pas là précisément, l'ambition des architectes à la fin du XVIIIe siècle? Ce n'est pas en vain qu'ils avaient étudié les édifices de la Grèce et de Rome : ils transformaient la boutique du parfumeur en temple des Grâces, le débit du marchand de vin en sanctuaire de Bacchus. Beaucoup de vieilles boutiques n'éprouvèrent aucune honte à demeurer simples. Celle de Martinet le libraire, malgré ses vitres modestes encastrées en leurs petits bois, n'en continuaient pas moins à attirer les « musards de la rue du Coq ». Si l'on en croit Balzac, la boutique de M. Guillaume, *Au Chat qui pelote*, en dépit de ses barreaux de fer, de sa caisse grillée, n'empêchait pas ce marchand drapier de réussir en ses affaires mieux

que tous ses concurrents. Mais le jour où la loi du maximum n'effraya plus les commerçants, ils firent parade de la fortune qu'ils avaient réalisée sous le Consulat, alors que les rentiers étaient ruinés par les assignats. Restaurateurs, chez qui se réunissaient les incroyables, armuriers, qui fournissaient le premier consul et ses généraux, bijoutiers, qui vendaient des colliers à leurs femmes, ébénistes, qui préparaient pour elles psychés et méridiennes, lingères, modistes, chapeliers, parfumeurs, tous saisis par le désir de luxe qui était si favorable aux échanges, confiants dans une paix qui semblait assurée, puis dans une guerre qui paraissait ouvrir l'Europe à leurs produits, tous demandèrent aux architectes des boutiques à la mode du jour. Un précieux recueil paru sous l'Empire et la Restauration, *Collection des maisons de commerce de Paris et des intérieurs les mieux décorés*, réédité en 1926 par M. Hector Lefuel, nous fait connaître les plus célèbres boutiques de cette époque.

Désormais les façades obéissent à une composition, parce qu'elles sont l'œuvre non plus d'un maître maçon ou d'un menuisier, mais d'un architecte. Celui-ci, respectueux des doctrines classiques, est régulier et symétrique. Examinons la pharmacie de M. Lescot, rue de Grammont : sur un socle et un fond de simili-marbre vert, s'enlève un placage tripartite de faux marbre jaune; de chaque côté une vitrine, au centre la porte. Deux petits pilastres sont adossés aux piédroits qui supportent un fronton. Au-dessus un attique s'orne d'un arc surbaissé garni d'une ombelle empruntée aux fresques pompéiennes ou aux mosaïques antiques, tandis que les victoires des écoinçons se sont envolées des arcs de triomphe romains. Le tout est couronné par une corniche à mutules.

Autre exemple : la boutique de M. Teissier, parfumeur, rue de la Loi, n° 51. Même composition en trois parties. Les vitrines sont à leur tour divisées par trois arcatures légères. Un arc décoratif réunit les trois sections de la porte. Une frise, dont les personnages sont imités des *Antichità d'Ercolano* surmonte toute la boutique. Chez mademoiselle Bertin, la fameuse marchande de modes, 26, rue de la Loi, chacune des trois parties est dominée par une ombelle et les écoinçons sont

ornés de figures, radiées comme des soleils. Une ordonnance analogue se retrouve au café de Flore et c'est toujours en trois parties, comme un discours académique, qu'est divisée la boutique de M. Schuler, boucher, 45, rue de Turenne : des pilastres aux deux extrémités, des colonnes au centre soutiennent des chapiteaux doriques, de ce dorique mâle, dont les architectes cinquante ans plus tôt avaient découvert le modèle à Pæstum; des têtes de bœuf, au droit de ces supports, reçoivent la corniche. Cette boutique, intacte naguère, est aujourd'hui fort mutilée. Pour donner plus de variété et de relief à sa composition, l'architecte qui a construit la boutique de M. Gay, marchand de soieries, 52, rue Helvétius, a ménagé au centre un enfoncement couvert d'un cul-de-four. La composition parfois est plus vaste : la boutique de M. Philipon, marchand de tabac, est faite de deux séries de trois arcades : dans chaque groupe l'arcade médiane est plus large et plus haute que les arcades latérales. L'architecte transpose ici un motif de Palladio, cher à ses confrères.

Le décor mélange les formes empruntées à l'Antiquité et à la Renaissance italienne; les frontons, les pilastres, les colonnes, les victoires que nous retrouvons en deux boutiques encore existantes (31, rue de Varenne et 21, rue Saint-Honoré), tout cela fait partie du répertoire en honneur depuis 1770. Les motifs gothiques, apparus sous la Révolution, ne sont pas ignorés : M. Commirey, chapelier, 92, rue Saint-Honoré, aime les arcs en tiers-point; M. Marais, herboriste, rue Neuve-Egalité, n° 12, est éclectique et les unit aux ornements antiques.

Toutes ces boutiques sont vivement polychromes. Leur parure imite les matériaux précieux, les marbres verts, jaunes, rouges, le lapis lazuli, le bronze, l'or, la porcelaine de Wegwood, les bas-reliefs antiques. N'était-ce pas le meilleur moyen d'étonner et d'attirer la foule? Les contemporains s'indignaient de ce luxe qu'ils croyaient inutile et, tel la Mésangère, de « cette ridicule émulation qui absorbe des capitaux énormes sans profit, sans intérêts, sans aucune espérance de reproduction ». La richesse des devantures était pourtant une des premières formes de la réclame.

Aussi les ornements qui s'accumulent sont-ils symboliques.

L'enseigne du XVIIIe siècle qui s'agitait au vent ou qui se relevait en bosse au-dessus de la boutique, est absorbée — si l'on peut dire — par l'architecture. Chez M. Danlos, boucher rue du Faubourg-Saint-Denis, des têtes de bœuf et des instruments professionnels indiquent le métier, mais les têtes de bœuf soutiennent la corniche et les instruments professionnels forment trophée sur le panneau central. La frise de M. Tessier, parfumeur, nous montre des femmes versant des essences sur la chevelure d'une compagne, mais cette frise termine la composition. M. Boïeldieu est marchand de musique; des lyres et des médaillons de musiciens célèbres décorent sa façade. M. Langlois, pharmacien, se contente de simples, tandis que son confrère, M. Dufau, montre noblement la coupe et les serpents d'Hippocrate. Quelques boutiques gardent pourtant leurs enseignes parlantes : le café du Grand Turc est orné d'un pacha enturbanné; M. Saillant, bonnetier, rue de la Verrerie, *au Réveil matin*, apparaît qui éveille deux jeunes ouvrières, tandis que chante le coq, et l'on connaît la belle enseigne du *Gourmet*, que peignit Boilly pour Corcellet.

La littérature ne fut pas sans influence sur les enseignes de ce temps. Le boutiquier voulait profiter du succès d'une pièce, Paris et Beauregard écrivaient, en 1827, dans leur *Nouveau tableau de Paris* : « Longtemps avant que le luxe eût transformé ces magasins en boudoirs, où l'acajou, l'or, les glaces se disputent le droit d'éblouir nos yeux, les enseignes avaient déjà la vogue et c'était alors à qui se procurerait la plus apparente. Alors on vit à la porte des parfumeurs, des armuriers, ces gants énormes, ces épées immenses qui semblaient avoir été conquis par Gulliver sur les habitants de Brobdingnac... On voit aujourd'hui peu d'enseignes de ce genre; mais quelques vieux commerçants bien classiques ont tenu bon et certes le ratelier qui est suspendu à la fenêtre de M. Roblot, le dentiste pédicure, rue Croix-des-Petits-Champs, pourra quelque jour servir à prouver qu'au XIXe siècle il existait chez un peuple éminemment spirituel de très grandes mâchoires. A présent, c'est surtout dans les pièces de théâtre et dans les romans que l'on puise des sujets d'enseignes. Ce n'est pas seulement une figure, une personne que l'on expose, c'est une scène tout entière et le pinceau qui le

trace n'est plus celui d'un barbouilleur : tel tableau que l'on voit sur porte a brigué l'honneur de figurer au Louvre » (c'est-à-dire au Salon). Ces auteurs citaient quelques enseignes : *la Fille d'honneur, le Soldat laboureur.* Certains marchands jouaient sur leurs noms : « Au Czar, Pierre Legrand, marchand de tableaux » — « Aux Quatre fils, Aymon, marchand grainetier. »

Ces boutiques, avec leurs façades ornées, leurs enseignes artistiques ou littéraires, ne sont plus désormais consacrées qu'au commerce. L'artisan ne veut plus travailler sous les yeux du public et habiter l'arrière-boutique. Au-dessus du magasin, compris parfois dans une même arcade, suivant une disposition dont les galeries du Palais-Royal ont fourni le modèle, est ménagé un entresol réservé aux chambres. La cuisine remplace la cave et s'éclaire par des baies pratiquées dans l'allège de la vitrine. Le commerçant devient électeur, officier de la Garde nationale, chevalier de la Légion d'honneur. Balzac, en 1837, notait avec esprit cette transformation dans César Birotteau. On connaît la scène : un matin, Constance surprend son mari César, le marchand parfumeur, successeur de Rajon, *A la Reine des roses*, qui, vêtu de sa robe de chambre, coiffé de son bonnet de nuit et armé d'un mètre, prend soigneusement des mesures. César révèle à son épouse inquiète les projets qu'il a formés en son cœur magnanime : « Je place à l'entresol le bureau, la caisse et un joli cabinet pour toi. Je fais mon magasin de l'arrière-boutique, de la salle à manger et de la cuisine actuelle. Je loue le premier étage de la maison voisine où j'ouvre une porte dans le mur. Je retourne l'escalier, afin d'aller de plain-pied d'une maison à l'autre. Nous aurons alors un grand appartement meublé *aux oiseaux*! L'atelier de nos ouvrières sera dans le grenier. Les passants ne verront plus coller les étiquettes, faire des sacs, tirer des flacons, boucher des fioles. Bon pour la rue Saint-Denis, mais rue Saint-Honoré, fi donc! Mauvais genre. Notre magasin doit être comme un salon. »

Comme un salon aussi voulurent être les cafés. Montigny écrivait, en 1825, dans *le Provincial à Paris* : « La décoration extérieure et surtout intérieure d'un café n'est plus comme jadis, confiée au hasard ou à la routine d'un artiste vulgaire;

tout le monde calcule aujourd'hui, même les hommes de talent et l'on sent plus que jamais qu'il n'est pas de sot métier. Un simple limonadier, qui fait honneur à ses engagements, trouvera de nos jours plus de gens d'un vrai mérite empressés à le servir, qu'un grand seigneur qui fait des dettes et se donne des airs de protection. Le positif est à la mode... A coup sûr, ce n'est pas un peintre ordinaire qui a dessiné les ornements du brillant *Café turc*. Quel qu'il soit, il est certain qu'il ne s'est traîné sur les traces de personne. On n'a vunulle part rien qui approche de la beauté du comptoir et du délicieux candélabre qui le surmonte. Sous le rapport du goût, rien n'est moins turc que l'ensemble de ce café. » Une arrière-salle était réservée aux joueurs de domino, qui voulaient être tranquilles, et était séparée de la première par une grande glace sans tain.

Le *Café des mille colonnes* n'était pas moins célèbre. Il était ainsi nommé parce que ses colonnes se multipliaient dans les miroirs qui garnissaient les murs. Le comptoir, racontait-on, était fait avec l'ancien trône royal de Westphalie. La beauté de la limonadière, dont nous parle Balzac, n'était pas indifférente au succès de cet établissement.

Ces magasins à la mode s'installèrent souvent dans des passages. Les premiers trottoirs, établis au début du XIXe siècle, étaient encore fort rares : le curieux qui voulait regarder les étalages risquait fort d'être accroché ou, pour le moins, éclaboussé par les voitures. Dans les passages il pouvait se promener, flâner, s'arrêter, sans autre souci que celui des voleurs à la tire, que l'anglomanie commençait à nommer pick-pockets. Cette assurance avait fait au XVIIe siècle le succès de la Galerie du Palais, au XVIIIe celui du Palais-Royal. Le goût s'était répandu de ces promenoirs couverts où le Provincial et l'Étranger, voire le Parisien, pouvaient trouver tout ce qu'il souhaitait et laisser souvent plus qu'il ne désirait. Les premiers passages furent le *passage du Saumon* où se groupèrent bientôt les modistes, et que Daudet décrira dans *Numa Roumestan*, le *passage du Caire*, qui fut ouvert après l'Exposition d'Égypte et qui lui doit son nom et son décor, le *passage des Panoramas*, créé en 1800. Ils furent imités et l'on vit bâtir les passages de *l'Opéra* (1823), *Vivienne*, *Choiseul*, *Vérot-Dodat*, *Jouffroy*, *Vendôme* et, en 1860, *le passage des Princes* et le *passage Mirès*.

La rapidité de la circulation a écarté le commerce de ces passages et, si en Italie le goût de la flânerie peuple encore les diverses galeries Umberto et Vittorio-Emmanuele, à Paris les arcades des Champs-Élysées n'ont pu, en ces dernières années, attirer la foule.

Ces boutiques nouvelles abritèrent sous l'Empire et la Restauration les magasins de nouveautés. Montigny, en 1825, nous renseigne sur leur naissance : « L'époque où ces sortes d'établissements ont commencé à fixer l'attention publique est assez peu reculée. Elle ne remonte guère à plus de vingt ans. Leur nombre était d'abord peu considérable : il dépasse aujourd'hui toute proportion et chaque semaine en fait éclore de nouveaux. On a longtemps parlé des magasins de *la Petite Nanette*, nous avons eu par la suite *la Fille d'Honneur*, *le Petit Chaperon Rouge*, *la Vestale*. On remarque aujourd'hui *la Lampe Merveilleuse* et *le Page inconstant*. Le magasin des *Magots* dans le faubourg Saint-Germain est, dit-on, un de ceux où l'on vend le plus... On cite après lui *le Pauvre Diable* et *le Coin de Rue* et les dames n'ont pas tout à fait perdu de vue *le Masque de fer*. Le propriétaire de ce dernier magasin est, je crois, le seul marchand de l'époque actuelle qui n'ait pas choisi pour enseigne le titre d'une pièce de théâtre... L'arrangement des marchandises en montre est fait avec un goût, une recherche, un tact, une connaissance de l'harmonie des couleurs qu'on ne retrouve en aucun pays. »

Les magasins de nouveautés attiraient les regards en suspendant aux combles des pièces d'étoffes qui retombaient en festons jusqu'au rez-de-chaussée. Balzac, toujours si exact en ses descriptions, nous parle du *Petit Matelot* « le premier des magasins qui se soit établi dans Paris, avec plus ou moins d'enseignes peintes, banderoles flottantes, cravates arrangées comme des châteaux de carte et mille autres séductions commerciales ». L'art de l'étalagiste était né.

Pour attirer la clientèle, les marchands de nouveautés engagent de jolies vendeuses, ces grisettes qui peuplent les lithographies de Deveria et de Gavarni et qui servent de pendants aux « calicots »; ils annoncent des prix fixes; en 1827, Pierre Parisot eut l'idée de vendre dans son magasin,

à la *Belle Jardinière*, des vêtements tout faits. Auparavant le petit bourgeois achetait son étoffe et la confiait à un tailleur qui pouvait la gâcher. Le succès de Parisot fut tel que trente ans plus tard, il occupait vingt-cinq maisons et que la *Ville d'Elbeuf* et d'autres magasins imitèrent la *Belle Jardinière*.

Que nous sommes loin déjà des boutiques de jadis! Luxe des devantures, titres aguichants des enseignes, étalages savants, innovations commerciales, voilà qui favorise la vogue des magasins de nouveautés.

***

Grâce aux journaux illustrés du XIXe siècle, grâce aux estampes de la collection Hartmann, mise obligeamment à notre disposition, grâce aux récits des littérateurs, nous pouvons assister à la transformation des magasins de nouveautés en grands magasins.

Les magasins commençèrent à s'agrandir sous la Monarchie de Juillet, mais les architectes n'imaginèrent pas encore pour ces entreprises plus vastes des formes inédites. Ils se contentèrent d'amplifier le type connu de la boutique : l'architecte de la *Compagnie des Indes*, 80, rue de Richelieu, imite les arcades du Palais-Royal; celui du *Petit Saint-Thomas* recourt, en 1839, à une ordonnance de colonnettes symétriques de chaque côté d'une porte, qui ne déparerait pas le recueil des maisons de commerce paru sous l'Empire. Pour donner plus de place aux occupants, il répète deux fois sa composition et superpose à ces boutiques un premier étage qui aligne ses fenêtres sous une longue corniche à mutules. Ailleurs l'architecte adapte en magasin un immeuble à loyers : la maison Brousse, châles des Indes, 84, rue de Richelieu, pour attirer la clientèle, place simplement entre les fenêtres des cartouches avec inscriptions, et dissimule les baies du troisième étage sous une manière de fronton qui porte l'enseigne sociale. L'intérieur de ces magasins demeure aussi traditionnel. Les architectes n'ont d'autre ambition que d'imiter des salons ou, lorsque les dimensions sont plus vastes, les galeries des monu-

ments publics. En 1845 les magasins *Saint-Joseph*, rue Montmartre, possèdent de beaux plafonds à caissons et des voûtes à pénétrations, soutenus par des piliers et par des colonnes toscanes.

Le décor, comme celui de tous les édifices de ce temps, est éclectique; à la *Compagnie Lyonnaise*, boulevard des Capucines, s'unissent les colonnes torses Louis XIII, les panneaux à mosaïque Louis XIV, les guirlandes Louis XV. Au *Grand Colbert* triomphe — seuls, l'architecte Hervas et le sculpteur Romagnesi savent la raison de ce choix — le style Alhambra; les motifs moresques étaient traduits en fonte tout comme aux *Halles centrales* les chapiteaux composés de Baltard étaient traités en cette matière.

Ces premiers essais ne sont pas indifférents pour l'historien : les magasins de nouveautés commençaient à occuper des immeubles entiers; ils s'efforçaient d'atteindre au monumental et de séduire le client par un riche décor à la mode.

Au milieu du siècle les progrès de la technique et les conditions économiques facilitent l'apparition des grands magasins. Le machinisme se développait; ce n'est plus seulement la fabrication des étoffes qui devenait industrielle; mais grâce aux machines à coudre, aux machines à couper, la confection des vêtements, la bonneterie, la lingerie, la chaussure sont à leur tour exécutées en série. Le grand public va trouver dans les grands magasins, à meilleur marché, tout ce dont il a besoin pour se vêtir. A côté des rayons pour hommes seront organisés les rayons pour dames.

Les méthodes commerciales se transforment en même temps. Avec Rambuteau et Haussmann, Paris s'aère et s'étend. Les rues s'élargissent et les immeubles deviennent plus grands. L'échelle de la vie — si l'on peut employer cette expression d'architecte — se trouve modifiée. Les petites échoppes, les petits étalages, les petites boutiques de jadis semblent mesquines. La clientèle réclame des vitrines plus claires et plus vastes. Les moyens de communication permettent le peuplement des quartiers excentriques : les magasins vont livrer à domicile. La presse change la mentalité de l'acheteur; le journal à un sou est fondé par Émile de Girardin; il a besoin de la publicité pour vivre; il habitue le lecteur à la

réclame : les magasins devront recourir aux même procédés. Les banques répandent la notion du crédit : les magasins institueront la vente à tempérament.

L'importance croissante de ces maisons, la nécessité d'offrir au client les objets qui le peuvent séduire amènent la constitution de stocks abondants. La superficie des magasins augmente. Ils ne peuvent plus être simplement la copie répétée ou agrandie des boutiques d'autrefois. Ils ont besoin d'un vaste hall, de plusieurs étages de galeries, de grandes vitrines sur la rue, d'ateliers dans les combles, d'écuries et de remises pour les voitures de livraison, de réfectoires pour les employés, qui jadis partageaient le repas du patron.

Ce programme requiert des moyens de construction nouveaux. Les solives n'avaient plus une portée suffisante les vitrines divisées par les petits bois ou par les fers des châssis morcelaient les étalages. Or à cette époque même, les progrès de la technique mirent à la disposition des architectes les grandes glaces coulées, les rideaux de fer qui s'enroulent sur un tambour ou qui tombent comme le tablier d'une cheminée, les colonnes de fonte qui soutiennent sans encombrer, les tôles épaisses assemblées à des cornières par des boulons et des rivets, les poutrelles en double té que le Creusot commence à livrer vers 1840. Les travaux accomplis par Haussmann révèlent aux architectes la puissance des machines : défonceuses pour les fondations, grues pour lever les matériaux, gâcheuses pour les mortiers, petits chemins de fer pour le transport des pierres. La main-d'œuvre était abondante : on comptera en 1867 à Paris seulement cinq mille entrepreneurs et quatre-vingt mille ouvriers du bâtiment. Tous ces moyens donneront aux architectes la possibilité de créer des salles très vastes, très claires, ouvertes à la circulation du public.

Comme il advient toujours, la transformation ne fut pas subite. Les divers organes des grands magasins apparurent successivement. Nous notons des vitrines plus grandes vers 1850 à la *Belle Fermière* (3, 5, 7, rue du Faubourg-Saint-Antoine), aux *Colonnes d'Hercule*, au *Colosse de Rhodes*, au *Carrefour Drouot*, mais elles sont encore divisées verticalement par des châssis métalliques et leurs allèges sont ornées

de balustrades classiques. En 1861, au *Grand Condé* (au coin des rues de Seine et de l'École-de-Médecine) ces vitrines gagnent l'entresol, mais les étages supérieurs sont encore traités comme dans les immeubles à loyers. C'est le plan d'une maison d'habitation que l'on retrouve sous l'Empire à la *Maison de Blanc*, dont les magasins entourent une cour centrale. Une telle disposition avait l'inconvénient de sacrifier une partie du terrain disponible, mais on comprend les raisons pour quoi hésitèrent les architectes. Comment éclairer les parties profondes du magasin sans recourir à ces puits de lumière? Avant de découvrir la solution la meilleure, les architectes tâtonnèrent : à la *Grande Maison*, rue Croix-des-Petits-Champs, afin de pouvoir entasser plus de marchandises, ils dressent des murs fort élevés et percent des fenêtres hautes entre les arcs tympans qui divisent la galerie en travées et qui soutiennent le plafond. Ils comprirent bientôt les avantages de l'éclairage zénithal. Ils s'inspirèrent des marchés et des halles métalliques que construisaient leurs confrères. A la fabrique de literie Brag, au début du second Empire, sur deux murs parallèles sont établies des fermes en fer qui portent au centre un lanternon de verre. Cette sorte de Cristal-palace utilitaire n'avait toutefois aucun caractère architectural. Timidement essayé dès 1847 au magasin des *Villes de France*, 51-53, rue Vivienne, l'éclairage zénithal est déjà mieux compris dans les magasins 9, rue de la Chaussée-d'Antin, où un étage de galeries soutient un plafond vitré. En 1864, nous mesurons les progrès réalisés, lorsque nous pénétrons dans les *Magasins du Coin de la Rue*. Plusieurs étages de galeries se superposent autour d'un hall éclairé par une large verrière. C'est le type du grand magasin qui fait son apparition.

L'Exposition de 1867 amena de toute la France et de l'étranger des visiteurs nombreux. Le commerce est alors actif; les sociétés par actions, qui seules permettront les grandes entreprises, se multiplient et la Bourse joue dans la vie économique un rôle grandissant. Les *Magasins Réunis*, place de la République, furent inaugurés au moment de l'Exposition. Ce sont les premiers grands magasins dignes de ce nom. Sans doute l'architecte n'a pas encore imaginé

pour cette espèce de bâtiments une ordonnance nouvelle. Il s'est inspiré des monuments classiques, comme le palais du Louvre que venait d'achever Lefuel : des pavillons couverts de troncs de pyramides marquent les angles; un avant-corps central indique l'entrée. Nous retrouvons tout le vocabulaire ornemental auquel deux siècles nous ont habitués : arcades, colonnes, attiques, frontons rompus, grandes cheminées. Mais déjà l'architecte, pour donner plus de clarté aux magasins, a ménagé de grandes vitrines et a réuni les deux premiers étages par un ordre colossal de pilastres. Le système commercial de ces magasins était également nouveau : une société à responsabilité limitée, au capital de douze millions, avait émis des obligations warrants. On vendait pour la première fois dans les mêmes locaux des marchandises de toutes sortes, des chaussures comme des ustensiles de ménage, des vêtements comme des pruneaux. A tout acheteur de cent francs on délivrait un billet qui donnait droit à une ristourne.

La même année, le *Bon Marché* chargeait l'architecte Boileau de lui construire un immeuble. En 1852 le *Bon Marché* était un tout petit magasin de la rue de Sèvres. Il n'avait cessé de prospérer depuis qu'à cette époque Aristide Boucicaut était devenu l'associé de son propriétaire. Peu à peu il avait loué, puis acheté les maisons voisines, mais les différences de niveau, l'épaisseur des murs, la complication des plans rendaient l'exploitation difficile. Boucicaut n'hésita pas et eut le mérite de voir grand. Il trouva en Boileau un architecte capable de le comprendre. Né en 1812, Boileau avait, l'un des premiers avec Baltard, employé le fer en diverses églises. Il avait constaté les inconvénients des couvertures en verre sur armatures métalliques, qui étaient la variation extrême de la température et la condensation. Il imagina une lanterne vitrée à double enveloppe, qui désormais allait être imitée.

La guerre de 1870-1871 interrompit la construction, mais la sortie de cinq milliards de francs-or, honnêtement payés par la France, détermina une dépréciation de notre monnaie et, par suite, un accroissement de nos exportations. Les grands magasins profitèrent de cette activité commerciale. Le fils de Boileau continua son œuvre au *Bon Marché*; il

doubla en 1872, il quadrupla en 1874 l'étendue des magasins. Il avait, en 1872, achevé la façade qui donne sur le square et la moitié de la façade sur la rue de Sèvres. Nous y voyons toujours les dômes, les frontons, les consoles, les cariatides en honneur à cette époque. Boileau père, qui avait débuté comme ébéniste, aimait, ainsi que tous ses contemporains, cette abondance décorative. Toute l'armature intérieure, qui était en fer, était revêtue de plâtre peint en simili bois; des ornements de cuivre fondu et ciselé brillaient sur les piliers. En bon disciple de Viollet-le-Duc, Goût reprochait aux deux Boileau d'avoir caché la structure sous une parure mensongère et inutile. Ceux-ci avaient peut-être violé les règles de la bonne architecture, mais ils avaient compris la mentalité de leurs contemporains. En psychologues, ils avaient voulu éblouir la clientèle par un luxe digne d'un palais : n'avaient-ils pas aménagé une galerie de tableaux, qui, avec ses stucs, ses bronzes, son or, ses lampadaires, ses toiles marouflées, devait lutter de somptuosité avec les galeries célèbres du XVII^e^ et XVIII^e^ siècles? Ils avaient aussi senti que dans un tel magasin la foule doit servir de spectacle à la foule : ils avaient dressé un escalier métallique à double révolution, qui desservait chaque galerie et qui, avec ses courbes et contre-courbes, était une traduction pour magasin de nouveautés du grand escalier de l'Opéra. Ils avaient enfin montré que les grands magasins devaient être prévenants pour leurs visiteurs : ils avaient protégé les entrées par des marquises de fer et verre que nous retrouverons ailleurs.

Les années 1878-1885 furent marquées à Paris par le développement de tous les grands magasins : le *Louvre*, la *Belle Jardinière*, le *Printemps*.

En 1854, à la veille de l'Exposition Universelle, quelques capitalistes, prévoyant l'afflux des voyageurs, s'étaient unis pour bâtir un vaste hôtel, en face du palais du Louvre qu'achevait Lefuel, entre la rue de Rivoli, qu'on venait de prolonger, et la rue du Coq-Saint-Honoré, la future rue Marengo, qu'on venait d'élargir. En hommes d'affaires avisés, ils avaient réservé à des boutiques le rez-de-chaussée de leur hôtel. Les propriétaires d'un petit magasin de nouveautés, nommés Chauchard et Heriot, louèrent celles qui faisaient l'angle

des deux rues. Grâce à leur activité, les deux associés annexèrent boutique sur boutique et un beau jour leur magasin fit tout le tour de l'immeuble. Ils occupèrent ensuite une partie du premier étage. En 1877 ils firent transformer par l'architecte Dubois deux des cours en halls d'exposition. Des ponts légers établirent des communications entre les galeries. Un escalier à double révolution fut construit dans le hall Marengo. A travers de grandes glaces, les clients apercevaient au centre de l'immeuble la cour vitrée de l'hôtel. Pour permettre d'accéder d'une partie à l'autre des magasins, sous l'entrée de l'hôtel, située au centre des bâtiments, rue de Rivoli, un tunnel fut creusé. L'*Illustration* du 7 avril 1877 vantait le soin que les propriétaires prenaient de leur clientèle : « Voulez-vous éviter de descendre et de remonter? Un élégant wagon vous reçoit à l'entrée du tunnel, s'enfonce dans l'étage souterrain, franchit rapidement sa longueur, puis s'élève de l'autre côté. » Chauchard et Heriot achetaient alors au prix de dix-sept millions cinq cent mille francs l'hôtel du Louvre, dont les seuls bénéfices payèrent l'intérêt du capital investi dans l'immeuble tout entier. Ils avaient déjà soixante chefs de rayon, cent vingt seconds, mille employés, cent vingt chevaux. Les magasins et les annexes de la rue Saint-Honoré couvraient trois hectares. Les voitures de livraison allaient jusqu'à Versailles, Sèvres et Saint-Cloud. Bientôt les magasins chassèrent l'hôtel du Louvre qui s'installa de l'autre côté de la place du Palais-Royal. L'exemple du *Louvre*, comme celui du *Bon Marché*, montre le développement rapide des grands magasins; mais au *Louvre* le bâtiment avait subi une double servitude : il avait dû respecter le modèle que, au début du siècle, Percier et Fontaine avait donné pour toutes ces maisons de la rue de Rivoli, arcades au-rez-de-chaussée, fenêtres d'appartements aux étages, toits en carène. Cet immeuble avait été bâti pour un hôtel et non pas pour un grand magasin. C'est seulement à la suite d'une série de travaux qu'il fut adapté à sa fin nouvelle; on put transformer les cours en halls, mais on ne put surhausser les étages assez bas, ni supprimer les points d'appui encombrants.

C'est un édifice spécialement destiné au seul usage commercial, que les directeurs de la *Belle Jardinière* firent construire

en 1878 dans la rue du Pont-Neuf. A proximité de la Seine, il fallut établir des sous-sols étanches. Sur ces fondations s'éleva le bâtiment, fait de pierre et de fer. De hautes baies éclairent le rez-de-chaussée et l'entresol, le premier et le deuxième étage. Les étages supérieurs, à l'origine, étaient réservés à l'habitation des employés, qui disposaient d'un vaste réfectoire.

La même année le *Petit-Saint-Thomas*, rue du Bac, s'agrandissait également : un hall sous verrière était entouré de galeries supportées par des colonnes de fonte : c'était toujours le même parti. D'autres magasins, moins importants, essayaient d'attirer la clientèle en imitant leurs grands rivaux : tels étaient les magasins de la *Ville de Paris*, qui n'avait qu'un long rez-de-chaussée, le *Pauvre Diable*, rue Croix-des-Petits-Champs, qui voulut posséder aussi son escalier à double révolution, le *Gagne-Petit*, qui, dans l'avenue de l'Opéra, récemment percée, éleva son étroite façade de style Renaissance, la *Place Clichy*, qui, avec ses étoffes pendues en banderoles, continuait alors, en ce quartier populaire, la tradition des magasins décrits par Balzac.

En 1881 les magasins du *Printemps*, installés dans un immeuble de la rue du Havre, étaient détruits par l'incendie. Leur directeur, Jaluzot, demanda à ses clients d'avancer le capital nécessaire pour la reconstruction : il proposait de fonder une société en commandite dont il serait le gérant. Après des polémiques, des satires, des caricatures dirigées contre Jaluzot, les nouveaux bâtiments furent commencés en 1883 et inaugurés en 1885. L'architecte Sédille donna au *Printemps* le modèle des grands magasins, dont Boileau au *Bon Marché* avait créé le type. Le goût du temps, le désir d'étonner la clientèle imposèrent encore de nombreux motifs ornementaux : lanternon et dôme Renaissance, sphynx ailés, antéfixes, guirlandes, statues, appliques de bronze, corniches de fer et tôle découpée, vitraux de couleur, mais cette fois l'élévation, aussi bien que le plan, était nette et logique. Avant l'adjonction des marquises, que Jaluzot exigea de Sédille, — le *Bon Marché* n'en possédait-il point? — les lignes horizontales soulignaient les étages, tandis que les verticales heureusement distribuées, donnaient de l'unité à

toute la façade. A l'angle du boulevard Haussmann et de la rue du Havre un pavillon arrondi apparaissait au client qui venait de toutes les directions. Ce pavillon se répétait au coin de la rue de Provence. Sur la rue du Havre, la façade était ainsi solidement étayée, encadrée. Les arcades du rez-de-chaussée, les pilastres et les arcs surbaissés du premier et du second étage, la loggia du troisième, tout cela formait une large composition architecturale et répondait, en même temps, aux nécessités de l'édifice. A l'intérieur de vastes halls métalliques permettaient l'aération et l'éclairage des galeries. La lumière tombait abondante; la circulation était facile. Par l'ampleur du parti, par l'étude soignée des détails, l'œuvre de Sédille mérite de survivre.

Quinze ans plus tard, à la *Samaritaine*, M. Frantz Jourdain, voulut tirer toutes les conséquences de l'architecture du fer. Le magasin n'était qu'une immense cage, close en verre, où les points d'appui étaient réduits au minimum. Comme le propriétaire, M. Cognacq, désirait néanmoins attirer l'attention de la clientèle, M. Frantz Jourdain couronna son édifice par des dômes bulbeux, traités suivant l'esthétique du « Modern Style ».

C'est encore une vaste armature de fer que Binet dressa, à la même époque, pour abriter les nouveaux magasins du *Printemps*. Un des morceaux les plus réussis était l'escalier, que M. Wybo a relevé après l'incendie de ce bâtiment.

Ce type de grands magasins, qui s'était dégagé peu à peu sous le second Empire et qu'avait consacré la troisième République, allait s'amplifier encore après la guerre de 1914-1918 sous l'influence des événements sociaux et grâce à l'emploi du ciment armé. La période qui suivit l'armistice vit se repéter avec une force plus grande quelques-uns des phénomènes économiques qui avaient marqué les années 1872-1880. La dépréciation du franc, la hausse des marchandises, les bénéfices réalisés par quiconque vendait quoi que ce fût, la baisse des valeurs, l'instabilité des devises, la démoralisation que produisent toutes les guerres, la nécessité de reconstituer les régions dévastées et de remeubler des centaines de maisons, l'afflux des habitants de la campagne dans les villes, les hauts salaires des ouvriers, le développement

des installations industrielles, la présence à Paris de nombreux étrangers, oisifs pour la plupart, tout cela détermina des habitudes de gaspillage et une folie de luxe dont profitèrent les grands magasins, mais qui leur imposèrent en retour des transformations et des aménagements nouveaux. Tous, traversant les rues, qui les enserraient, s'étendaient sur des îlots voisins. Le *Louvre*, qui possédait avant 1914 une annexe rue Marengo, près de l'église de l'Oratoire, fit bâtir par M. Vaudoyer un vaste bâtiment rue Saint-Honoré. La *Samaritaine* s'étendit jusqu'au quai; elle obtint de la Ville la suppression d'une rue et d'une petite place. M. Frantz Jourdain et Sauvage bâtirent les nouveaux magasins et déjà rue du Pont-Neuf et rue de Rivoli s'élève une autre annexe, tandis que les services ont émigré près du pont Henri IV. Le *Bon Marché* ne se contenta plus du vaste immeuble situé entre les rues de Sèvres, du Bac et de Babylone, de l'annexe élevée au bord de cette dernière rue; il franchit la rue du Bac et confia à M. Boileau, fils et petit-fils des précédents architectes, le soin d'aménager ces magasins au goût du jour.

Les *Galeries Lafayette*, que nous avons connues petite mercerie rue de la Chaussée-d'Antin, avaient édifié un premier bâtiment sur le boulevard Haussmann. Depuis la guerre elles n'ont cessé de le remanier, de l'agrandir; elles ont absorbé, si l'on peut dire, par phagocytose, les immeubles voisins et M. Patout réalise actuellement un vaste plan d'extension.

Ces magasins ont ouvert des succursales en d'autres quartiers : la *Samaritaine*, par exemple, a fondé sur les Grands Boulevards un magasin de luxe et M. Cognacq, ne trouvant pas comme M. Chauchard, un musée qui eût l'honneur de porter le même nom que son magasin, installa sa galerie dans cette succursale. D'autres magasins ont annexé et amplifié des magasins de quartiers, tels les magasins Jones, avenue Victor-Hugo, qui dépendent du *Printemps*. La plupart ont créé des succursales en province, voire à l'étranger. Il fut un temps au Caire où le *Louvre* faisait face au *Printemps* et le *Bon Marché* essaye toujours d'y rivaliser avec les firmes locales.

Si quelques magasins, en croissance depuis la guerre, ont pratiqué ce que les Allemands appellent le système horizontal et ont cherché à accaparer le marché d'une industrie, le

meuble ou la confection par exemple, en général les grands magasins représentent plutôt le type d'industrie « verticale ». Ils achètent les matières premières, les transforment dans leurs ateliers et utilisent les produits et sous-produits. Toutefois la variété de leurs rayons leur interdit de fabriquer tous les objets qu'ils vendent. Les magasins de nouveautés n'ont cessé d'ouvrir des sections nouvelles : plomberie, sanitaire, cycles, quincaillerie, décoration et même alimentation. Ils ont installé des salons de coiffure, des restaurants et des thés, des bureaux de tourisme et de théâtre, des ateliers de photographie. Le magasin finit par ressembler à un vaste emporium où l'on peut acheter tout ce que l'on désire; c'est un souk ou plutôt une série de souks superposés : un jour viendra où l'on pourra s'y confier au dentiste et au médecin et commander à l'architecte sa maison toute meublée.

Quelques chiffres relatifs au *Bon Marché* suffisent à montrer la progression de ces grands magasins. Le capital initial était de vingt millions de francs. En 1920-1921, par suite de l'inflation, il fut porté à soixante-quatre millions, en 1925 à quatre-vingts, en 1925 à quatre-vingt-neuf, en 1927 à cent. La superficie des magasins est de 9 672 mètres carrés; celle des nouveaux magasins de 4 411 mètres carrés; celle de l'annexe Bac-Babylone de 2 656 mètres carrés. Le nombre des employés dépasse dix mille.

Le développement rapide a contraint les architectes à résoudre des problèmes difficiles. Les capitaux investis pour acquérir des terrains coûteux, élever des édifices fort chers, ne peuvent, sans grave dommage pour les sociétés, rester longtemps improductifs. A la *Samaritaine* la direction avait imposé aux architectes que chaque étage fût livré à la vente au fur et à mesure que les magasins s'élevaient, mais d'autre part la Ville et la commission des sites, qui, pour des raisons d'esthétique dictées par la proximité du Louvre, avaient demandé que le bâtiment fût revêtu de pierre, exigeaient, à cause de la circulation intense à cet angle du quai et du Pont-Neuf, que les machines destinées à hisser ces blocs, fussent placées à l'intérieur du chantier et non pas sur la voie publique. Les architectes durent détourner un égout collecteur, établir des sous-sols profonds et, en dépit du voisinage de la Seine, étan-

ches, couvrir l'édifice d'une terrasse imperméable, mais qui permit néanmoins la dilatation des éléments. Malgré toutes ces conditions, l'immeuble fut achevé en quatre mois et dix jours. Toutes les pièces avaient été préparées à l'usine et numérotées d'avance. Nous avons entendu le regretté Sauvage exprimer l'espoir qu'il parviendrait, grâce à ces méthodes, à constuire entièrement une maison à loyers en un mois.

Comme le nombre des rayons s'est accru et que, par suite, la clientèle est devenue plus nombreuse, il a fallu réduire au strict minimum les points d'encombrement. Le ciment armé, qui permet les porte-à-faux et qui diminue le nombre et l'épaisseur des soutiens, a permis d'utiliser la plus grande surface et de faciliter l'écoulement horizontal de la foule.

Les communications verticales sont devenues plus rapides grâce aux batteries d'ascenseurs. Les premiers ascenseurs hydrauliques, imaginés par Léon Eydoux et présentés à l'Exposition de 1867, ont fait place aux ascenseurs électriques, dont la vitesse varie de 0 m. 50 à 1 m. 50 à la seconde et qui sont aujourd'hui munis de dispositifs évitant les démarrages et les arrêts trop brusques. A ces ascenseurs sont adjoints des escaliers roulants des types Hallé ou Hocquart.

La manutention des marchandises exige également toute une machinerie : transporteurs à toile, toboggans, tables tournantes. La répartition des commandes rend indispensable un système de fiches, de casiers où l'on centralise les marchandises destinées à un même secteur, à une même personne. Le *Printemps* a installé des caisses munies de tubes pneumatiques. Les bulletins d'achat gagnent rapidement par cette voie une caisse centrale. Ils sont placés en des cartouches de métal ou bien d'ébonite, suivant que la vente est faite au comptant ou à crédit : un électro-aimant attire les premières et laisse passer les secondes, de sorte que chaque section de la caisse centrale reçoit automatiquement les commandes qui doivent leur parvenir.

Ajoutez aux magasins que vous visitez des vestiaires, des réfectoires pour les employés, des garderies pour leurs enfants, des chaufferies, des ateliers d'emballage, de véritables gares pour les expéditions par voie ferrée, par automobile, des services pour la confection des catalogues et l'envoi des pros-

pectus, des agences d'architectes, des bureaux d'ingénieurs, des ateliers de fabrication, des dépôts pour les stocks, des garages, etc., et vous concevrez l'ampleur de ces énormes entreprises.

Dans tous les magasins on note depuis la guerre un souci d'art, qui faisait jadis défaut. Bien avant les fabricants du faubourg Saint-Antoine, les grands magasins ont compris les ressources commerciales du style moderne : imposer à ses clients le goût d'un art vivant, c'est l'amener à changer leur mobilier plusieurs fois en leur vie. L'éphémère est la loi du commerce de mode. Aussi les grands magasins ont-ils appelé d'excellents artistes comme MM. Chaucheret-Guilleré, Follot, Prou, Dufrêne qui ont dessiné pour eux des mobiliers, des étoffes, des bibelots, qui ont exposé leurs productions aux salons des Décorateurs, qui ont bâti des pavillons à l'Exposition des Arts décoratifs de 1925. Les grands magasins, avec leurs moyens financiers puissants, ont pu chaque année attirer ainsi l'attention du public. De rayon en rayon ce souci d'art s'est répandu : les étoffes imprimées, les cretonnes ont cessé de ressembler aux papiers peints pour chambres de bonnes. Les peignoirs de bain et les pyjamas sont bien souvent plus artistiques que beaucoup de tableaux exposés aux salons officiels. Les catalogues sont plus soignés que ceux de jadis où s'accumulaient les petites vignettes noires, grossièrement dessinées et imprimées sur du papier à chandelle. Les affiches étalent leurs couleurs vives et leurs figures ingénieuses.

Comparez aussi les vitrines d'autrefois encombrées d'objets comme celles des merceries de banlieue avec les vitrines d'aujourd'hui, larges, aérées, bien ordonnées. Rappelez-vous les mannequins qui étaient des caricatures d'humanité, des porte-habits sans tête analogues aux fétiches des premiers âges. On pourrait actuellement distinguer plusieurs écoles chez les sculpteurs de mannequins, — car de véritables sculpteurs ont été appelés par les fabriquants. Il y a les idéalistes ou les classiques, qui représentent de charmantes femmes stéréotypées et de beaux jeunes hommes au sourire figé. Cette population de poupées — qui participe à l'esthétique de la statuaire réputée classique — a émigré dans les quartiers populaires où elle ne séduit plus guère que le trin-

glot et la boniche du troquet. Il y a les naturalistes qui présentent à la foule le sourire de M. Doumergue ou celui de Maurice Chevalier : ils attirent l'ouvrier, le petit bourgeois et sa « dame ». Il y a les décorateurs, qui suppriment, à la manière de Marie Laurencin, le nez de leur modèle et qui, suivant la formule néo-classique des prix de Rome, étirent leur cou flexible; il y a les « synthétistes », qui se contentent d'un simulacre de femme passé au brou de noix pour exposer les maillots de bain ou scintillant d'aluminium pour mettre en valeur les robes de soirée. Comme ces mannequins sans âme expriment bien la psychologie d'une clientèle! Quelle profonde étude sociologique, un élève de Durckheim, quel beau poème un unanimiste pourrait écrire sur ces mannequins!

L'étalage est devenu tout un art, qui a ses règles, ses méthodes que M. Adnet a exposées en un volume intitulé *Présentation* (1927). Les calicots sous Louis-Philippe se contentaient de laisser tomber de grandes bandes d'étoffes du sommet des maisons. Seules les teintureries suburbaines conservent le souvenir de ces ornements périmés. Aujourd'hui les vitrines sont conçues comme une scène de théâtre avec décor et personnages, comme un tableau dont il faut combiner les harmonies, comme un panneau cubiste dont les chemises, les caleçons et les chaussettes fournissent les plans et les couleurs.

La lumière électrique, qui fit son apparition au lendemain de la guerre de 1870, à la *Belle Jardinière*, permet les éclairages indirects, les effets d'irradiation. Les tubes en verre proclament dans la nuit le nom du magasin; des systèmes mécaniques allument, au Jour de l'an, sur la façade des immeubles de vastes enseignes où s'agitent des polichinelles, où Gargantua dévore des bêtes entières, où le chat de la mère Michel disparaît dans la casserole de Lustucru. Ce scintillement rivalise avec les éclairs, les chevrons et les jets d'eau lumineux de la Tour Eiffel. Les grands magasins font partie aujourd'hui du décor de la ville.

La rapidité avec laquelle se succède les modes, la nécessité de modifier fréquemment les étalages pour répondre à la concurrence et satisfaire le besoin de changement qu'éprouve la clientèle, ont eu ce résultat que les vitrines des grands

magasins aussi bien que leurs aménagements intérieurs, ne sont plus que des cadres offerts par l'architecte aux fantaisies successives du décorateur. Le magasin devient une cage de verre où les soutiens sont réduits à l'indispensable minimum, où tout est sacrifié à la circulation des foules, à l'accumulation des marchandises et à leur présentation pittoresque. Peut-être les architectes et les directeurs de grands magasins n'ont-ils pas encore chez nous, donné ou accepté la formule intégrale qu'impose cette évolution des habitudes et des mœurs.

***

Les grands magasins n'ont pas été sans exercer une vive influence sur les magasins plus modestes. De ces vastes entrepôts aux petites boutiques, il existe un grand nombre de degrés. Le petit commerce n'a pas disparu : chez nous l'individualisme reste puissant et les petites entreprises quasi familiales n'ont pas capitulé devant les grandes affaires collectives. L'homme du peuple, surtout la femme du peuple, aime acheter dans les boutiques de son quartier. La pelote de laine vendue par la mercière du coin, la casquette fournie par le chapelier que connaît la fruitière, participent à la confiance qu'inspirent des commerçants dont le visage est familier et la poignée de main sympathique. Certains objets ne sauraient être fabriqués en série : le tailleur aura toujours les clients qui se refusent à endosser des vêtements « prêts à être portés ». Néanmoins les petits magasins n'ont pu ignorer le luxe des grands magasins. Le public sait qu'il paie ce luxe, mais il entend qu'on lui fasse honneur.

Dès 1867 nous lisons dans *Paris-Guide* : « Il n'y a pas bien longtemps que les trafiquants en comestibles se contentaient d'une installation plus que modeste; négociants ou débitants, ils entassaient leurs marchandises dans des locaux sombres, sans le moindre attrait pour l'acheteur et même assez souvent d'une propreté suspecte. Chacun travaillait avec ses ressources ou son crédit personnel. Tout cela est bien changé. Les capitaux ne dédaignent plus de se grouper pour des genres de commerce dont on laissait autrefois le monopole aux petites bourses. L'ampleur et l'éclat des installations sont devenus

des moyens de commerce. Dans les beaux quartiers on fait souvent appel à de véritables artistes pour décorer des boulangeries, des boucheries, des salons de restaurants et surtout des cafés. » C'est ainsi que le Café de Paris demanda une entrée à Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, et celui-ci composa une porte qui rappelle par ses cariatides le motif qui termine son grand escalier et qu'il reprendra à Monaco.

Les boutiques obéirent aux goûts successifs des architectes. Elles furent luxueusement classiques jusqu'en 1900 : colonnes, chapiteaux corinthiens dorés, entablements enrichis d'oves, de rais de cœur, figures couchées sur des frontons, tout ce qui parait les façades des hôtels de ville ou des théâtres, tout ce que nous avons vu dans les grands magasins, tout cela se retrouvait, réduit mais semblable, dans les boutiques.

Le modern style dura peu de temps. Le commerçant est prudent; il a souci d'amortir son capital; aussi suit-il assez lentement la mode. Le nombre des boutiques qui conservent les formes tourmentées de 1900 est très restreint (par exemple, 43, rue Saint-Augustin).

Dès 1907 ou 1908 on revenait à plus de simplicité. Les magasins aménagés depuis cette époque peuvent être classés en plusieurs séries. Les uns, pour multiplier la surface d'exposition, dessinèrent, dans leurs façades, des ressauts analogues aux bows-windows. Ce type fréquent en Angleterre fut connu chez nous. Parfois la façade se creusait, comme la *Maison de Blanc* en avait donné l'exemple, et les vitrines conduisaient le client jusqu'au magasin.

D'autres boutiques prétendaient attirer le client plus par l'ordonnance de la façade que par l'abondance des marchandises exposées. De vastes glaces montaient entre des piédroits, qui, parfois, étaient évidés et contenaient de petites vitrines. L'entresol était souvent caché par un large bandeau, percé d'étroites fenêtres ou d'oculi, en certains cas aveugles, et sur lequel se lisait l'inscription sociale.

Ce bandeau avait l'inconvénient d'alourdir la composition, d'obscurcir l'entresol. Les grandes maisons de commerce, en particulier les maisons d'étoffes de la rue Réaumur avaient depuis longtemps montré l'avantage que présentaient pour le travail des employés les hautes verrières. Une armature de

fer ou de ciment soutient l'immeuble qu'une cage de verre isole de l'extérieur, mais laisse inonder de lumière. Toute l'activité des employés apparaissait au passant. N'était-ce pas pour la maison la meilleure publicité? Plusieurs magasins s'inspirèrent de cette disposition. Une glace d'une seule coulée se dressa devant la boutique et devant l'entresol qu'indiquait seule la coupe du plancher soutenu par une poutrelle de fer ou de ciment armé. La difficulté avait été longtemps de poser ces énormes glaces : aujourd'hui des grues montées sur camions les soutiennent au moyen d'énormes suçoirs pneumatiques. Certains magasins ont fini par n'être plus qu'une immense verrière : tel le garage Marbeuf, œuvre de MM. Laprade et Bazin. Le passant aperçoit cinq étages de balcons en ciment arméqui portent des automobiles. Ce type de magasins répond au désir de mettre la rue en contact direct avec la boutique et de montrer à la clientèle tous les objets qui la peuvent séduire.

La conception opposée consiste à ne montrer qu'un seul objet ou un tout petit nombre d'objets, mais à les mettre si bien en valeur que le promeneur soit impérieusement attiré par eux. Dans les magasins Nicolas, M. Patout trace, entre des panneaux verticaux des meurtrières en verre dont la forme est déterminée par les « fines bouteilles ». Chez les parfumeurs Roger et Gallet, M. Marrast dispose de petites vitrines encadrées de fer forgé, dont la dimension réduite est à l'échelle des flacons. Ailleurs la vitrine est une fente vitrée horizontale où s'alignent des chaussures : M. Mallet Stevens, à la cordonnerie Bally, boulevard de la Madeleine, a adopté ce parti. Cet architecte a même supprimé la vitrine, lorsqu'il l'a jugée inutile; l'hebdomadaire *la Semaine à Paris* s'est installé rue d'Assas dans une boutique, mais il avait besoin non d'un magasin de vente mais d'une salle de rédaction et d'administration. Aussi des vitraux de Barillet, symbolisant schématiquement l'activité de la revue, servent d'enseigne, tout en laissant passer la lumière et en dissimulant les collaborateurs.

Le décor est rare en ces devantures modernes. Si M. Marrast orne la façade de Corcellet avec des grappes de raisin, si le fondeur Hèbrard annonce son art par un bas-relief de Bourdelle, si quelques restaurants, sous l'influence du tourisme,

se déguisent en hostelleries d'opéra-comique, la boutique, en général, se contente d'un revêtement assez sobre en marbre, en aggloméré, comme le lap, où semblent courir les veines d'un métal solidifié, les filons d'or et d'argent. Les métaux blancs, l'aluminium, l'étain, le nickel, le chrome, en ce siècle de machines, jettent leur éclat froid que réchauffent, le soir, des tubes au néon. Le décor semble réservé à l'intérieur de la boutique. A la cordonnerie Bally, M. Mallet-Stevens a demandé des laques à Durand, des peintures à Foujita, des vitraux à Barillet, des fauteuils à Francis Jourdain.

Avant la Révolution les produits fabriqués sur place et dont la qualité était surveillée par les corporations, étaient offerts en des boutiques sans luxe par l'artisan qui cessait son travail pour accueillir le client. Aujourd'hui les marchandises, fabriquées en série et venues de toutes les parties de la terre, sont présentées avec art dans des magasins somptueux. L'acheteur paie l'écrin aussi bien que l'objet. Les architectes ont dû répondre à ce programme qu'imposaient les conditions économiques, le désir de la publicité, la vogue des arts décoratifs modernes, la psychologie même du client. Jadis le luxe était réservé au petit nombre; il se montrait dans les palais, dans les théâtres; il eût semblé déplacé dans les boutiques. Plus les différences entre les classes s'atténuaient, plus le luxe se répandait dans les locaux publics, les cafés, les grands magasins. L'homme de la rue, devenu citoyen, estime que le marchand, pour le respecter, doit se mettre en frais. Aucune autre forme d'architecture ne montre peut-être, avec plus d'évidence que la boutique, la transformation qui, depuis cent ans, s'est effectuée dans les mœurs et dans les esprits.

LOUIS HAUTECŒUR

# UNE EXPÉRIENCE SOCIALISTE

Le socialisme se meurt. Son agonie est universelle. Partout le réalisme moderne lui inflige des désastres. Et même dans les rares pays où il a réussi à échapper aux dures leçons de l'expérience, comme chez nous, il s'en va d'un mal interne et profond, il se désagrège et s'effrite ainsi qu'une chose vouée à la perdition. Il est des dogmes qui, portant en eux des sources de vie intarissables, ont traversé les siècles avec la fraîcheur d'un clair ruisseau parmi les collines; tandis que le marxisme aura été un torrent limoneux et stérile. Son lit aride ne laisse que des déchets.

La faillite collectiviste, qui sera peut-être l'événement capital du siècle dans l'ordre politique et social, prend des formes diverses et d'une inégale intensité. Nous nous sommes attaché à l'étudier successivement en Italie, où le socialisme si malade a été assimilé par un État jeune et fort, grâce à la transfusion de sang fasciste; en Allemagne, où la social-démocratie, impuissante à aucun redressement, s'est effondrée sous la poussée hitlérienne, laissant la place à l'action directe, aux réalisations violentes et à la démagogie nationaliste du mouvement nazi, qui est une forme de fascisme germanique; en Autriche enfin et en France.

Le récent congrès socialiste de Paris a fait éclater trop publiquement la dislocation du parti, dans notre pays, pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Par contre, nous avons pu observer de près, à Vienne, l'échec complet et encore mal connu d'une expérience vraiment passionnante et unique de

collectivisme appliqué, selon l'évangile de Karl Marx mis en pratique, sous une forme atténuée, il est vrai, mais caractéristique, de telle sorte que nulle part l'expérience ne nous a semblé plus suggestive et concluante.

***

On a déjà beaucoup écrit sur l'aventure socialiste de Vienne. Mais, jusqu'à ces derniers temps, on nous l'avait présentée plutôt sous le jour favorable d'une grande aventure. L'œuvre sociale, particulièrement en matière de logement ouvrier, de la municipalité viennoise, était presque consacrée comme une réalisation audacieuse et puissante des temps nouveaux. Et des visiteurs étrangers de marque, représentant des milieux souvent aux antipodes du collectivisme, notamment des délégués très bourgeois du Conseil municipal de Paris, s'étaient extasiés devant les monuments de la Cité future, en voie d'exécution définitive, dans le cadre modernisé de la capitale de l'ancien empire des Habsbourg.

C'est qu'avec ses 2 millions et demi d'habitants, la classant parmi les plus imposantes métropoles d'Europe, la belle et riche cité de Vienne, autrefois reine de la banque et des arts, tête et corps essentiel de la petite Autriche d'après-guerre, apparaissait déjà comme une conquête magnifique pour le socialisme. Et cela donnait à cette ville fameuse une sorte d'auréole supplémentaire, une originalité neuve et forte, aux yeux de l'opinion bourgeoise des autres pays toujours portée à accorder une considération secrète et craintive à la démagogie ainsi qu'à un fruit défendu.

La majorité régnante, qui semblait désormais imbattable et plus sûre qu'une dynastie, héritière du patrimoine des archiducs, était née de la révolution, au lendemain de la guerre et elle avait pu être maintenue et même élargie à travers des batailles électorales mémorables. Une statistique sommaire, puisée dans l'ouvrage que l'ancien président du Landtag, M. R. Dannenberg, a écrit à l'éloge de *La municipalité social-démocrate de Vienne*, précise qu'aux premières élections, qui eurent lieu après la défaite, en mai 1919, il fut émis 679 728 votes valables, dont 368 228 ou 54 p. 100 environ allèrent aux

socialistes, tous les autres partis ensemble n'en recueillant que 311 500, moins de 46 p. 100; tandis qu'en avril 1927, il y eut, sur les 1 152 155 votes, 694 457 en faveur des sociaux-démocrates (plus de 60 p. 100) et 547 698 pour leurs adversaires (moins de 40 p. 100). Ce fut, il est vrai, le point culminant de la poussée collectiviste. Mais il allait permettre à celle-ci de donner toute sa mesure.

La tentative n'aurait d'ailleurs été que fragmentaire, incomplète, s'il s'était simplement agi d'une gestion communale réduite aux moyens dont disposent, par exemple, un conseil municipal et un maire de grande ville française. On sait, en effet, que ces pouvoirs sont, en France, très limités et soumis, par surcroît, au contrôle du Conseil d'État, du Ministère de l'Intérieur, du gouvernement. Au contraire, Vienne s'offrait comme un champ d'expérience libre, jouissant d'une autonomie très étendue, celle d'un *Land*, c'est-à-dire d'un véritable État.

Déjà, avant la guerre, le bourgmestre élu, tout en ayant besoin d'une sorte de confirmation impériale, était en même temps chef gouvernemental de district (*Staatlicher Bezirkshauptmann*). La République d'après-guerre élargit encore l'indépendance de Vienne. La ville fut détachée de l'ancien *Land* de la Basse-Autriche et devint un État constituant. Son conseil prenait rang de parlement (*Landtag*). Son bourgmestre passait au grade de *Landeshauptmann*, ce qui signifie chef du gouvernement du *Land*. Un sénat municipal (*Stadtsenat*) était, en outre, élu par le conseil, et ses membres, au nombre de douze en dernier lieu, jouaient le rôle de ministres, aux côtés du maire souverain.

A noter que cette constitution politique particulière s'appuyait désormais sur une autonomie financière presque absolue. Ainsi les formules collectivistes pourraient trouver un terrain d'application qui leur serait propre. Et l'expérience n'en deviendrait que plus complète et décisive.

Elle comporte trois grandes étapes, trois phases complémentaires et successives : la refonte administrative et financière, adaptée au nouveau système; la réorganisation juridique dans les divers domaines de la propriété, du travail, des rapports sociaux et des pénalités, ce qui devait constituer

une sorte de code social-démocrate; enfin la réalisation.

Avant de décrire ce que nous avons vu, quant aux résultats précis, et avant de dire leurs conséquences profondes, nous croyons qu'un exposé succinct du « renouveau » financier et juridique, qui permit d'atteindre les buts visés, éclairera les conditions dans lesquelles le socialisme a pu opérer.

***

La municipalité marxiste de Vienne, une fois en possession de ses pleins pouvoirs, à la suite des nouvelles dispositions introduites depuis le 1er octobre 1925 dans la constitution fédérale, et cela grâce à la prédominance des socialistes à la tête même de l'État, pendant un certain temps, s'attacha d'abord, comme de juste, à démolir l'ancien système.

Son effort porta essentiellement sur la politique financière, en raison des circonstances qui donnaient, dans les difficultés monétaires et économiques d'après-guerre, la prédominance au financier sur tout le reste. On supprima donc la fiscalité qui existait alors, afin de la remplacer par une autre, toute neuve.

C'est ainsi que les prélèvements communaux dénommés chez nous « centimes additionnels », ensuite les taxes municipales d'entrée ou de consommation sur certains produits, l'alcool, la viande, etc., enfin les comptes des exploitations en régie (gaz, électricité et tramways) furent supprimés. Sans doute fallait-il trouver mieux car, en réalité, la formidable dévaluation de la monnaie, en Autriche, rendait la vieille fiscalité inopérante. Raison de plus pour faire du solide et du durable. Le collectivisme se trouvait donc à pied d'œuvre ou, plus exactement, au pied du mur.

La formule qu'appliqua la social-démocratie au pouvoir, dans l'État de Vienne, ne fut pas différente de celle que M. Renaudel suggérait à la majorité cartelliste de 1924, en France, et au Cabinet de M. Herriot : « Prendre l'argent là où il est. » Admirable unité de l'Internationale, à cette époque, faisant contraste avec la scission et le désarroi du socialisme d'aujourd'hui! En supposant que notre pays n'eût pas réagi, en 1924, contre la politique du Cartel et que l'union nationale,

avec Poincaré, n'eût point été faite pour sauver le franc, nous aurions vu peut-être MM. Blum et Renaudel, alors complices, appliquer à la France un système de redressement financier analogue à celui qui allait transformer la vie économique et sociale de Vienne dans les conditions qu'on va connaître.

Pour « prendre l'argent là où il est », on dut aller aux sources mêmes de l'épargne, de la production, de l'activité générale. La dépréciation quasi totale de l'argent réduisait le capital-papier à néant. On ne pouvait songer à tirer des ressources réelles d'un prélèvement sur les débris de fortunes subsistant de la débâcle. Il fallait donc atteindre le fruit de la propriété et du travail, à toutes ses sources fraîches et palpables. C'est pourquoi l'on imposa, dans des proportions inouïes, qui allaient bientôt friser la confiscation, les revenus des immeubles, les opérations commerciales de toutes sortes, la production et la consommation, les dépenses, les moindres manifestations de la vie sortant du cadre d'une existence rudimentaire et animale.

S'il ne s'était agi que d'impôts exceptionnels et provisoires destinés à redresser la situation financière et à empêcher la faillite de se perpétuer, on aurait compris dans une certaine mesure l'excès de fiscalité, encore qu'il aurait fallu l'étayer d'une solide et rationnelle réorganisation, pour permettre à la machine économique améliorée et au crédit de repartir sur des bases plus favorables. Mais pareil redressement pouvait être tout juste digne de la vieille méthode bourgeoise — et celle de Poincaré, en particulier, faisait l'objet des sarcasmes des grands dirigeants de Vienne — sans avoir aucun des mérites d'une œuvre spécifiquement socialiste! La municipalité rouge de Vienne voulut bâtir, sur les ruines des classes jadis possédantes et de la bourgeoisie aux abois, la Cité ouvrière idéale. Non seulement, on demanderait à la fiscalité nouvelle de parer au déficit croissant et à l'effondrement des finances, mais on devrait en tirer les capitaux considérables suffisants pour élever d'innombrables immeubles super-modernes destinés au logement ouvrier, des cités-jardins, des crèches, des asiles, et aussi les ressources nécessaires au fonctionnement d'une législation sociale d'avant-garde, répandant sur la

même classe ouvrière et rien que sur elle, au prix de l'anéantissement complet des autres, une abondante manne de retraites, de pensions, d'indemnités, d'assurances, conformément aux promesses du collectivisme triomphant.

Il en fut ainsi fait.

***

Un aperçu des impôts et taxes qui s'abattirent, de la sorte, sur la ville de Vienne permettra de concevoir la vigueur et l'ampleur de l' « expérience ».

D'abord, les impôts fonciers et locatifs, qui passent pour avoir été les plus iniques et nocifs.

On mit un coefficient formidable au vieil impôt foncier appliqué aux terres, à tel point que la propriété agricole, qui est dans tous les pays en quelque sorte la propriété de base et que le communisme russe lui-même dut restaurer après une vaine tentative d'abolition, se trouva à peu près absorbée par la fiscalité. Cet impôt atteignait souvent des sommes supérieures à la valeur des terres taxées. Et cela équivalait à la confiscation collectiviste. Mais, comme l'État de Vienne n'admettait pas que le paysan pût changer de condition, par respect de l'esprit de classe, des règles corporatives et syndicales, le cultivateur n'eut pas d'autre ressource que de se laisser mourir de misère et de faim sur sa terre dépouillée.

Pour saisir au passage la propriété et le capital, toujours selon la même méthode socialiste qu'on a maintes fois vue s'affirmer dans notre législation fiscale, depuis ces dernières années, une forte taxe « sur la plus-value et sur les mutations » fut appliquée à chaque transfert, vente ou achat de biens. Cette taxe municipale, qui s'ajoute aux impôts fédéraux de mutation et de transaction, atteint jusqu'à 25 p. 100, selon les périodes d'acquisition, avec effet rétroactif. L'estimation de la vraie valeur est laissée à l'État socialiste qui a le droit, en cas d'un doute de fraude, de se substituer à l'acheteur et même de saisir la propriété.

Quant à l' « impôt sur les logements », il est dû par les locataires, mais doit être perçu par les propriétaires, qui en sont redevables à l'État. Il en résulte que, les locataires payant de

moins en moins, les propriétaires se voient obligés d'acquitter l'impôt de leurs débiteurs défaillants, ce qui se termine généralement par l'endettement, la mise de la clé sous la porte ou la saisie.

Les immeubles d'avant-guerre sont taxés sur la base du loyer annuel, en couronnes-or, au 1er août 1914. Mais, pour les locaux d'après-guerre, l'estimation est fixée selon l'arbitraire de l'État. Les logements étiquetés « ouvriers » sont relativement épargnés; par contre, les autres sont frappés d'une taxe qui atteint le coefficient 6 000. Une statistique officielle de 1928 établit que les 89 locaux de Vienne les plus chers paient annuellement 4 173 848 schillings d'impôt sur le logement, soit autant que les 350 000 habitations ouvrières taxées.

Le produit de cet impôt est affecté au service des intérêts d'une série d'emprunts contractés par la Ville pour construire ces gigantesques immeubles blancs, qui font l'admiration des édiles étrangers en voyage à Vienne, ainsi que ces coquettes et souvent luxueuses cités-jardins, où la municipalité socialiste loge pour presque rien sa clientèle électorale.

A la supertaxation dont nous venons de parler s'en ajoute une autre, non moins impressionnante, sur toutes les affaires, sur les moindres manifestations de l'activité commerciale ou domestique. Ce qui a fait dire que le citoyen de Vienne doit passer sa vie à payer ses impôts, comme le citoyen de Rome passait la sienne à se ménager par des rites innombrables et tyranniques la faveur de ses dieux.

Il va de soi que l'ouvrier militant, qui fait partie des troupes électorales de la municipalité, est la plupart du temps exonéré. Mais la multitude des contribuables paie à sa place.

D'autres taxes communales s'ajoutent à celles du fisc fédéral : sur les articles d'alimentation et de consommation (environ 15 p. 100 du prix des produits et articles vendus); sur la bière; sur le personnel de maison (le ménage le plus taxé à ce point de vue a payé en 1927, pour un personnel de 38 personnes, une contribution de 316 555 schillings, soit plus d'un million de francs à l'année); sur les automobiles; sur les réjouissances (5 p. 100 sur les spectacles parlés et opéras, 7 p. 100 sur les concerts et conférences avec projection, 10 p. 100 sur les opérettes et revues, 23 p. 100 sur les cours

de danse, les cirques et music-hall, 26 p. 100 sur les réunions sportives, 28 p. 100 sur les cinémas et les bals, 33 p. 100 sur les courses de chevaux, matches de boxe et de lutte); sur les chiens; sur les chevaux; sur les annonces; sur les affiches (30 p. 100); sur toutes les ventes publiques; sur la force hydraulique, le gaz, l'électricité, etc..., etc.

Le caractère ruineux de cette fiscalité, qui accable à la fois la propriété et le travail, qui tue l'industrie et le commerce — et nous en verrons par la suite les conséquences désastreuses, même pour la classe ouvrière qui devait en être la bénéficiaire! — s'aggrave du mode de taxation, dominé par l'arbitraire et confié à des fonctionnaires, agents électoraux, dont les estimations sont sans appel. L'application de nombre de ces taxes s'effectue, en effet, d'avance et forfaitairement. C'est ainsi qu'un conférencier, qui va demander l'autorisation nécessaire pour ouvrir une salle à ses auditeurs, se voit imposer une recette probable sur laquelle il doit verser la redevance légale. Une manifestation sportive en plein air est taxée sur une recette de beau temps; s'il pleut, les organisateurs doivent payer quand même et il ne leur reste que le choix entre la faillite ou la prison. On devine la place que tient, dans un pareil système, le trafic électoral, sans parler des pots-de-vin, de la gabegie administrative et des représailles terribles exercées sur les adversaires politiques.

Sous prétexte de répression de la fraude, une véritable oppression fiscale pèse sur la Cité. A l'arbitraire et au favoritisme s'allie la dénonciation, le tout aboutissant, dans la plupart des cas, à la confiscation, but suprême. On a organisé à cet effet des « contrôles systématiques », en vertu du droit légal de vérification des livres, de saisie des comptes, de visite domiciliaire, de perquisition. Toutes les lois fiscales édictent des peines terribles, des amendes atteignant cinquante fois les sommes frustrées et des emprisonnements de longue durée. Les retards sont, en outre, impitoyablement frappés, sauf dans les cas « démocratiques », car il suffit d'une intervention électorale auprès des maîtres de la Cité pour arrêter le bras de la justice et annihiler la loi. Quiconque n'a pas payé intégralement ses impôts dans les cinq jours suivant l'échéance prescrite devait verser, jusqu'en mars 1927, un

supplément de 25 p. 100 sur le montant arriéré; on a réduit ce taux à 10 p. 100, mais il s'y ajoute généralement d'autres amendes pour fraude, dissimulation, etc.

Au surplus, les contributions municipales vont de pair avec d'énormes pourcentages appliqués par la Ville à certains impôts fédéraux : 50 p. 100 sur le produit (à Vienne) de l'impôt général sur les bénéfices, des impôts sur les corporations et les revenus; 80 p. 100 sur le produit des redevances fédérales perçues en cas de modifications dans la propriété immobilière; 40 p. 100 sur le chiffre d'affaires; 80 p. 100 sur les vins mousseux; 30 p. 100 des autres impôts sur l'alcool; la totalité des suppléments aux droits de succession.

Et il y a enfin les « additionnels communaux » sur les impôts fédéraux, qui sont une résurrection des « centimes additionnels » des régimes bourgeois!...

***

A côté de cette fiscalité, qui est d'inspiration et de portée collectivistes puisqu'elle aboutit à la confiscation des biens et à la destruction du capital et de la propriété, il y a l'œuvre de socialisation proprement dite, de caractère plus directement marxiste.

L'État de Vienne ne s'est pas contenté d'accaparer, sous le couvert d'une monopolisation à outrance des services publics et des grandes entreprises, une fraction importante des affaires privées, il a aussi institué la participation légale de la Ville dans les sociétés. En vertu du paragraphe 37 de la loi sur les entreprises d'intérêt général, le gouvernement municipal est autorisé à exiger, lors de la fondation de sociétés par actions, qu'il soit accordé à l'État ou à tels organismes publics s'y rattachant une part du capital social pouvant atteindre la moitié de celui-ci. En cas d'augmentation du capital, ce droit peut être maintenu pour l'intégralité de l'augmentation jusqu'à ce que la participation étatiste atteigne la moitié du capital social total.

En vertu de ces dispositions légales, la Ville est maintenant intéressée dans plusieurs centaines d'affaires, principalement dans celles du bâtiment, des constructions d'électricité et de

machines. Elle y a une participation qui, très souvent, dans la pratique, dépasse la moitié du capital social. Plusieurs entreprises sont d'ailleurs, en peu de temps, par ce système, passées entre les mains de l'État, qui a spéculé avec les actions, jouant à la hausse ou à la baisse, jusqu'à accaparement définitif.

Cette socialisation a eu, en outre, pour effet secondaire, en même temps que s'effectuait la main mise de l'État sur les sociétés, l'installation dans les affaires d'une multitude de fonctionnaires, dont la cupidité et la vénalité rivalisaient souvent avec la partialité politique. On a dû, à plusieurs reprises, mettre un frein aux abus, dans cet ordre d'idées. La plupart du temps, les scandales ont été étouffés et la spéculation, les excès du cumul d'emplois et les tripotages ont repris de plus belle.

Puis, comme l'État collectiviste doit, non seulement répartir et contrôler, mais conduire, Vienne a eu son « économie dirigée » et cette direction a été vers... Moscou! Sous prétexte d'aider l'industrie viennoise à conquérir de nouveaux marchés, la municipalité décida d'orienter les affaires du côté de la Russie soviétique. A cet effet, la collectivité municipale prit à sa charge le versement de la caution exigée pour les fournitures de l'industrie viennoise à l'U. R. S. S., caution s'élevant à 70 p. 100 des prix convenus.

Mais les affaires avec les Soviets ne sont pas toujours faciles et la Russie fut plus empressée à exploiter Vienne et à en tirer des capitaux qu'à exécuter loyalement les contrats. De grosses pertes furent essuyées dans ce domaine par la municipalité, c'est-à-dire par les contribuables et producteurs. On put ainsi mesurer les effets de l'Internationalisme appliqué aux échanges...

***

Accablée par la fiscalité, opprimée et dépouillée, l'économie de Vienne devait encore supporter les charges d'une administration et d'une législation sociale somptuaires, constituant l'armature du régime.

Les victoires électorales du socialisme avaient nécessité la

levée et l'entretien d'une véritable armée d'affiliés au parti; il fallut donner à cette troupe famélique du pain et des places. On distribua, au fur et à mesure des disponibilités, des vivres, des allocations, des logements. Et l'on créa d'innombrables emplois supplémentaires, non sans avoir chassé de ceux déjà existants les titulaires qui n'étaient pas de la « grande famille ».

Vienne compta bientôt plus de 100 000 employés municipaux, grassement appointés et rentés. Il s'y ajouta le personnel des régies, des offices, des entreprises à participation municipale. Au début, l'on accorda à tout ce monde, en outre de l'échelle mobile des traitements, de l'avancement automatique, des indemnités de repos et de vacances, des allocations de famille, de maladie et des assurances, du logement neuf et presque gratuit, le don de joyeux avènement de la journée de 6 heures. C'était vraiment le paradis collectiviste. Il ne restait qu'à l'entretenir avec les dépouilles des classes jadis possédantes et surtout des classes moyennes, réduites, elles, à l'enfer, comme contre-partie...

Les droits et les devoirs des employés de l'État sont énumérés dans un imposant règlement, qui constitue une sorte de Déclaration des droits du fonctionnaire-citoyen. Ce code, issu d'une commission juridique paritaire où le personnel est représenté, ne peut être modifié que par cette même commission. Mais, comme les fonctionnaires sont devenus, par le jeu des comités électoraux, les agents de la réélection des conseillers municipaux, leur corporation forme un vrai soviet et ils sont les maîtres de leurs statuts comme de la loi.

La démocratisation des services a d'ailleurs été très étendue. Le personnel a obtenu que ses délégués soient consultés en toute chose et que rien ne puisse être fait sans eux. Un système de fiches a permis la surveillance des « camarades » et le filtrage des syndicats. Le contrat collectif de travail, qui met les employeurs sous la coupe des puissantes organisations syndicales, a été imposé à l'État comme aux particuliers. La dictature du prolétariat et les vacances de la légalité n'ont plus été de vains mots.

Mais il y avait la crise économique, infiniment aggravée, on le conçoit, par une semblable politique. Des économies auraient été indispensables, ainsi que des réductions d'em-

plois. On ne put y songer. Il fallut laisser jouer les règles du « recrutement automatique », prévu dans les lois corporatives.

Les ouvriers sont groupés en *temporaires*, *permanents* et *définitifs*. Les *permanents* sont ceux qui ont réussi à rester au moins un an et sans interruption au service de la Ville. Ils deviennent *définitifs* après cinq années de services continus. Cette qualité les protège contre tout congédiement, sauf jugement disciplinaire de leurs pairs. Le droit de grève, même contre l'État, leur est garanti. Et, si l'exploitation est réduite ou supprimée, le personnel doit être utilisé dans d'autres services municipaux, sans diminution de traitement ou salaire et dans des conditions de travail analogues.

On conçoit que les traitements des fonctionnaires et employés de l'État de Vienne aient été très supérieurs à ceux en vigueur dans le reste de l'Autriche. Ils dépassent aussi en général, ceux appliqués en Allemagne et en France, par exemple. Et ils se complètent d'avantages tels que la demi-place dans les tramways, l'uniforme gratuit, la fourniture par la Ville des vêtements de travail, des parts en charbon (60 p. 100 de rabais).

Les pensions peuvent être accordées *à partir de* 10 *années de service*. La base de calcul est de 90 p. 100 des traitements permanents pour les employés de la ville et d'environ 72 p. 100 pour ceux des régies, par ailleurs mieux payés et jouissant d'indemnités spéciales. Pour les agents rémunérés d'après un contrat collectif, la base est de 85,5 p. 100 du traitement fixe d'activité. La carrière complète, qui permet d'atteindre la pension maximum, ne dépasse pas 35 années de service. Pour certaines catégories, la pension atteint alors 100 p. 100 du traitement moyen. C'est presque le Pactole!...

***

Toute une législation, extrêmement développée, d'assistance aux familles, fait une certaine contre-partie à cette « curée » administrative, à cette ruée budgétaire. L'assistance et la prévoyance sociales ont été poussées jusqu'au luxe. Et ce serait fort bien si la rançon n'en était pas la grande misère du pays razzié.

Quant à la politique du logement, dont nous avons déjà parlé au point de vue fiscal, elle a permis la construction par la ville de plus de 100 000 logements, ce qui n'a pas empêché la réquisition de 50 000 logements particuliers. Les loyers ouvriers n'ont pas été fixés, cela va de soi, sur la base du coût de la construction, mais à un taux correspondant aux possibilités des locataires. Ceux-ci paient ou ne paient pas. La ville n'en a pas moins dépensé plusieurs milliards pour édifier des « palaces démocratiques », avec mosaïques, jardins, bassins et jets d'eau, tout le confort, garderies et crèches, bains d'agrément et de soleil, coopératives municipales pour la vente sur place des produits d'alimentation, salles de récréation et jeux.

Nous avons effectué, en compagnie d'un distingué et très aimable guide, personnalité viennoise de race qui avait eu la délicate attention, à notre égard, de porter, pour la circonstance, l'insigne de son haut grade dans la Légion d'honneur, la tournée éblouissante des immeubles, cités et jardins de la Ville. Une garderie d'enfants, modèle du genre, nous a impressionné, entre toutes ces réalisations audacieuses et artistiques, par sa particulière perfection : *Kindergarten Sandleiten*. Pour parcourir ses salles cirées et parquetées de bois précieux, dallées de mosaïques somptueuses, nous avons dû chausser des pantoufles fourrées spéciales, destinées à épargner les parquets et les dalles.

A côté des réfectoires reluisants, aérés, éclairés et désodorisés selon les derniers perfectionnements de l'art sanitaire, des salons miniatures, pour les divers âges de l'enfance, offrent aux regards éblouis une décoration murale de musée et un choix de jouets digne d'un conte merveilleux. Détail très important, sur lequel notre guide insiste : les enfants ne possèdent rien à leur nom; leur petit nécessaire d'hygiène et de toilette est enfermé dans une trousse qui porte un insigne, un animal, un dessin, une fleur. Ainsi, le sentiment de la propriété est, paraît-il, corrigé dès le plus jeune âge. L'éducation socialiste a de ces raffinements. Mais, lorsque nous demandons à voir les enfants, bénéficiaires d'une aussi somptueuse installation, on nous répond que le chômage et la misère ont vidé aux trois quarts les immeubles du quartier et que la garderie de luxe a dû fermer ses portes...

Car — et c'est là le problème crucial — la municipalité de Vienne n'a oublié qu'un point, c'est la crise! Elle a pris tout ce qu'elle a pu aux classes des propriétaires, des producteurs, des commerçants. Elle a ruiné l'économie tout entière. Par contre-coup, l'activité économique s'est éteinte, les usines se sont fermées, les commerces ont périclité, une cascade affolante de faillites a paralysé le travail, les affaires et n'a eu d'égale, en intensité, que la frénésie de suicides. En écrasant la propriété et le capital, le socialisme a brisé l'instrument de travail, tué la poule aux œufs d'or. La classe ouvrière a eu de belles maisons, mais point d'ouvrage, plus de pain. Comme la garderie d'enfants dont nous parlions, elle a connu le chômage total, le grand vide. Le socialisme réalisateur a été essentiellement créateur de misère.

***

Comme un crépuscule des dieux, la fin du règne des maîtres socialistes de Vienne se pare encore de quelque éclat et d'une grandeur décadente. Nous avons éprouvé des impressions mélancoliques et profondes au cours de notre visite à l'hôtel de ville et de l'entretien que nous y a accordé l'éminent bourgmestre Seitz, ancien chancelier et grande figure de la social-démocratie autrichienne.

Le magnifique palais municipal qui dresse dans le ciel ses campaniles ciselés et déploie sur les jardins sa façade immense, aérienne, tient à la fois de l'église gothique et du caravansérail oriental.

Il symbolise, en quelque sorte, le régime social dont il est le temple. On y décrète la Loi, qui est interprétée ensuite par les pontifes et l'on y abrite la multitude des lévites, fonctionnaires, serviteurs et clients qui s'agitent dans les cours intérieures, les galeries de cloîtres, les « sections » innombrables et américanisées, bercées par le bourdonnement de ruche des machines à écrire.

Dans le sous-sol, qui est le ventre du palais, une immense brasserie, dotée de cuisines odorantes, de caves pleines, rappelle les celliers des vieux *burgs* où l'on accumulait les provisions pour résister aux sièges. Mais l'accueil qu'on y reçoit

est libéral et opulent. La bière qu'on y sert est fraîche à point et savoureuse. Des servantes accortes offrent aux visiteurs le traditionnel *goulach* ou les saucisses chaudes, qu'on mange avec beaucoup de moutarde.

Et, tandis que palpite sur votre tête la vie administrative la plus véhémente qu'on puisse imaginer, vous pouvez reposer et amuser vos regards, dans la brasserie souterraine, sur toute une fête de faïences décorées, représentant les fastes de Bacchus et les orgies du vin, sur la plus extraordinaire collection de cornes de cerfs et de pipes de bruyère accrochées au fronton des portes basses.

Il est dix heures du matin et l'on mange déjà et l'on boit davantage. *Le chœur des Buveurs* d'Offenbach prélude à la journée vermeille!

Mais on vient nous chercher pour l'audience du bourgmestre. Nous gravissons cent marches. Des salons s'ouvrent sur nos pas. Et, à travers les vitraux fins des fenêtres ogivales, brille le décor de la ville aux coupoles d'or. Ascension émouvante, dans la forêt de pierres, au rythme des carillons du beffroi. Puis, des fleurs, des plantes vertes et tous les apprêts d'une solennité : on prépare les réceptions de l'anniversaire de la révolution...

Dans son cabinet somptueux, tendu d'inestimables tapisseries, de boiseries sculptées et délicieusement envahi par des gerbes de lilas, le bourgmestre, M. Seitz, nous reçoit avec une grâce tout aristocratique. Il a quitté son bureau massif, chargé de dossiers et d'objets d'art et il nous a tendu les mains. Autour d'une table ronde, où s'étalent les boîtes de cigarettes et de cigares de choix, de hauts fauteuils armoriés, d'une noblesse insigne, font le cercle.

M. Seitz nous invite à la conversation. Nous pouvons observer plus attentivement notre hôte illustre. Finesse pâle du visage que la barbe courte allonge un peu, sourire subtil que l'œil ironise. La large cravate de soie noire, piquée d'un brillant, donne au personnage un air de vieille race. La fumée de son cigare enveloppe ses paroles lentes d'un encens blond. Une gravité tendre marque ses propos comme des confidences. Il y a quelque chose de religieux, d'antique dans l'impression que fait cet homme puissant et doux. Nous imaginons fur-

tivement la jaquette changée en *peplum* et le cabinet mué en Académie. Un sage de la Grèce parlant de la Démocratie avec le langage mesure des Archontes...

Modestie. Le bourgmestre se défend d'avoir réalisé avec ses amis une œuvre décisive. Il s'est agi, tout au plus, d'un « déplacement » des fortunes et de la propriété au profit de la classe ouvrière. M. Seitz ne dit pas que cela a entraîné la misère générale; le luxe imposant qui l'entoure le contredirait et sa philosophie, d'ailleurs, s'élève au-dessus de ces considérations matérielles.

Nous écoutons la voix dolente du bourgmestre exprimer l'espérance d'un monde meilleur, annoncer l'avènement du socialisme dans l'univers en dépit des crises et des dictatures, lancer en phrases mystiques et cadencées, comme un chant d'église, l'appel aux peuples, pour leur revanche sur le Capital.

Et nous songeons que c'est cette voix menue, qu'on perçoit à peine à travers les volutes du cigare, qui commande depuis quatorze ans à la Cité immense et qui lui a dicté un régime social qui a fait périr les restes d'une brillante aristocratie et les deux tiers d'une active bourgeoisie.

***

Lorsque nous abordons les problèmes économiques et politiques, l'*Anschluss*, l'hitlérisme, notre interlocuteur change de ton et nous parle soudain avec un réalisme singulier.

Les sociaux-démocrates étaient d'ardents partisans de l'alliance, et même de la fusion économique et politique avec l'Allemagne, alors qu'ils pensaient que les temps étaient révolus de la grande social-démocratie germanique. Leur revirement a été complet depuis que les hitlériens ont inscrit en tête de leur programme la destruction du socialisme.

Les yeux de notre interlocuteur brillent d'un vif éclat lorsque le bourgmestre Seitz repousse toute collusion avec les nazis. Plutôt que cette nationale-démocratie, qu'il considère comme une parodie de régime populaire et qui fait le lit aux pires dictatures, il préfère le maintien des régimes bourgeois, il préfère même le capitalisme moderne dont l'évolution l'intéresse secrètement. Et, détournant son regard des brumes

teutonnes, il semble le porter, en nous fixant étrangement, dans la direction de la patrie généreuse et libre dont il a répété à plusieurs reprises le nom : « France! »...

Puis, M. Seitz nous entretient d'une autre sorte de difficultés et de périls, non moins inquiétants, certes, pour son parti et son œuvre. Le socialisme viennois, en proie à d'insolubles problèmes d'argent et assiégé par les colères publiques, ne redoute pas seulement les nazis dont l'avance constante dans le pays risque de dégénérer un jour en véritable marche sur la Ville rouge. Il est aussi pourchassé par son vieux rival, le parti des chrétiens-sociaux, qui tient désormais le pouvoir et qui, profitant d'une situation exceptionnelle depuis que le parlement s'est séparé sans possibilité de se réunir, en raison de la démission de son bureau, exerce une réelle dictature.

C'est ainsi qu'à la veille du 1er mai, cette année, le gouvernement de M. Dollfuss a fait dire qu'aucun mouvement de grève ne serait toléré, que les entreprises municipales ou en régie qui chômeraient, tramways ou autres, verraient leurs conventions dénoncées et enlevées à la Ville, qu'aucune manifestation ne serait permise et que les troupes fédérales ainsi que la milice des *Heimwehren* recevraient l'ordre de tirer sans avertissement en cas de trouble dans la rue.

La municipalité socialiste a-t-elle résisté, réagi? Non, et quand nous en demandons les raisons à M. Seitz, un sourire résigné et amer effleure ses lèvres. Il ne nous répond pas. C'est l'aveu muet de la défaite. Le socialisme viennois a été vaincu, cette fois, sans même combattre. Le 1er mai, les tramways ont circulé, la vie administrative et économique n'a pas été arrêtée, on n'a pas vu de cortège dans la Cité qui était aux mains des forces régulières. Un seul meeting autorisé s'est tenu hors les murs, au Stadium, mais sous les mitrailleuses de l'armée et les lances à gaz de la milice...

Nous évoquons le temps, qui n'est pas si éloigné, où les légions socialistes en armes pouvaient se mesurer avec la gendarmerie et les miliciens du prince Stharemberg. Elles faillirent un jour, le 7 octobre 1928, leur livrer une bataille rangée et provoquer une catastrophe : l'armée bourgeoise des *Heimwehren* s'était avisée d'aller à Wiener Neustadt, une des forteresses des sociaux-démocrates; alors ceux-ci, en manière

de réplique, décrétèrent une contre-manifestation monstre, et l'on vit défiler, en rangs serrés, avec leurs armes, d'un côté 19 000 hommes des troupes fascistes, de l'autre 15 000 adhérents légionnaires du *Republikanischer Schutzbund*. Entre les deux camps, la gendarmerie et l'armée fédérale mobilisées s'efforçaient de maintenir un barrage. Mais les esprits étaient si échauffés qu'il y aurait eu effusion de sang si... la pluie, une pluie torrentielle, n'avait éteint ce brasier et inondé les positions prises...

Depuis lors, il ne se passa pas de dimanche, surtout dans la belle saison, où les deux fractions ne jouent au soldat, avec déploiement de milliers d'hommes pourvus de revolvers, fusils, casques, matraques, pelles de sape et même mortiers de tranchée ou canons de campagne. Ces impressionnantes parades guerrières, agrémentées de musique et d'éloquence enflammée, obligeaient le pauvre gouvernement responsable du maintien de l'ordre et pris entre deux feux à dépenser des millions de schillings pour les mesures de police indispensables.

Les collisions étaient fréquentes. Celle de Sankt Lerenzen, notamment, en août 1929, coûta cinq morts et une cinquantaine de blessés. Tous les ans, le 1er mai, Vienne était menacée de révolution. On craignit même, un moment, l'investissement de la capitale et une mise à sac, la vague antisocialiste ayant pris une violence accrue dans les campagnes et Vienne apparaissant aux masses rurales comme la citadelle de la grande crise, la « Bastille rouge » à balayer, disait-on, « avec un balai de fer ».

Enfin, l'alliance des *Heimwehren* avec le parti chrétien donna à celui-ci le pas sur son ennemi irréductible, le parti social-démocrate. Les socialistes réunissaient désormais contre eux, non seulement la grande majorité des paysans, mais tous les anciens monarchistes, les pangermanistes, les exaltés à la façon fasciste ou hitlérienne, le vaste bloc chrétien-social englobant la masse bourgeoise sacrifiée par le régime de Vienne et parmi laquelle grandissait le nombre des officiers, des magistrats, des professeurs.

Et ce fut, après la séparation du Parlement, la poigne du chancelier Dollfuss qui pesa sur les sociaux-démocrates : dissolution du *Schutzbund*, interdictions successives, échec total

des tentatives de grève. Ce fut le déclin de l'oligarchie municipale.

***

Une vision de la rue, à Vienne, complétera celle que nous a offerte la municipalité dans le palais somptueux du bourgmestre et à travers ses cités ouvrières imposantes.

Le Tyrol et la Basse-Autriche, que nous avions traversés, en route pour Vienne, nous étaient apparus sous un aspect aussi pittoresque que mélancolique. La pauvreté des villages et de la terre elle-même contrastaient avec le charme du paysage. Les gares désertes semblaient ne connaître qu'un maigre trafic. Le passage d'un train devenait un événement, salué par le chef de station, en casquette rouge et galonnée, avec son personnel au complet sur le quai.

Par contre, nous avons retrouvé Vienne avec son animation et sa splendeur de toujours. A l'arrivée, des fleurs nous accueillent. Il y en a partout. La ville, souriante, conserve, par la grâce de ses habitants au caractère facile et léger, les belles manières du temps des archiducs.

Mais ces impressions de vie joyeuse ne sont que passagères. Le décor scintillant cache la grande pitié de la pièce. On est bientôt frappé par la misère qui rampe sous les fleurs. Certes, les mendiants sont, pour la plupart, d'une propreté qui étonne. Quelques-uns portent des faux-cols et nous en avons rencontrés avec des gants, ornés, il est vrai, de plus de trous que de fil. Leurs souliers brossés et même cirés baillent en cachette. La mendicité étant interdite, tous ces loqueteux vous offrent, d'un air suppliant, des boîtes d'allumettes, des cartes postales, des épingles ou tendent leurs mains jointes.

Dans les quartiers qui furent aristocratiques et dont les riches appartements ont été, pour la plupart, désaffectés, on rencontre les restes d'une noblesse écroulée. On nous montre toute une classe d'après-guerre, les « Anciens riches », qui errent, le soir, sous les marronniers du Ring ou qui se réfugient dans les cafés devant un verre d'eau.

Voici l'ancien « Roi du blé », autrefois représentant de grands trusts et qui assurait le transit entre l'Orient et l'Occident; aujourd'hui, il peut à peine vivre avec les subsides d'une

compagnie canadienne. Voilà l'un des innombrables industriels qui fermèrent leurs usines parce qu'ils ne pouvaient plus supporter les super-impôts de la municipalité socialiste. En voulant favoriser à l'excès sa clientèle, la social-démocratie avait ruiné, comme nous le disons plus haut, les entreprises, et c'était à la fois la débâcle des industries et le chômage quasi total de leurs ouvriers...

On nous a présenté, en particulier, des spécimens caractéristiques du type le plus répandu et le plus malheureux de l'« Ancien riche » : le propriétaire d'immeuble. Il est la victime préférée du socialisme qui, pour réaliser l'extraordinaire politique du logement dont nous avons parlé, a dû tirer les milliards nécessaires de la taxation à outrance des loyers et de la propriété bâtie.

Certes, une vaste évasion s'était esquissée. On fermait les usines et les maisons. Propriétaires et producteurs préféraient laisser la clé sous la porte et s'enfuir. Mais on y mit ordre et l'on exigea le paiement des indemnités écrasantes de renvoi de personnel ou d'abandon des locataires, les énormes rappels d'impôts majorés d'amendes et de pénalités accumulées. Il fallut, dans ces conditions, se laisser tondre jusqu'au dernier crin. C'est alors que les faillites, au rythme accéléré, libérèrent une partie de ces possédants infortunés. La maladie et les suicides firent le reste. Et le Danube apporta jusqu'aux écluses de Budapest — qui n'en avaient, hélas! pas besoin — les désespérés de Vienne, glissant au fil de l'eau...

Les hobereaux socialistes, maîtres de la Cité, avaient songé un moment à fermer la ville aux mendiants, sauf le vendredi, comme en Hongrie; mais on se rendit compte des dangers que présenterait, même électoralement, la formation, aux portes des faubourgs, de ces nouvelles « Grandes Compagnies ».

***

On imagine comme l'hitlérisme a pu se propager dans un pareil humus de crise. Et, s'il n'a pas encore conquis les masses ouvrières de Vienne, qui bénéficient des débris de cette grande faillite, il a envahi les milieux ruraux et pénétré les classes moyennes. Il pousse désormais comme une mau-

vaise herbe dans les campagnes, qui se plaignent de ne pas vendre leurs produits et rêvent obstinément d'une grande union douanière avec le Reich; il trouve un terrain fécond dans les professions libérales découragées et chez les fonctionnaires eux-mêmes, qui sentent venir, de leur côté, la fin du régime socialiste au bout de sa course.

Ainsi ce pays, jadis si doux à vivre et si charmant, est en proie au double drame de la misère collectiviste et des factions. L'agitation sociale, d'abord d'inspiration marxiste et qui permit la conquête rouge de la Capitale, est passée au camp hitlérien. Une véritable Jacquerie, sous l'effigie de la Croix gammée, se développe dans le Tyrol. Le gouvernement y oppose en vain les troupes fascistes des *Heimwehren*, que le prince Stharemberg s'efforce de maintenir dans un nationalisme exclusif, en dehors de toute collusion avec Berlin ou Rome.

Quoi qu'il en soit, c'est l'impuissance de la social-démocratie à faire face à la situation financière et économique, lorsque le capitalisme a été détruit et la bourgeoisie décimée, comme ce fut le cas à Vienne, qui a contribué dans la majeure part à faire le lit de l'hitlérisme.

L'expérience s'est retournée contre ses soi-disant bénéficiaires : les travailleurs. La classe ouvrière, pour laquelle la municipalité socialiste avait fait bâtir tant de magnifiques immeubles et organisé un ensemble si imposant d'assurances, indemnités, avantages de toute sorte en prenant l'argent là où il était, se trouvait tout à coup en face d'une économie effondrée, d'un chômage formidable et grandissant, d'une hausse de la vie proportionnée à la crise aiguë.

Un vaste besoin d'ordre, de discipline, de restauration financière et sociale s'est imposé à l'esprit de toutes les classes, finalement solidaires dans les souffrances communes. Et l'hitlérisme y a gagné des effectifs accrus, une ardeur accumulée. Le peuple s'y serait abandonné, en Autriche, comme il l'a fait en Allemagne, si le parti chrétien-social s'unissant au parti fasciste des *Heimwehren* n'avait pris le pouvoir et, sous la direction, énergique et souple à la fois, du chancelier Dollfuss, tenté d'instituer un État fort, indépendant de toute domination étrangère et qui commencerait par s'imposer à

l'oligarchie socialiste de Vienne, par abattre l'Hydre rouge, pour se retourner ensuite contre le nazisme envahissant et lui barrer également la route.

Telle est l'évolution passionnante et suggestive de la politique intérieure en Autriche, éclairée par la faillite du collectivisme. Elle permet de suivre, objectivement, d'après les faits, un phénomène qui s'est renouvelé sous des formes diverses dans les pays où les excès de la démagogie, la crise de l'État, le besoin d'ordre, l'exaspération nationaliste ont abouti à la dictature.

Ce qu'une saine démocratie, moderne, basée sur la collaboration des classes dans le progrès et non sur leurs luttes funestes, eût pu faire dans ces pays, où l'après-guerre avait ouvert la voie à des régimes de liberté, le socialisme marxiste l'a annihilé. Il porte ainsi la lourde responsabilité de la double faillite de l'État et de la liberté.

MARCEL LUCAIN

# ANTOINETTE BOURIGNON[1]

Le maire alla à l'entrée du village pour faire entrer la cavalerie. Cependant l'officier s'attablait, servi par la gouge du logis qui était belle et grasse. Antoinette, bien qu'elle fût à jeun depuis la veille et qu'elle eût fait neuf lieues, refusait de s'asseoir devant lui.

— Il faut manger, monsieur, — lui dit la villageoise.

— Hé! ne voyez-vous pas que c'est une fille? — s'écria le capitaine. — C'est une petite gaillarde qui court les champs avec nous.

Cela ne fit rien pour la gloire d'Antoinette; les paysans avaient si honte d'elle qu'ils n'osaient pas la regarder plus qu'elle ne faisait elle-même. Le repas fini, le Mayeur et son épouse font amener de la paille et se retirent dans leur chambre qui était à gauche de cette salle, tandis que la servante s'allait coucher dans une soupente à droite. Antoinette, quand elle conte cette aventure (et elle le fait volontiers), dit qu'elle ne sentait aucune crainte et qu'elle s'assurait bien que la terre allait engloutir l'infâme s'il osait quelque chose à son égard.

Il commença par enlever ses bottes, les charges de poudre qu'il avait en bandoulière, et son justaucorps de buffle. Il ordonna à Antoinette de ranger tout cela dans un coin. Puis il prit son chapeau, en ôta une calotte de fer secrète qui sert à protéger contre les coups de sabre..., et voilà que d'un seul

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1er août.

coup il appliqua le reste à la fille, comme un masque, sur la figure, cependant que fort habilement il souffle la chandelle. Notez que le feu éclairait encore. Elle cria, bien que masquée, nous n'en saurions douter, et elle se débattit. Elle le menaça de toute sorte de foudres, qui le firent rire.

— Je vais appeler la servante pour te tenir, — lui dit ce brutal, — ou pour te remplacer si tu grognes. Il ne perdit point courage. Elle ne perdit point la voix. La servante devait épier par la serrure tout ce qui se passait, elle ouvrit brusquement sa soupente et parut en robe de nuit. L'officier se jeta sur elle. Et Antoinette, qui n'échappait point de toute façon au scandale, perdit, à ce qu'elle raconte, ses esprits, pour tomber dans une vision effrayante où elle était mordue et déchirée par une infinité de loups et de serpents. Cela est bien dommage car je n'ose affirmer, que par un pari, que tout se passa, durant cette pâmoison, comme le souhaitait le soudard. Si la servante était un dragon de vertu, il revint à Antoinette; si elle ne l'était nullement, il se contenta de l'une ou de l'autre; il reste à savoir celle qu'il préféra.

» Si je ne parlais ici, messire, à une personne de votre âge et de votre caractère, j'aurais plaisir à disputer de ce point avec force arguments des mieux déduits. Pour moi, je ne garde aucun doute : la servante n'était ni si prude ni si facile qu'elle pût préférer l'honneur d'une autre au sien particulier, et elle se fit la complice pour n'être pas la victime : ce qui marquait un égal défaut de vertu. La crainte engendre des faiblesses bien singulières; la preuve en est que le Mayeur et sa femme, qui assurément ne dormaient pas dans l'autre chambre, se gardèrent d'intervenir avant l'événement qui fut la suite de tout ceci :

» ... Antoinette se réveilla, dit-elle, au bout d'un temps assez long, couchée sur la paille, bien ajustée ou réajustée; et frappée de nombreuses et vives lumières. La servante n'était plus là. Le capitaine avait l'air fort penaud; mais ceci ne saurait rien prouver; il y a un proverbe latin là-dessus. Dans la cour s'entendait en un brouhaha effroyable, cris, piaffements, chants d'ivrognes, des torches s'y agitaient; et voici que la porte du Mayeur s'ouvrit de l'autre côté; les époux sortirent, tout tremblants et tenant leur chandelle.

» — Pour Dieu, qu'y a-t-il? — criaient ces bonnes gens.

» Il y avait bel et bien toute la compagnie des cavaliers, qui, se doutant à bon droit que leur capitaine se réservait la prise, venaient marquer leur mécontentement, non sans avoir bu toute la bière du village. Ils fouillaient même avec leurs torches les étables et les granges, en grand danger de déchaîner l'incendie. Juste à ce moment, dans la salle, par un mouvement d'Antoinette, la paille fut approchée du feu et commença de flamber. C'était, dit-elle, comme la fin du monde! Le capitaine, pris de peur, essaya de sauter par la fenêtre. Les paysans et les soudards jetaient à l'envi des cris faits pour percer le ciel. Le tocsin commença de branler dans la tour de l'église. Et ce fut le Mayeur qui prit Antoinette dans ses bras pour se sauver avec elle.

» La lueur des flammes n'avait pas manqué de détourner le souci des reîtres. On s'empressa, avant toute chose, à vaincre le feu qui se propageait avec une médiocre violence. Dans une confusion extrême, tous se heurtaient et s'injuriaient, étreignant leurs torches, pestant aussitôt après les ténèbres, courant à l'eau, s'inondant, et se culbutant à l'envi, bref emplissant la route et la basse-cour d'un désordre comique. Quelques-uns aperçurent la gouge du Mayeur au milieu d'eux et, la croyant bien traiter, la maltraitèrent. Enfin ils reconnurent Antoinette, toujours vêtue en garçon, qui se glissait hors des écuries pour s'enfuir. Ils firent de plus grands cris que les autres. On la serrait de fort près, et je crois que sa pâmoison, ses visions allaient recommencer, quand, par bonne fortune, le pasteur de Blatton arriva, recommandé par sa robe noire. Il venait à l'incendie tandis que son chapelain sonnait les cloches.

— Messieurs, — cria-t-il, — osez-vous bien toucher à cet enfant? J'en ai le soin. Retirez-vous! Çà! Çà!

— C'est une fille, — lui cria-t-on plus fort encore.

» Il la regarda plus attentivement. Et le malheur voulut qu'il dît comme une défaite :

— Taisez-vous, messieurs, c'est mon neveu, que j'attendais ce jourd'hui même.

— Oui, oui, — cria Antoinette.

» Notez bien ces mots, je vous prie : ils me semblent avoir

été dictés par une fatalité inconcevable et qui allait commander bien des folies étranges.

— C'est une fille!

— C'est un garçon, — répliqua le pasteur.

En oyant ces paroles, le capitaine, qui avait pourtant des raisons fort bonnes de n'en rien croire, soit qu'il fût touché de la grâce, comme elle dit, soit que tant d'événements lui eussent brouillé le cerveau, devint tout pâle et, frappé d'une stupeur quasi surnaturelle, s'adossa à un petit mur de torchis qu'il faillit effondrer. La troupe, avec cette légèreté qui est propre au populaire, fut convaincue en un tournemain. Et tout en passant les seaux de main en main, elle commença de crier : « C'est un garçon! c'est un garçon! » Et l'incendie vaincu par l'élément liquide, brasillait et fumait; le feu se résolvait en eau de toutes parts donnant l'exemple, lui aussi, d'une transformation ou transmutation prodigieuse.

Le pasteur, c'est messire Salmon, avait, sans parler, entraîné la Bourignon sur la route. Il courut avec elle vers sa demeure. Les cloches menaient toujours grand fracas. Dès qu'ils furent à un coin désert, il maintint Antoinette devant lui, et la regardant en face, lui dit :

— Enfin, quel êtes-vous, mon fils?

— Je suis, — dit-elle, — la nouvelle Église qui s'en va au désert et va chercher la perfection.

Il faut avouer qu'elle avait jusque-là rencontré tout autre chose. Mais le curé ne réfléchit point; il la lâcha seulement avec un respect que vous vous expliquerez bientôt. Pourtant, il lui dit encore, par instinct :

— Mais enfin, quel sexe avez-vous?

Elle répondit :

— Je n'en ai plus. Dieu m'a préservée de cette condition.

Et voilà qu'il tomba à genoux, tout en pleurs, devant cette merveille.

## VII

### LES DEUX ANTÉCHRISTS

— Je vois, messire, que vous ne semblez guère saisir l'enchaînement de tout ceci, ou que vous craignez de comprendre

là-dessous mille extravagances. Il me faut donc vous éclaircir ces obscurités, d'après les dires de mademoiselle Bourignon elle-même. Cela est aussi simple que ridicule.

» Vous vous souvenez quelle horreur elle avait professée pour l'état de mariage, et plus singulièrement encore pour la personne d'un mari. Vous savez aussi qu'elle nourrissait une imagination fort mal réglée, et qu'il n'était pas naturel qu'elle eût aussi bien gardé son sang-froid dans les extrêmes périls par où elle était passée : c'est que justement elle s'en était, pour ainsi dire, échappée et abstraite par ce qu'elle nomme un effet de la grâce, et moi un effet de la rêverie maladive. Sans quoi, vous n'auriez vu, je m'assure, dans tout ce que je vous ai rapporté, que l'aventure ridicule, mais édifiante, d'une sainte fille qui veut fuir le monde et que des liens nombreux y retiennent, comme ils nous y retiennent tous. Mais je vous prie de faire soigneusement le départ d'une âme obéissante à ses devoirs et à l'Église et d'une âme affolée par une vanité inhumaine. Tandis qu'elle chevauchait vers Blatton, sous les moustaches de son capitaine, son horreur pour le sexe tyran croissait, comme il est naturel; il lui souvenait que l'Ange de la bonne ville de Mons avait cru voir en elle un garçon; il lui semblait aussi qu'elle avait rompu et effacé toute sa vie précédente en fuyant sous le déguisement qu'elle avait revêtu. Joignez qu'elle ne doutait pas de tout faire par inspiration divine : pourquoi lui eût-on dicté de se travestir s'il n'y eût en cela des raisons merveilleuses et profondes? Elle pensait sans doute que le propre du plus grand saint qui pût venir sur terre serait de se voir délivré de la servitude d'être mâle ou femelle, à l'exemple des animaux; et que ce saint, c'était elle!

» Elle le pensa si fort qu'elle s'emplit de cette idée, de ce souhait, ou plutôt de cette décision-là. Dès lors, elle recouvra une tranquillité inouïe en de telles circonstances. Elle se crut à l'abri des pires entreprises. Et lorsqu'elle se pâma, dans l'instant que le capitaine arrivait (je pense) à ses fins, sa vision lui inspira qu'une transformation s'opérait en elle et qu'elle s'approchait par l'incomplet de son corps, de la perfection achevée des élus... Comme elle varie parfois dans ses dires, elle soutient parfois qu'elle priait, à l'instant d'avant, pour que l'obligation où elle était, et sa honte fussent trans-

férées à quelque autre personne. Et que c'est alors, miraculeusement, que la servante fut souhaitée par ce brutal soudard et apparut en effet... De telle sorte que je la surprendrais étrangement si je doutais devant elle qu'elle fût encore dans l'état de sa naissance et soumise du reste à notre conformation. Jugez alors de la conviction que mirent en elle les paroles du pasteur de ce village, lesquelles il prononçait en toute audace et imprudence, pour sauver la fille des soldats! Et vous comprendrez enfin les désastres et ravages inconcevables qu'opéra en elle le pauvre curé de Blatton, par sa bonhomie, sa crédulité, ou, d'un mot, sa faiblesse d'esprit.

» Ici, il convient que je vous explique avec quelque détail, sur quel genre d'homme elle était tombée par un curieux et déplorable hasard. A le voir, on n'eût pas dit autre chose qu'un brave pasteur déjà sur l'âge, le visage et le nez ronds, les yeux bordés d'écarlate, vu qu'il avait la larme extrêmement facile, comme vous avez pu voir ci-dessus. Mais sa destinée n'avait pas été commune jusque-là, ni ses soins ordinaires. Ce qui est bien à regretter.

» Il était Flamand de race et de langue, et après avoir étudié à Gand, il avait servi longtemps de secrétaire et de commis à ce célèbre évêque d'Ypres qu'on appelait Cornil Jansen; Vous ignoriez peut-être dans vos montagnes, que ce prélat, disciple et neveu du docteur Baïus, a écrit sur la doctrine de saint Augustin un livre dont on ne s'est guère avisé qu'après sa mort, il y a huit ou neuf ans, pour le discuter, critiquer, condamner... Pour moi, je ne sais trop de quoi il retourne, j'ai attendu, en fils soumis de l'Église, qu'on me recommandât de le trouver bon ou mauvais : dans les deux cas, je me garderai de le lire, estimant qu'il ne saurait pas être si nuisible ni si utile à l'âme qu'ennuyeux à l'esprit.

» Pour messire Pierre Salmon, il prit une part fort active à la propagation de ces thèses que je ne veux point juger en principe, mais pour qui je sens, s'il faut l'avouer, un éloignement effroyable, à considérer leur application. Même il fut un des grands amis d'un certain abbé Cyran de Haurannes, je ne sais trop, fils d'un boucher, et qui a fait du bruit dans le royaume de France : j'ai ouï-dire qu'il a fondé une abbaye aussi gaie qu'une prison et qu'il fut lui-même en prison à cause de cette

abbaye-là. Il n'est pas douteux qu'il ne fût terriblement détesté par les bons Pères de la Compagnie de Jésus; ils ont apparemment pour cela leurs raisons bien fortes, d'autant que je les connais pour de très honnêtes gens, et dangereux à leurs ennemis... Messire Salmon, nonobstant les remontrances de son évêque, avait toujours marqué pour ce Cyran une affection incroyable. Il conservait un grand nombre de ses lettres écrites en pur galimatias, que je condamne aussi sévèrement, révérence parler, que l'hérésie. Il a fait venir depuis sa mort, qui survint voici trois ans, des manières de reliques : un ongle de sa main, qu'on lui a, paraît-il, coupée, un pan de sa chemise trempée dans son sang précieux, et une boîte où est un peu de la poudre qu'on a faite avec ses os. J'ai vu ces objets dégoûtants dans sa cure, qui est près d'ici. Je me suis laissé dire que le sieur Cyran est ainsi répandu en morceaux à travers bien des provinces et des pays, comme un saint véritable! Pour moi, c'était, sur toute chose, un brouillon illuminé et contorsionnaire, comme il en pousse dès qu'on n'y prend garde; ils provignent même avec une aisance et une rapidité incroyables. Le curé de Blatton est un de ses rejetons évidents. Vous le verrez, hélas! il se livre à des bizarreries bien ridicules, comme de ne rien faire que par trois fois pour honorer la Trinité : il boit trois gorgées, se lave dans trois cuvettes, ne lance jamais que trois crachats. Et, si, d'une part, il agrée à madame la comtesse de Willerval par une austérité méritoire, une chasse continuelle au vice et au péché des sens, en revanche, il tourne la tête des pauvres gens de ce domaine en leur représentant qu'ils sont damnables et damnés, plus des trois quarts d'entre eux, et que le Christ, bafoué sans cesse et sans cesse en exil, n'a pas eu la force de racheter des péchés comme les leurs. »

— Hé là! — s'écria M. Viry en se mettant la main sur les yeux. — Voilà du joli! Croyez-vous qu'il entreprendra mes bons Comtois de la sorte... J'y veillerai bien, cornediable!... Mais hélas! où m'avez-vous fait tomber!

— Je vous passe, — poursuivit M. Deledeulle avec sang-froid, — ce qu'il a fait déjà de sa paroisse, et ce qu'il avait précisément fait de Blatton où cette Antoinette le vint trouver, comme par exprès. Lorsque le seigneur du lieu l'invita à

festoyer un soir de mardi-gras, avec le vieux maire que vous connaissez d'autre part, il y fut, mais armé d'un bâton; il cassa tout sur la table, versa les bouteilles dans les plats, les plats sur le parquet, en prononçant un discours des mieux senti. Le plus furieux était le maire qui perdait un si beau souper. J'admire fort qu'on ne l'ait point fait rosser par les gens, ce qui prouve que votre habit, messire, porte avec lui quelques privilèges et immunités.

— Allez y voir, — dit M. Viry. — Dans les Monts Jura, nous sommes, nous serviteurs de Dieu, attachés au sol comme les autres...

— Enfin on se plaignit à M. l'archevêque de Cambrai, qui ne pouvait sévir avec rigueur contre l'excès d'un zèle évangélique : le curé continua comme devant. Imaginez qu'il couche ici dans un cercueil tout prêt, avec une pierre pour chevet. A Blatton, il marchait en boitant, à cause de pois et de cailloux qu'il mettait dans ses souliers pour se meurtrir. Il se privait de boire, fût-ce une goutte d'eau. Il mangeait du pain sec, et dans sa chambre toute nue pendaient, d'abord un licou pour lui rappeler l'esclavage de l'homme et les supplices qui l'attendent, ensuite un membre de mouton tout pourri, tout puant, tout farci de vers. De temps à autre, il allait embrasser cette viande, pour dompter l'appétit qui lui venait. Sont-ce là des marques d'un esprit à poser en exemple?

— Assurément non, — dit M. Viry, — mais cela serait fort bien s'il n'y avait ces horribles doctrines dont vous avez parlé.

— C'est donc dans cette cure que notre Antoinette, ayant perdu son sexe, fut introduite par messire Salmon, qui pleurait toujours pour la révélation qu'elle lui avait faite.

» Il l'amena d'une traite à la chambre au mouton. Il y régnait une odeur affreuse. L'ayant assise dans un fauteuil rompu, il lui demanda :

— N'êtes-vous pas le prophète Élie?

» Je ne sais trop ce qu'elle lui répondit, en termes tirés des livres qu'elle avait lus en désordre. Elle lui expliqua qu'elle avait peut-être encore l'apparence d'une femme, mais que les gens de son espèce, encore qu'ils parussent avoir un sexe aux yeux du vulgaire, atteignaient à une privation particulière où ils ne participaient ni de l'un ni de l'autre, que c'était la

marque de leur élection, et que si Élie en avait été favorisé, elle était en effet Elie, ou quelqu'un d'analogue. Il lui arrive encore à présent de le redire, et vous entendrez de vos oreilles ces fariboles dénuées de sens et de respect...

» Cependant l'incendie était éteint. Les soudards piétinaient par le village. Élie eut une telle peur qu'elle se glissa, fluette comme elle est, dans un tiroir plein de pommes. Puis, le calme revenu, il l'emmena à l'église, bien que ce fût la mi-nuit. Il la cacha dans une niche où il y avait eu des orgues. Il lui apporta un peu de miel, et des petits pains d'offrande, qu'elle ne refusa pas, en dépit de sa sainteté. Il resta en prières dans le chœur, que l'huile sacrée éclairait vaguement. Et comme elle dormait, au petit jour, il la laissa. Les offices eurent lieu comme d'habitude, sans que les villageois se doutassent qu'il y avait au-dessus d'eux une fille qui n'en était plus une, une incarnation d'Élie, et la fondatrice d'une nouvelle Église, en train de regarder par une fenêtre les arbres du cimetière, alors tout décharnés, qui se balançaient sous le vent...

» Durant la journée, ces deux têtes faibles causèrent fort longuement et se trouvèrent en communion admirable. Tout ce qu'inventa Antoinette avec cette éloquence déréglée qu'il lui faut bien reconnaître, toucha extrêmement le pasteur de Blatton, qui vit en elle une personne surhumaine, et du surnaturel aussi dans le hasard qui les avait réunis : ce sont là choses qui flattent les esprits de ce genre. Ils délibérèrent, pour faire court, de bâtir à cette petite sainte, ou à ce petit saint comme vous voudrez, une cellule au milieu du jardin ou du cimetière; il suffirait d'un bonier de terre que paierait une bonne âme généreuse; alentour, d'autres élus viendraient habiter et former le noyau du nouvel Eden des vrais chrétiens. Assurément ce n'était pas le désert, qu'un lieu si fréquenté par les paysans et, d'aventure, les soldats. Mais, à le bien prendre, le désert est partout où il n'y a point d'affections.

» Pendant ce temps, il ne vous étonnera pas qu'à Lille le sieur Bourignon eût fait chercher sa fille au fond des rivières et derrière les clôtures des couvents. Il avait, pour ce faire, des sergents fort dispos. Au bout de deux jours, le messager qui vient de Mons, se trouvait à Bassec quand il apprit l'histoire de

la fille travestie. Il n'eut garde de ne point l'apporter à Lille, où elle causa plus de joie que de surprise.

» La famille de la demoiselle se mit en route aussitôt, sur un chariot, se renseigna à Bassec, gagna Blatton au trot et descendit devant la cure. Antoinette les vit par une lucarne, s'enfuit à l'église, monta se cacher dans sa niche. Le curé ameuta sa paroisse, qui comptait pas mal de bizarres fanatiques faits par lui, et à son image. Et bien que le sieur Bourignon jurât qu'il ferait pendre le curé et qu'il mettrait le feu au village, il fallut bien s'en retourner...

» Or, par un hasard merveilleux, monseigneur l'archevêque de Cambrai s'en revenait en grand équipage d'une abbaye sise à Saint-Guillain, où des capucins l'avaient invité à faire retraite et bonne chère. Il rencontre en route un chariot plein de pleurs et de cris forcenés. Il demande ce que c'est. On l'en informe sur l'heure. Il lève les bras au ciel, fait diriger son carrosse sur Blatton où l'on revient en cortège... Cette fois, le curé Salmon dut céder. Antoinette, de sa niche, promit à l'archevêque qu'il brûlerait en enfer. Ses parents, attendris par sa dureté, pleuraient à chaudes larmes. Le père expliqua à monseigneur que son seul crime fut de la vouloir marier. Bien que mis en défiance par le nom du curé Salmon, qu'il connaissait, le prélat croit que l'on contrarie une vocation religieuse. Il démêle que ce sont là gens aisés, une bonne dot pour quelque couvent. Il prêche la modération, il arrache la promesse de ne jamais forcer Antoinette à prendre un mari. Elle descend enfin : on ne l'avait pas vue jusque-là. A la trouver vêtue en garçon, un cri s'élève. Monseigneur lui enjoint de s'habiller dans l'église même avec une jupe de sa sœur. On la fait monter sur le chariot. Elle tient un discours insensé au Pierre Salmon, lui commandant de l'attendre, de ne céder à évêques, à princes ni à rois et de retenir à jamais ce qu'elle lui révéla... Il n'eut garde de l'oublier.

» Sur ce, l'on s'en revint à Lille, où elle reprit la vie la plus maussade du monde. Il y eut beaucoup de bonnes gens qui firent des gorges chaudes de l'aventure. Quand elle passait dans les rues, on disait : « Ah! voilà l'Ermite. » Sa sœur, ou sa servante répondaient : « Tout ira si l'on n'a pas rapporté de petits ermites du voyage. » En quoi ces femmes ne croyaient

pas si bien dire. Non qu'elle eût, hélas! rapporté un petit capitaine, ce qui eût arrangé bien des choses et rendu impossibles bien des folies; mais elle avait en effet semé une graine qui ne manqua pas de lever, comme vous pourrez voir.

» Le premier résultat de sa belle équipée fut de décourager les prétendants. Le marchand français ne reparut point, et il n'en vint pas d'autres. Cette circonstance s'explique aisément par l'estime qu'on faisait d'elle, savoir d'une vraie folle, et qui avait couru. Mais ce délaissement fortifia Antoinette dans la conviction qu'elle n'avait plus de sexe, à l'exception de quelques apparences qui ne comptaient point aux yeux de la foi. Du reste elle mit quelque prudence à soutenir cette rare folie : elle ne s'en ouvrit qu'à fort peu de gens, qui sont ses disciples ou sectaires. Encore fallait-il qu'ils fussent assez avancés en sagesse et doctrine pour qu'elle la leur révêlât. De ce nombre il y a aujourd'hui toute cette paroisse, en premier lieu madame de Willerval, et moi-même, hélas! qui tiens ici le rôle hypocrite d'une manière de converti!

» Mais sachez d'abord quelle vie elle mena à Lille, une fois ramenée dans cette cité par ses parents. Elle se cloîtra dans sa chambre où elle remplaça son lit par une planche, qui figurait une lame funéraire; elle peignit sur les murs la vigne merveilleuse dont elle avait eu la vision, et un petit enclos avec des grottes, un rocher, bref, le simulacre du désert. Là elle se mit à converser avec Dieu sur un pied d'égalité, lui demandant ses conseils, heure par heure, et le tançant d'importance s'il ne répondait pas assez tôt. Bien entendu, elle refusa de jamais plus recevoir son confesseur, qui avait été naguère un bon Jésuite plein de doctrine et de sens. Elle cessa aussi, comme elle dit, de prier autrement qu'en esprit, de suivre les offices et les rites qui sont, pour ainsi dire, au commun des chrétiens, les béquilles de leur infirmité. Elle vécut tout entourée d'illusions et de prestiges qui l'aidèrent singulièrement à mûrir et à achever les conceptions dont elle s'était avisée. Et je ne m'étonnerais pas, moi qui vous parle, qu'elle eût été, dès ce temps-là, en conversation continuelle avec le Diable. Vous savez combien je doute que ce malin Esprit ait sans cesse le nez dans nos affaires autrement que par ses

tentations, mais je crois bien que la demoiselle Bourignon, pour en parler sans cesse, doit être obsédée de lui, et peut-être possédée.

» Elle conte volontiers qu'il lui fit subir à Lille mille violences : il battait sa fenêtre, remuait ses meubles, se couchait en travers de son passage, mettait au lieu où elle dormait, un fantôme noir tout froid et tout raide. Il lui donnait des pâmoisons qui duraient tout un jour; il rendait ses membres soudain noués et lourds comme du plomb. Mais tout cela vient-il de l'amour ou de la haine qu'il lui porte? Je crains bien qu'elle ne se vante en croyant que c'est de la haine, pour donner ainsi les mêmes marques de sainteté qu'on a vues en des personnes qui valaient mieux qu'elle.

Toujours est-il que son père essaya de se débarrasser d'une telle fille : il l'envoya quatre mois chez des Augustines, à Tournai, où elle refusa de s'instruire et de se plier à aucune règle. Elle revint donc, et lia familiarité avec des filles de son âge, qui ayant entendu parler d'elle, venaient la supplier de leur servir de guide et de prophète. Il y avait parmi elles une certaine Marie Malapert, qui tombait du haut-mal, une fois par semaine, et deux sœurs appelées Labarre, qui moururent en fort peu de temps. Il me semble que notre Antoinette porte malheur aux gens avec une extrême facilité, et qu'elle n'en mène aucun deuil, estimant toutes les calamités pour un juste châtiment des corruptions d'autrui. Vous l'allez voir, monsieur, ci-après.

» Ayant lassé toute sa famille, elle obtint de se rendre à Mons où l'archevêque Van den Brugh résidait alors; c'est celui qui l'avait dénichée dans l'église de Blatton. Elle eut l'audace de l'aller trouver. Il la reçut, la questionna assez habilement, vit qu'elle n'avait ni directeur ni humilité, obtint l'aveu qu'elle voulait réformer toute l'Église et qu'elle se croyait supérieure à tout le clergé. « Si j'étais pape, lui dit-elle, j'excommunierais tous les chrétiens. » Dès lors, bien qu'il l'eût congédiée avec une douceur que je réprouve, il la fit surveiller par des Jésuites qui prirent à cette mission un intérêt des plus vif. Elle logeait dans une maison libre de filles dévotes, d'où ils la firent déguerpir. Elle se mit dans une taverne et envoya de là à l'archevêque une lettre où elle disait : « Vous

allez mourir. Je vous jette comme les autres dans la gueule du loup infernal. » Par hasard, ce pauvre prélat mourut en effet deux ans après, dont elle tire une grande gloire.

» Elle crut alors pouvoir retourner à Blatton où messire Salmon, surveillé par les supérieurs, détesté par le bailli, le maire, le seigneur et un bon nombre de ses ouailles, continuait à lécher son gigot pourri et à faire des lectures pernicieuses.

» Elle reparut donc un matin devant lui, habillée cette fois comme une religieuse, d'un vêtement noir et gris qu'on lui avait fait à Mons. Une pauvre veuve de Lille, qui ne savait ni A ni B, l'accompagnait et lui servait de disciple, de servante. Elle avait endoctriné cette femme, nommée Hochard, dans la taverne de Mons, son logement.

— Me voici, — dit Antoinette. — Je veux savoir si vous êtes toujours l'ennemi des démons qui me persécutent.

» Il l'était plus que jamais, étant persécuté lui-même. Il l'était même au point qu'il la logea avec sa veuve, comme deux recluses, dans une étable attenante à la cure, et qu'il cessa de faire son office de pasteur, occupé qu'il était à écouter Antoinette, à écrire sous sa dictée, à causer avec elle de la fin prochaine de ce monde et des signes qui la marqueront. Ils ont bâti là-dessus une théorie bien ridicule et surprenante dont vous ne serez pourtant pas étonné : il paraît qu'il faut trois *Antéchrists* pour que la terre s'écroule enfin avec le soleil et les astres, bref tout cet univers bâti, composé, soutenu par la perversité du démon, et nourri de la substance même du mal.

» Or ces Antéchrists (j'ai honte, monsieur, à me faire truchement de telles choses), ces Antéchrists ne sont point des pervers, qui tenteront de ruiner l'ouvrage du Sauveur. Au contraire, ce sont des saints incomparables, annonciateurs du règne nouveau, à peu près comme le Baptiste le fut de la venue de son Dieu. On les a attendus fort longtemps, mais les temps sont proches; et sans doute ils surgissent tous à la fois, car Antoinette estime qu'elle n'est autre que l'un d'eux, et le curé de Blatton, rien de moins que le second des trois. J'oubliais de vous dire que ces Antéchrists ont pour caractère, outre leur sainteté incomparable, de n'avoir plus de sexe,

nonobstant la spécieuse figure qu'ils font paraître aux incroyants, et qui les empêche d'être tout d'abord remarqués et reconnus. Il ne reste donc plus qu'à découvrir le troisième; celui-là annoncera le nouveau déluge, la destruction méritée de cette terre de malédictions et de tous ceux qui l'habitent, sauf quelques-uns convertis par Antoinette.

» J'ai bien cru, pendant un temps, que madame de Willerval allait compléter cette non pareille Trinité. Et elle-même y doit avoir quelque prétention, soit par sa sainteté propre, soit par les services qu'elle a rendus à la cause de mademoiselle Bourignon. Pour moi, elle en vaudrait bien un autre; je démêle même je ne sais quoi en elle, dans sa vie passée et le particulier de ses affections, qui annonce qu'elle est destinée à tenir le personnage d'Antéchrist, sans faiblesses, je veux dire avec d'autres faiblesses que celles du commun...

» Il vous reste à apprendre, messire, la rencontre de cette dame avec la prophétesse et la conjonction de leurs astres. C'est M. Salmon qui en fut l'artisan et, surtout, le cardinal de Richelieu qui a pris Arras, fait sauter M. le comte Philippe et jeté la comtesse sa sœur dans les excès que vous savez... Il y a quatre ans environ, les Jésuites ont réussi à faire chasser messire Pierre Salmon de sa cure; en même temps qu'à exterminer de Mons, de Tournai, de Brugelette et des lieux voisins, un quarteron de religieuses touchées et affectées de ses erreurs. Sur le bruit qui courait, non de ses bizarreries, mais de ses austérités, madame la Comtesse l'a voulu voir, l'a mandé, l'a reconnu digne d'être son chapelain et installé auprès de ce château de Deusse pour régenter ses vassaux où vous verrez le beau travail qu'il a fait. Puis il a fait venir la dame Hochard et sa Bourignon qui, retirées à Liége, vivaient pauvrement et travaillaient l'une en dentelle, l'autre en écrivailleries.

» On n'a plus garde de s'inquiéter d'eux car leur protectrice est forte, grande aumônière au surplus, et d'une famille bien en cour. On pense sans doute que l'hérésie (car je puis bien employer ce nom) ainsi cantonnée à un domaine, ne saurait désormais s'étendre, mais bien s'épuiser et s'éteindre, comme une flamme qui n'aurait d'aliment qu'elle-même. Si elle s'avisait pourtant de se transporter au dehors, cela pourrait changer. Ou, si l'on apprenait que la Bourignon recrute,

comme elle fait pour vos montagnards, des prosélytes au loin parmi les gens qu'a ruinés la guerre, quelque bon Père irait détromper en hâte M. de Strasbourg. Mais cet apostolat a eu du bon, puisque vous voici et que vous me sauvez.

» Mademoiselle Bourignon ne resta ici que quelques mois la première fois qu'elle y fut attirée. Je vous épargne l'enthousiasme foudroyant dont elle saisit madame de Willerval, et comment elle fit passer en elle toutes ses doctrines. Elle dut partir en toute hâte pour Lille où sa mère en mourant lui laissait son héritage : elle paraît avoir revendiqué avec bien de l'âpreté ces biens temporels, soit à son père, soit à sa sœur mariée. Elle a fait tant que le bonhomme Bourignon, resté seul et sans consolation d'aucune sorte, a convolé secrètement avec une servante qu'il a chez lui, bien qu'elle ait dix-sept ans, et lui plus de soixante. Si sa fille lui avait tenu son livre, ravaudé ses bas, gouverné son ménage, il n'en eût pas été ainsi .

» Depuis lors, Antoinette est revenue ici, où elle demeure la plupart de son temps. Si je l'en croyais, elle ne peut retourner à Lille qu'elle ne soit aussitôt pourchassée, priée d'amour par mille débauchés, qui en veulent à l'argent qu'elle possède aujourd'hui; car à quoi en voudraient-ils, touchant un Antéchrist privé de sexe? Elle va pourtant de temps à autre dans la ville de sa naissance, pour veiller à ses intérêts ou maudire solennellement sa marâtre. Elle y est en ce moment et pour quelques semaines encore, avec madame la Comtesse. Elles y demeurent, paraît-il, dans une clusette au faubourg Saint-André l'une à la cave, l'autre au grenier, sans meubles, linceuls, poteries d'aucune façon, mais possédées de visons délicieuses et portant la mort par la prière, chez tous les ennemis. Les Français menacent-ils le faubourg : elles prient — une peste s'abat sur cette armée abominable. Un curé leur cherche-t-il noise — il meurt... Mais je vous fâche, avec mon discours. Lisez plutôt la dernière lettre que m'a adressée madame de Willerval, ainsi qu'à messire Salmon pour qu'il la lise en chaire. »

« *Les ennemis de notre Sainte sont défaits une fois de plus. Apprenez à connaître quelle puissance Dieu lui a impartie pour punir les méchants et fournir les tièdes d'exemples redoutables : mademoiselle Bourignon a un père, selon le monde, qui*

*est plongé dans les plus affreuses débauches. Elle a tant prié que le voici paralysé, en châtiment de ses vices. Elle a aussi une sœur mariée à un conseiller licencié ès lois; celle-ci et son époux, après avoir voulu servir de compositeurs amiables entre Mademoiselle et son père, ont pris le parti de ce dernier et disputent à leur sœur son héritage. Mademoiselle a pris deux avocats, l'un pensionnaire, l'autre postulant pour aller plaider. Et avant même qu'ils l'aient servie, par l'intercession de cette insigne et sainte Antoinette, ils ont tous deux été favorisés de miracles : l'un qui boitait, marche parfaitement droit, l'autre a reçu la nouvelle qu'un certain trésor, qu'il avait fait enfouir dans les remparts, de crainte des Français, est retrouvé intact et même accru, comme les talents de l'Évangile, à telles enseignes qu'il se monte présentement à six mille florins de deux mille qu'il valait avant. Pour la belle-sœur, ayant été maudite par notre Antoinette, elle a subi une maladie horrible qui lui a dévoré toute sa beauté et la consomme lentement. Le beau-frère conseiller est tombé dans une étisie effrayante, qui le sèche et lui boit tout son sang. Enfin leur enfant s'est écrasé hier en tombant de la fenêtre d'une chambre haute où il jouait sur une petite layette à fleurs. Tels sont, mes frères, les signes d'une gloire inouïe, que les haines et les jalousies des pervers n'arrivent pas à troubler ou à ternir. Réjouissez-vous avec moi de votre nudité et pauvreté, fuyez le temporel et tâchez à ne point mériter des malédictions si terribles. »*

— Cela est fort bon à dire, — observa M. Deledeulle en repliant la lettre, quand on est occupé justement à gagner un héritage. Je vois à votre air, monsieur, que vous ne trouvez guère bonne cette forme de charité chrétienne. J'ai donc bien peur que vous n'en encouriez les effets à votre tour, si vous marquez de la révolte et de l'imprudence. Dans ce cas, vous ferez bien de ne pas jouer dans les combles avec des layettes à fleurs.

— Vous êtes un plaisant, — dit M. Viry en se levant du balustre, — mais l'avenir m'apparaît sous les couleurs les plus tristes et les plus désolées.

## VIII

### LE BOUC ÉMISSAIRE

Les jours suivants M. Viry se fit montrer le domaine de Deusse, où ses paroissiens commençaient de travailler les champs avec une diligence extrême : d'autant plus que l'approche de l'hiver doublait le zèle qu'ils sentaient devant leur nouvelle terre. Ces braves gens offraient le spectacle d'une animation et d'une allégresse incroyables. Ils saluaient leur pasteur avec de grands cris et des gestes si naïfs qu'il lui en venait une mélancolie fort amère.

« Hélas! songeait-il, que deviendra cette joie, que deviendra ce plaisir de vivre lorsque la terrible Comtesse sera de retour, et surtout ce monstre féminin qui se traîne avec elle? Faut-il acheter à un tel prix la possession précaire d'un lambeau de sol? Ne vaudrait-il pas mieux, tant que rien n'est déterminé encore, que mes gens et moi-même reprissions notre route errante, parmi les soldats guerroyants et les villageois jaloux de leurs biens?... » Mais il se doutait que cette proposition serait fort mal accueillie, et il se tourmentait bien durement à rêver aux moyens de conserver pour ses ouailles la prospérité temporelle et le salut éternel. Il les voyait dans une étrange bergerie; et bien qu'il fût par nature conciliant et débonnaire, il regrettait presque que leurs vies n'eussent pas été tranchées à Saint-Claude, dans la ruine et la subversion de leur province : cela eût épargné à leur foi de courir là si grand péril.

Autant les communs du château de Deusse et les anciens serfs des Monts-Jura étaient un plaisir pour l'œil, autant le village présentait un aspect misérable et renfrogné. Cela surtout semblait à M. Viry du plus affreux augure.

M. Deledeulle le conduisit maintes fois parmi les vassaux de madame de Willerval. Au milieu de cette riche contrée où les labours entretenaient une agitation plaisante et une prospérité enviable, c'était un village tout noir, comme dépeuplé. Il n'y passait guère de loin en loin que des vieilles femmes et de petites filles qui portaient du charbon, dans une hotte, sur leur dos; hommes et femmes, tous présentaient un visage sombre, comme hantés des visions de l'enfer qui

leur était promis. Tous portaient sur leur blouse ou sur leur souquenille une espèce de scapulaire noir, à la croix et aux larmes blanches. C'était, dit M. Deledeulle, l'insigne de ce repentir éternel qu'Antoinette voulait inspirer à son peuple. A vrai dire, ce peuple marquait de la décadence : nul n'y jouait le soir à des jeux villageois, les groupes ne s'assemblaient point pour causer, comme c'est l'usage en Flandre; il y avait fort peu d'enfants dans les ménages, au lieu de ces marmots nombreux qu'on voit rouler d'ordinaire sur les portes avec les chaudrons et les chats. On ne voyait pas même ces aimables statues de la Vierge et des saints dont les campagnards aisés ornent le devant de leurs chaumines. Une bonne femme parla à l'intendant, en présence de M. Viry, d'une gravure des mieux faite et des mieux coloriée, jadis achetée plus de dix sous à un colporteur, et que mademoiselle Bourignon l'ayant vue par leur lucarne, avait déchirée de ses mains.

— Vous en avez bien gardé quelques morceaux? — dit M. Deledeulle avec son meilleur sourire.

La femme sortit en grand mystère de sa paillasse les lambeaux d'une estampe, elle les réunit : on y voyait un Chrit roux, bien fait et agréable, *véritable portrait de Notre Seigneur qui fut peint et envoyé au Sénat romain par Publius Lentulus, alors gouverneur de Judée.*

— Il est fort bon, — dit M. Viry en bénissant cette image. — Gardez-le, je vous prie, et cachez-le si vous voulez. Et souvenez-vous que le Seigneur aime mieux être aimable que détestable. Sachez aussi...

A ces mots, M. Deledeulle l'entraîna dehors, mû par cette prudence qu'il avait acquise depuis longtemps.

— Sachez d'abord vous-même à qui vous parlez, — dit-il; — tout ici finit par être connu : il est mieux de vous cacher vous-même, si vous ne voulez être déchiré comme cette gravure.

— Par exemple! — s'écria M. Viry. — Mais avec l'habit que je porte, de quoi servirais-je si je laissais...?

Ils s'interrompirent, étant auprès d'un champ où un laboureur faisait tourner son attelage; il l'avait poussé au bout d'un sillon qui touchait la route; et tout en relevant le soc poli par sa sueur, il criait :

— Tire donc, Jésus, Hue! Christ! Hue! pauvre bête! — et cent blasphèmes analogues.

De peur que M. Viry ne fît un éclat, M. Deledeulle arrêta le rustre :

— Dis-moi, mon ami, quel discours fais-tu à tes chevaux?

— Eh! Monsieur, je leur tiens celui qu'on tient au Sauveur, qui fut, paraît-il, garotté comme eux et promené à hue et à dia, d'un juge à l'autre. M. le curé Salmon nous l'a bien commandé pour nous mettre ce supplice en mémoire et nous assurer qu'il se continue. Quand je passe les blés au fléau, il faut aussi crier comme les soldats qui ont fouetté Jésus; quand on porte une gerbe, c'est une œuvre méritoire que de sacrer comme le mauvais larron qui pliait sous sa croix en gravissant le mont Calvaire, lui aussi.

— Mais pourquoi prendre le rôle des bourreaux et des méchants, plutôt que celui du juste?

— Nous n'en saurions prendre un autre, monsieur, vu la perversité et la corruption où nous sommes.

Et, achevant ce prône, le laboureur se moucha dans ses doigts qu'il essuya à ses chausses. Il continua de tourner en blasphémant et ne vit point M. Viry qui se bouchait les oreilles.

Ce fut le dimanche suivant que M. le curé de Septmoncel, lequel disait sa messe secrètement devant les siens, vit au naturel l'hérétique Pierre Salmon, pierre angulaire de ce temple abominable.

« Je n'aurai garde, se disait-il, d'entrer dans l'église où officie ce pasteur : il me convierait peut-être à participer à ces maléfices. Mais je veux et je dois cependant le surveiller, comme on fait d'un ennemi qui rôde autour d'une citadelle. — Et vous, monsieur, — ajouta-t-il pour M. Deledeulle, — êtes-vous présent de corps à ces cérémonies?

— Il le faut bien, — dit M. Deledeulle! — Du reste il n'y a rien de particulier dans sa messe, qu'un moment de silence après la consécration et un autre avant la communion; on prie mentalement pour la venue de l'Antéchrist, qui doit ramener la pureté du monde et combler les vœux de la prophétesse. Abstenez-vous de venir; cela ne peut vous instruire en autre façon!

M. Viry crut bon de s'obstiner et se rendit à l'église de Deusse. Il fut bien surpris de la trouver, par le froid déjà piquant, grande ouverte sur le cimetière et presque vide. Au fond, on apercevait l'autel où messire Salmon marmottait, un drap noir tendu, marqué de la croix et des larmes, et des murs entièrement nus : le plus curieux est qu'il n'y avait pas dix fidèles agenouillés dans l'enceinte. Et M. Viry hésitait, tournait de toutes parts quand un grand paysan, posté près du porche, le tira par le bras et le fit reculer : alors il vit une quinzaine d'autres campagnards accroupis sous les arcades du portail, lesquels il n'avait pas remarqués en entrant. Il se recula encore, et trouva cachés derrière les croix du champ des morts une foule de gens qui paraissaient en prières. Et par delà l'enceinte, sur un tertre recouvert par du fumier, des débris de bois et de poteries, des épluchures de légumes, se tenait debout un groupe de Réprouvés qui n'assistait à la messe que dans cet éloignement, marque de leur vilenie. M. Viry s'agenouilla à tout hasard auprès d'une tombe. Il se félicitait d'être ainsi dispensé de surveillance, et de pouvoir assez bien observer. Il vit que M. Deledeulle était de son rang, comme la plupart des paroissiens et ne semblait pas humilié!

Quand tout fut fini, messire Salmon apparut sortant de l'église ténébreuse et entouré des privilégiés : il était orné d'une étole et d'un manipule; son visage était gras et paisible, mais son œil bleu luisait avec la fixité rêveuse qui distingue les visionnaires. Une brise légère vint soulever ses cheveux blanchissants qui se dressèrent comme des flammèches. Il entamait, à voix aiguë, un cantique où M. Viry distingua ces paroles :

*Les Diables ont dressé leurs embuscades,*
*Pour m'en jouer, m'épiant en tous lieux,*

et la foule reprit en chœur :

*Venez, Toinon, crevez leurs canonades*
*Que le ballon redonde devers eux!*

Quelles pauvretés! — dit M. Deledeulle à mi-voix — cela offense violemment le goût, la raison et les oreilles... On y

reconnaît assez la façon d'Antoinette. Et il entonna comme les autres, craignant qu'on ne le vît s'abstenir :

*Que le ballon... Que le ballon redonde devers eux!*

Ensuite on vit une Réconciliation de pêcheurs. Du tertre infâme où ils étaient, deux Réprouvés, homme et femme, descendirent. Ils avaient les mains enchaînées par un ruban noir et, chose plus bizarre encore, un masque attaché sur le derrière de la tête, qui leur faisait comme un double visage. Ce masque était grimaçant et cornu. Quand ils approchèrent, on distingua même que leurs vêtements — les hardes de la femme, la blouse de l'homme — étaient agrafés à l'envers, comme si leur dos eût été leur poitrine, et de façon qu'ils ne pussent guère bouger les bras. Cette mômerie signifiait qu'ils avançaient à reculons vers l'enfer et sans espoir de retourner. Mais messire Salmon les reçut sous le porche, entre une double haie de fanatiques. Il versa sur eux une cruche entière d'eau bénite qui, les faisant suffoquer, leur donna l'aspect le plus piteux et le plus ridicule du monde. Ensuite il fit le tour de ce couple, arracha les masques et les brûla dans l'herbe, cependant que des cantiques reprenaient sur un air à porter le diable en terre, pour célébrer cette allégresse.

— Qu'ont fait ces deux-là? — demanda M. Viry.

— Personne ne le sait, — répondit l'intendant. — Et c'est le plus terrible. Leur conscience seule les a poussés à se mettre là-bas au loin du troupeau, c'est elle qui leur dicte de revenir, et de se faire purifier. Le prochain dimanche ils s'agenouilleront dans le cimetière.

— Pourquoi pas dans l'église?

— Oh! cela non, — dit M. Beledeulle. — Les gens qui pénètrent dans l'église y sont admis par M. Salmon lui-même. Songez qu'ils s'y trouvent d'habitude sur les mêmes bancs que la Bourignon et madame la Comtesse! Songez aussi qu'ils sont admis à communier, au moins une fois par an. Le reste ne saurait approcher du sacrement; ou on les tiendrait pour les pires sacrilèges et les impies les plus outrecuidants.

— Mais comment s'acquiert-on un tel privilège?

— Il faut entrer dans une certaine confrérie qui se réunit

tous les soirs et dont les membres se fouettent l'un l'autre à tour de bras.

— Aucun n'en est mort? — demanda le curé de Septmoncel.

— Bien au contraire! C'est pour eux un fort grand plaisir que ce supplice mortifiant, et il passe pour si enviable que les autres fidèles s'exercent dès l'enfance à l'endurer, à l'agraver, à s'en rendre dignes; et les fouetteurs sont les plus estimés de tous les villageois de ce coin... Mais voici le *Bouc émissaire.* Vous apercevez cette fille grosse et pâle, que l'on coiffe d'un voile noir? On lui forme un petit cortège. Les cantiques reprennent; suivons la troupe, je vous prie. Et souffrez que je chante, car on nous regarde :

*Il a levé le talon contre moi,*
*M'ayant manqué de foi,*
*Il m'a couvert et d'ordure et de cendre...*

La foule entière se mettait en marche, en chantant ces gentils vers du même ton triste que tout empruntait en ces lieux. M. Salmon la précédait avec la fille voilée; l'église restait ouverte et le cimetière tout foulé aux pieds. On traversa le village. Quelques enfants toussaient, le ciel était gris et pesant; les chants, les pas, le moindre bruit paraissaient, sous cette voûte basse, grêles et misérables. On arriva devant les murailles du parc qu'on longea sans hâte. M. Viry reconnut ensuite qu'on traversait la route par où son chariot l'avait conduit dans cette vallée d'infortune, qu'on passait sous un maigre bois dépouillé, qu'on s'arrêtait devant une pièce d'eau. Ce n'était qu'un étang peu profond, tout envahi de joncs sur un côté, et dont l'eau verte croupissait sur un sol de boue, de semblable couleur. Sans doute était-ce là le réservoir qui alimentait les douves du château de Deusse et les ruisseaux qui bordaient le parc.

— Mes frères, — dit messire Salmon, en s'avançant sur le bord et faisant face à la foule, — le ciel a bien voulu que Rose Catillon, ici présente à mes côtés, se reconnût coupable de tous les péchés que vous avez commis depuis le mois dernier, à l'exception de ceux qui ne sont point rémissibles, et sans préjudice de la faute originelle, pour ceux d'entre nous qui n'en seront jamais lavés. Pareille à ce Bouc émissaire que le

peuple de Dieu déléguait au sacrifice pour expier ce qu'il avait commis d'expiable, elle accepte de signifier le supplice que nous méritons, nous qui avons outragé, conspué, meurtri, déchiré, la face éternellement souffrante du Dieu-des-pleurs. Tandis qu'elle va subir ce supplice qui n'est qu'une figure, et des douleurs qui ne sont que dérision au prix des tortures que nous avons attirées sur nous, prions, mes frères, pour que son dévouement soit efficace et fléchisse le courroux vindicatif du ciel. Supplions que les Démons ne soient pas plus acharnés sur notre âme que les sangsues ne seront sur sa peau, que la tiédeur de notre foi ne ressemble pas au froid glacial de cette eau où elle se plonge, que nos tourments ne durent pas plus longtemps au prix de l'éternité que cette journée et cette nuit où elle va demeurer dans l'étang...

Pendant ce discours, deux femmes enlevaient à la fille, non le voile noir qui cachait aussi bien ses cheveux que son visage, mais son casaquin et ses jupes. Elle apparut enfin toute nue et grelottante; et elle fit tomber ses sabots de deux mouvements de pied. M. Viry regarda ce corps boursouflé, marqué de fatigue aux genoux et aux coudes, et dont le ventre bombait.

— Si quelqu'un de vous, — disait M. Salmon, — sent à cette heure une impureté naître dans son âme, qu'il la confesse aussitôt.

Nul ne leva la tête, hommes comme femmes s'étaient agenouillés.

— Si au contraire, tous se sentent dépouillés de la servitude de la chair qu'ils s'enorgueillissent et se réjouissent : là est le signe de l'élection. Là, le chemin où ils doivent marcher plus avant, en priant pour que l'un d'entre les préférés du Seigneur soit enfin privé de sa honte d'homme ou de sa honte de femme, et annonce la fin des temps.

La Catillon était entrée dans l'étang et haletait. L'eau lançait mille bulles autour de son corps. Bientôt on ne vit plus de la fille que le haut de la poitrine, et le voile noir entortillé devant son visage. Elle reçut une bénédiction, tous les fidèles défilèrent sur la rive, en s'inclinant devant elle et se dispersèrent.

M. Viry était outré de dégoût et de colère : il courut après M. Deledeulle.

— Quoi! — dit-il, — Cette malheureuse va-t-elle rester là tout le jour et toute la nuit?

— Elles en ont l'habitude, — répondit l'autre, — comme les autres ont l'habitude de la voir dévêtir, elle et ses pareilles, et de se croire déchargés ainsi de leurs menus péchés. Pourquoi voulez-vous que ces gens soient plus misérables que d'autres? est-ce que leur pitié, leur bon vouloir ne leur doivent pas être comptés?

— Sans doute, sans doute, — répartit M. Viry. — Mais la faute de ceux qui les mènent et les trompent ne me paraît point rachetable. Je tiens sans doute qu'il faut peu de chose pour plaire à Dieu, quand on est égaré par une fausse doctrine, et que c'est à ceux-là qui possèdent la foi pure et droite, qu'il faudrait beaucoup demander. Mais que dire de ceux qui ont créé, ou peu s'en faut, la fausse doctrine de leurs propres mains?

Ce même soir, il éclata un grand scandale, le jeune Aimé Robineau fut trouvé en conversation galante avec une des filles Gonin, qui avait le renom de simple d'esprit. Le malheur voulut qu'il eût pris pour lieu de son entretien une chambre à four demi-ruineuse, située au bout du village de Deusse, à quelques toises de la dernière maison. Les hérétiques sanctifiaient le jour du Seigneur en s'ennuyant chacun chez soi sous une torche de résine, et en soufflant un feu puant de tourbe et de houille à leur triste foyer. Les aboiements furieux du dogue Isacaar alarmèrent tout le village. Les hommes sortirent avec un bâton, les femmes avec un fût de quenouille. On arriva devant le fournil, où veillait le chien qui, flairant la porte close; à la fin ses cris hargneux laissèrent entendre le chuchotement timide des amants. On ouvrit sans façon, on referma aussi vite. N'était-ce pas le pire attentat contre la sainteté du village, en une nuit de repos, ou précisément le Bouc émissaire trempait dans le marécage? Messire Salmon fut averti aussitôt. Il se leva du lit de terre battue où il gisait en grande rêverie ou extase.

— Je sais, — dit-il, — ce sont des Démons qui veulent vous tenter par le canal de votre vue. Ne les regardez point!

— Mais, — osa dire quelqu'un, — ce ne sont pas des Démons, puisque Isacaar ne les a pas reconnus et traités en frères.

— Cela ressemble même, — ajouta un autre, — à un garçon et à une fille de la Comté, deux de ceux qu'on a logés aux remises du château.

— Ah! ce sont ces maudits! — reprit le pasteur. — Gardez bien alors de les approcher et de leur adresser la parole! Mais brûlez quantité de fagots autour de leur retraite immonde et chantez le cantique qui préserve des contagions et entraînements charnels.

Il alla présider cette cérémonie. Le tumulte et la lueur du feu prévinrent M. Viry et l'intendant avant qu'ils se missent au lit sur la couche impure de M. de Willerval. Ils coururent au hameau sans perdre un instant. Le peuple saint assemblé attisait le bûcher tout en hurlant un des refrains d'Antoinette. M. Viry bouscula quelques-uns des chanteurs, écarta les fagots crépitants, ouvrit la porte et vit ses deux garnements, non point aux bras l'un de l'autre, mais enfumés, toussants, et croyant leur dernière heure arrivée. Il les secoua rudement, les souffleta et les chassa vivement vers leurs demeures. Cependant que les gens de Deusse se cachaient le visage pour épargner à leurs yeux le scandale et se dispersaient en poussant des cris horribles. Quand il eut repris son sang-froid, il ne vit plus devant lui M. Deledeulle qui avait jugé bon d'enfiler la venelle, mais bien M. Salmon qui le regardait d'un air froid et méprisant.

— Qui vous envoie ici? — lui dit ce dernier, sur un ton de persiflage. — Seriez-vous Jésuite?

— Je ne le suis point, — dit M. Viry, — et je n'en tire point gloire. Personne ne m'envoie; celle qui m'amène ici, c'est madame la comtesse de Willerval. Mais à mon tour, monsieur, je vous demanderai, puisque le ciel nous a fait rencontrer...

A ce moment il sentit qu'un de ses souliers avait entraîné une brindille en flammes et que le talon brûlait. Il le secoua vivement. Quand il se redressa, M. Salmon était rentré dans l'ombre avec une rapidité merveilleuse, et il se trouva tout seul, extrêmement furieux contre Aimé Robineau, contre ce chien de pays, et contre cet hérétique qui n'avait pas même été sensible à son éloquence.

Il s'éloigna en bougonnant. Le jeu des ténèbres et des derniers reflets du brasier furent cause qu'il s'égara de l'allée où

il devait s'engager pour revenir au pavillon. Il se trouva soudain sur le bord de l'étang qui reflétait la masse des joncs et la foule menue des étoiles.

Sa colère tomba; il avait froid et, plus encore, pitié de la pauvre Rose qui devait être là, jusqu'au cou, dans cette onde immobile et malsaine.

Il fit quelques pas sur la rive, chercha à distinguer une tête capuchonnée qui sortît de l'eau. Il ne vit rien, avança encore quelques pas. Il trébucha soudain en poussant un cri; car l'obstacle n'était rien de moins que le corps pâle, boueux et luisant du Bouc Émissaire. Il l'avait assez bien touchée pour voir qu'elle était toute froide et immobile. Sans doute avait-elle pâmé, suffoqué, tenté de gagner la terre où le froid l'avait saisie et vaincue. M. Ambroise Viry souleva sans dégoût la tête du cadavre, se signa, tomba à genoux, et, tout en jugeant qu'elle était sauvée, il priait ardemment, il se sentait faible et triste.

## IX

### LA RÉVÉLATION

On était au milieu du mois de décembre; le jeune Abel Clergeot ramassait du bois sec dans les allées broussailleuses du parc. Il portait les branches à un tas où sa petite sœur Anne les liait en fagots avec des mains déjà expertes; Marion rassemblait les brindilles dans un sac de toile qu'elle traînait péniblement, en riant et poussant de petits cris. Comme ils étaient occupés à ce travail innocent, une vieille, fort semblable à une sorcière, d'une laideur et d'une saleté inexprimables, vint à passer et s'arrêta devant eux. Elle causa grand'peur aux enfants qui se réfugièrent derrière Abel, lequel commença d'enguirlander la bonne femme : il y mettait infiniment de sel et de verdeur, sachant que M. Viry ne le pouvait écouter; mais il employait le patois bourguignon, lequel est fort propre aux quolibets. Seules Anne et Marion pouvaient l'entendre et gloussaient de joie en se serrant contre lui.

Il était beau à voir, dans ce répit : ses cheveux d'une couleur admirable bouclaient tout alentour de son visage accompli;

les pires ordures se pressaient sur sa bouche angélique. Comme son teint était d'une blancheur merveilleuse, il ressemblait davantage à un séraphin qu'à un de ces bergers dont madame la comtesse de Willerval avait lu des aventures au temps de sa vie dissolue... Et à présent que, mise comme une vagabonde, elle se tenait plantée devant lui, elle écoutait assez volontiers ce jargon qui l'insultait dans son propre parc. Tout en grattant la crasse et la vermine sur sa tête grise, elle regardait Abel avec une plaisante hébétude. A la fin, elle se remit en marche, traînant ses pieds nus dans des galoches bruyantes, et s'éloigna tout abîmée en réflexions.

Elle rencontra, à quelque distance de ce lieu, l'abbé Viry qui trottinait de long en large pour dire ses heures; ses lèvres, qui murmuraient les prières, exhalaient aussi un brouillard léger. De temps en temps il soufflait dans ses doigts.

En se retournant, il vit à son tour cette orde et vieille bohémienne. Comme il était avisé, il jugea qu'une personne aussi dégoûtante ne pouvait être que madame la Comtesse. Il s'inclina profondément devant elle. Elle se mit à genoux devant lui, les bras croisés en manière de dévotion; si bien qu'ils offrirent un spectacle assez ridicule.

Madame la comtesse de Willerval, depuis qu'elle était à ce point de sainteté, ne regardait jamais les humains à qui elle adressait la parole. Elle tenait ses yeux, soit levés au ciel, soit fixés sur le sol pourrissant de cette terre misérable. Elle parlait d'une voix blanche et uniforme, qui lui conférait une dignité tout à fait mystérieuse. C'est de ce ton qu'elle tint à M. Viry un discours des plus édifiant sur les devoirs de son état et le bonheur qu'il devait sentir à être arrivé dans une si authentique Jérusalem. Elle ajouta quelques mots sur les malheureux montagnards qu'il lui avait amenés pour faire leur salut temporel et éternel, et sur le degré de piété et de vertu où elle ne doutait point de les trouver. Elle fit l'éloge de messire Pierre Salmon de façon à le pousser à bout. Elle l'observa enfin à la dérobée, et fut assez mécontente de voir qu'il subissait l'algarade avec une bonhomie parfaite, qui ressemblait à la patience, à peu près comme la politesse ressemble à l'amour.

Elle avait attendu en ce pasteur de persécutés un maigre et

rude forcené, pareil à ces chiens de bergers efflanqués et intraitables qui courent en rond autour d'un pauvre troupeau. La mine de M. Viry, ci-devant curé de Septmoncel, la mettait extrêmement en défiance. Le discours qu'il lui fit en réponse au sien, était bien propre à la laisser sur cette position; M. Viry s'y borna à des assurances très générales de reconnaissance et de respect, la confirma à plaisir dans la pensée que les adversités n'avaient pas abattu sa gaillardise; il ne souffla mot de mademoiselle Bourignon, dont, après tout, il ne devait pas sembler informé. Bien au contraire, il insista sur des vérités évidentes, qui pouvaient paraître de la meilleure opportunité : il parla avec feu de son humilité pour faire sentir celle des autres, de l'infime condition où sont tous les chrétiens à l'égard de la grandeur de l'Église... et pour traiter éloquemment de la soumission obéissante qu'ils doivent vouer à leurs pasteurs naturels, il prit texte de celle qu'il protestait justement à madame la Comtesse qui s'instituait sa protectrice, au moins dans le domaine temporel.

Elle l'écouta avec infiniment de douceur, l'interrogea ensuite sur les maux qu'il avait subis, et ceux de ses paroissiens semblablement. Elle lui demanda ensuite qui était ce jeune garçon de si bonne mine qui liait des fagots dans l'allée.

— Hélas! — dit-il, — ce n'est qu'Abel Clergeot, mon clerc habituel.

— Je me sens, — dit-elle, — une grande affection pour lui et de merveilleuses dispositions à le protéger : à le faire avancer dans la voie que je souhaite qu'il prenne. Tout marque en lui une piété insigne, n'est-ce pas? et je soupçonne même à certains traits particuliers, qu'il doit être d'une autre origine que ces bons manants que vous nous avez amenés...

— Est-il possible, madame! — s'écria M. Viry. — Ce serait là une bien grande illusion. Je crois au contraire qu'il n'est rien de si bas et de si triste que sa naissance. Elle ne le déshonore pas lui-même, car je tiens que l'on doit considérer en chaque homme ses mérites plutôt que son extraction. Mais enfin il faut avouer qu'elle est ignoble... Abel et ses petites sœurs sont de cette classe qu'on pourrait appeler les bâtards légitimes. Et si je ne craignais, madame, de choquer votre esprit en lui présentant des images révoltantes, je vous expli-

querais ce terme, qui est assez singulier à nos montagnes.

— Expliquez, je vous prie, — commanda la contesse sans ramener son regard vers la terre.

— La mère de ces enfants, — reprit M. le Curé de Septmoncel, — était une fort belle femme, à ce qu'il paraît dans la ressemblance qu'ils portent sur eux; mais épouse d'un vieux homme qui la laissait en grand danger de mourir sans héritier successible : c'est un malheur affreux aux yeux de nos mainmortables; car le chef de famille en mourant voit alors retourner le bien dont il a l'usage, à l'Abbaye qui est, en quelque sorte, notre seigneur ; et sa femme, n'étant plus *communière*, est réduite à mendier son pain. Dans un tel cas, il livre son épouse à qui veut la prendre; c'est-à-dire qu'il invite les gens de sa connaissance à un souper copieux, il éteint la lampe et il s'en va... D'habitude il ne manque pas de volontaires. Et il n'en a point manqué pour suppléer le père Clergeot, ce qui était un péché affreux, mais engendré par une ridicule et gothique condition des propriétés. Et un péché inutile; car la guerre en ruinant tous nos biens et nous forçant à l'exil, nous a rendus, et Abel, comme les autres, tout semblables à de petits Job, sans nous laisser même un fumier en propre. Tant y a que mon disciple Abel est fils d'un grand nombre de pères, et que fort aimé et fort délaissé, il n'a eu longtemps en ce monde que moi pour tuteur et patron.

— Hélas! mon Dieu, quelle vilenie! — soupira madame de Willerval. — Je ne croyais pas que des coutumes si atroces fussent portées un jour devant moi. Mais je ne m'étonne pas, sachant la corruption de la plupart des hommes : vos montagnards arrivent en ce lieu, chargés et souillés d'erreurs aussi honteuses que l'ont été les païens.

— Point du tout, — dit M. Viry. — Si l'on excepte ces mœurs qui s'expliquent, sans s'excuser, par l'état barbare de la société humaine, leur vie est paisible et pieuse. Ce sont les meilleurs catholiques du monde. Ceux-ci mêmes, qui sont avec moi, ont préféré leur foi à la prospérité que leur offraient des Suisses hérétiques; ils ont refusé, moi aidant, les dons d'Artaxerxès.

Madame de Willerval qui n'avait jamais eu autant de lettres que de coquetterie, hocha la tête à ce nom, pensant qu'il fût

celui d'un prince d'Allemagne. Par devers elle, elle méprisait M. Viry comme un rustre, bon mangeur, fort buveur et qui n'avait pas l'étoffe d'un crucifié. Mais elle comptait sur la dépendance où elle saurait le tenir, et l'âme de ce gros homme, très vraisemblablement condamné déjà, on la jetterait en proie aux chiens dévorants de l'enfer pour les amuser et sauver de leurs dents de plus dignes que lui.

— Avez-vous lu les écrits de M. d'Ypres? — lui demanda-t-elle.

— Vous parlez de l'évêque Jansen? non pas, madame. Et je ne les lirai point, puisqu'ils sont condamnés.

— Et le quatrième livre d'Esdras?

— Pas plus que l'autre, madame. Mais j'ai entendu dire qu'il ne contient que des rêveries absurdes, et du reste apocryphes. Il ne convient pas à un homme de mon habit, qui n'est pas au nombre des docteurs, de se nourrir de cette pâture-là.

— C'est dommage, — dit la comtesse. — Je connais une femme du mérite le plus insigne, qui tient ce livre pour le plus saint des Écritures et le mieux inspiré... Enfin, ce n'est pas de notre propos... Veuillez me mener voir ces pauvres Comtois fugitifs.

La plupart étaient alors aux champs. Il n'y avait dans les communs que deux filles qui lavaient des hardes et des marmots qui barbotaient dans la fontaine, malgré le froid. Ils avaient tous un visage heureux et éveillé.

— Je crois, — fit madame de Willerval, — qu'ils auront plus rude pente à grimper que les Flamands. Quoi! Est-ce bien la race de ces gens qui ont, dit-on, infiniment souffert?

Le soir même, elle fit comparaître M. Deledeulle dans la cave où elle gîtait : il arriva, s'étant composé le maintien le plus austère.

— Monsieur, — lui dit-elle, — sachez que mademoiselle Bourignon revient demain en ce château. Je tremble, monsieur; j'ai eu de certaines révélations qui m'inspirent les craintes les plus douloureuses. Est-ce que la cité de Dieu serait menacée?... Monsieur, jurez-moi que cet abbé Viry n'est pas un émissaire des Loyolites!

— Hé, madame, il ne sait seulement ce que c'est.

— Il n'importe, — dit-elle. — Demain, vous voudrez bien

atteler la chaise roulante, prendre ce prêtre avec vous et l'emmener à Mons, sous couleur de faire des dévotions. Vous lui montrerez, s'il vous plaît, la tombe familiale de M. le Comte, en l'église de Saint-Étienne. Vous l'occuperez comme vous voudrez, et le surveillerez du mieux possible. J'entends qu'il ne soit pas ici demain soir.

M. Deledeulle s'inclina et tourna les talons.

— Adieu, mon frère, priez pour moi, — ajouta madame la Comtesse.

— Adieu, ma sœur, — dit-il, — priez pour moi.

Il se précipita dans le pavillon, trouva l'abbé qui se chauffait en mangeant, d'un air triste, des pois au lard que la femme Benoît lui avait apportés dans un pot.

— Goûtez de ceci, — lui dit aussitôt M. Viry. — Votre pain sec nous mènera en terre avant qu'il ne porte votre âme en paradis.

Il se montra fort inquiet des desseins de la comtesse.

— Mieux eût valu, — dit-il, — ne pas attirer sa défiance, et bêler avec elle comme un mouton galeux. Mais, tubleu! je ne vais pas me poser en hérétique pour garder mes gens dans la vraie foi! Ce serait trop plaisant!

— Vous voyez bien, — repartit M. Deledeulle, — que le mensonge, la fourberie et la traîtrise sont parfois commandés par la conscience et l'intérêt de Dieu!

— C'est vous qui êtes un Loyolite, — dit M. Viry en s'efforçant de rire et en repoussant le fricot.

Le lendemain, tirés par deux chevaux maigres, ils roulèrent vers Mons; il tombait ce jour-là une pluie mêlée de neige; à mi-route ils croisèrent une calèche fermée qui allait grand train : ils y entr'aperçurent deux femmes voilées de noir. C'était, avec une autre fille dévote, le premier Antéchrist.

Ce fameux personnage fut au château bien avant qu'ils fussent à la ville. Antoinette descendit, sur les bras de sa suivante, la veuve Hochard, et de la comtesse, aussitôt accourue. Car elle dormait. Elle dormait d'un sommeil étrange qui la tenait raide comme un bâton et impossible à éveiller. On la posa sur une chaise dans une fort belle salle sculptée qui ne s'ouvrait que pour elle. Messire Pierre

Salmon fut averti, arriva en courant, et lui adressa la parole sur un ton solennel.

— Mère du Saint-Esprit, — dit-il. — Élie, Élie, réveille-toi et parle à tes serviteurs.

A ces mots un tremblement saisit les membres de la prophétesse, ses yeux s'ouvrirent, d'un gris fort clair sous d'épais sourcils noirs. Mais ils se refermèrent aussitôt, et ses lèvres dirent :

— *Elle parle pour les chrétiens nouveaux*
*Et se tait devant les profanes pourceaux.*

— Ciel! — s'écria la comtesse, — appelez M. Deledeulle... J'y songe, il n'est point là! Allez! courez! faites venir, sans perdre un instant, tous les étrangers que j'ai logés au fond du parc. Qu'on les rassemble et amène dans cette salle! C'est eux qui vont recevoir la révélation. Qu'ils sont heureux! que je suis heureuse! Antoinette, Toinon, Élie, m'entendez-vous? entendez-vous votre servante?

Elle pleurait de joie, et M. Salmon plus abondamment encore; ce qui lavait une petite part de leurs joues noircies par la poussière. Ils s'agenouillèrent devant Antoinette. Celle-ci, quasi debout entre les bras de sa chaire qui était fort haute, semblait une morte dans son cercueil ouvert et dressé, telle qu'on les verra paraître au jour du grand Jugement, à l'appel d'une trompette sublime.

Cependant les paroissiens de M. Viry arrivèrent, les uns traînant leurs sabots, ceux qui venaient des champs, les autres frottant sur le parquet leurs pieds nus où s'étaient collés la terre et les feuilles mortes. Ils étaient émus et inquiets, d'abord de ne point voir M. Viry parmi eux, ensuite d'être introduits sous ces lambris dorés, par un beau corridor carrelé de noir et blanc et brillant de vingt panneaux de glace où ils s'étaient apparus à eux-mêmes.

Ils se rangèrent par familles, les Benoît, les Gonin, les Robineau et les autres, les Boissot avec leurs enfants, les filles à marier n'osant se quitter le bras, pour la timidité qui les tenait; et au premier rang, Abel Clergeot, fort beau, fort déguenillé, qui brillait comme un soleil au milieu de ces figures brunes.

— Réveille-toi, Élie, — reprit messire Salmon, — et parle à tes serviteurs.

Mademoiselle Bourignon battit des paupières, étendit ses

membres; même, elle fit tomber la cornette noire qui lui couvrait la tête. Et elle parla, les yeux encore mi-fermés.

— J'ai vu, — dit-elle, — ce que vous verrez bientôt dans la ruine et l'effondrement de la terre. J'ai vu cent mille étincelles qui brillaient dans les cieux, et des pluies de feu rayonnant descendre de chacune. J'ai vu un nouveau Déluge qui tombait sur les plaines, tandis que des montagnes d'eau se levaient soudain des entrailles même du monde et se gonflaient comme des vagues pour atteindre aux nuages. Les champs étaient inondés; ils flottaient comme la mer; les villes et villages étaient engloutis, sauf l'extrême pointe des clochers. Et j'ai dit : Qui surnage? Et personne ne surnageait.

» Puis j'ai vu un mur immense en largeur et en longueur, où étaient cloués les humains, côte à côte avec leurs biens terrestres. Leurs entrailles, leurs parties infâmes, et tous les membres par où ils avaient péché, étaient pendus, auprès d'eux : on voyait des langues, des mains, à côté des sacs d'or, des bijoux rouillés et des lambeaux de testament où l'encre était devenue pâle comme de la salive. Soudain, les âmes tombèrent dans le gouffre d'enfer qui béait au bas de ce mur. Et elles faisaient comme une neige noire qui coula pendant des heures. Et en haut je vis la troupe des Élus qui remontait, appelée par une voix douce : ils étaient douze ou quinze, tous chétifs, maigres et misérables. Leur guide, leur chef était une petite fille vêtue de lin; elle semblait à bout de souffle, j'étais auprès d'elle, et je lui demandai son nom. Elle me dit : Je suis la nouvelle Église; ils m'ont battue et tuée à demi. Si je meurs, si je tombe, nul ne sera élu ni sauvé.

» Et aussitôt après je vis Adam notre père; comme le vit jadis le Démon qui l'a tenté. Il était encore dans sa forme première que j'ai aperçue, moi, la première des mortels depuis qu'il nous a soumis à la mort. Et il s'est montré à moi pour que je le décrivisse. Il avait un corps tout pur et transparent, tout volatil et tout léger, cent fois plus beau et plus net que la plume et le cristal, mais cent fois moins fragile. Ses veines, et ses nerfs étaient emplis de liqueurs diaphanes, d'une pureté aussi indescriptible, de l'eau, du lait, du feu et de l'air. Leur coloration délicate permettait seule de les distinguer de sa chair, et de voir en elle le battement de la vie.

» Il était aussi d'une taille plus noble et mieux faite que les hommes d'aujourd'hui, ses mouvements étaient plus sûrs et plus harmonieux. Il portait des cheveux courts, aussi noirs et luisants que l'ébène, annelés à ravir. Sur les lèvres était une légère moustache qui rendait son visage le plus agréable du monde. Mais écoutez ce que je vous révèle. Adam n'avait pas de parties bestiales, parce qu'il n'avait pas encore quitté son innocence, et qu'il était tel encore que les corps élus seront rétablis pour la vie éternelle. En place de ce que je dis, il avait un nez et une bouche formés par une admirable symétrie, et ces parties gracieuses étaient la source des odeurs les mieux parfumées. Elles communiquaient aussi avec son ventre, lequel était plein de petits œufs fort jolis, tandis que le ventre était relié au cœur par un autre vaisseau empli d'une liqueur fécondante. Aussi, chaque fois que ce bienheureux Adam s'échauffait dans l'amour de son Dieu, il embrasait et faisait bouillir cette liqueur, qui aussitôt animait deux œufs jumeaux, avec des délices inconcevables. Alors son nez inférieur laissait sortir ces œufs vivants, d'où éclosait incontinent un nouvel homme aussi parfait que son père et mère.

» Et une voix me dit : Tu vois ici la génération sainte, pure et sans cesse qui fut un début du monde, et qui sera à sa fin : tant que vous aurez l'un ou l'autre sexe, vous peinerez et mourrez, mais les élus recevant l'un et l'autre dans la vie éternelle, et quelques humains très rares, recouvreront, dès leur existence mondaine, ce privilège ineffable. Il y en eut un, qui fut proprement le fils de l'Homme et qu'on appelle ainsi; il fut engendré par Adam; il y a mil six cent quarante et six années. Auparavant Adam, en châtiment d'un orgueil insensé, s'était vu retirer, non sa côte, mais les attributs femelles qu'il avait en lui, et que Dieu mit aux viscères de la femme.

» Depuis lors, c'est le règne des Sexes et du Péché. Mais bientôt il apparaîtra trois sauveurs, les trois vrais Antéchrists, dont deux sont déjà connus par les vrais croyants de la nouvelle Église. Ces trois-là auront le caractère même d'Adam, sa pureté, son exemption des sexes. Il ne les faut pas confondre avec le faux Antéchrist qui sera un démon, né d'une semence perdue de l'homme contre la terre. Il n'annoncera rien; tandis que les Antéchrists véritables, par leur sainteté, annoncent le

nouvel avènement de la pureté, l'abolition de la chair et de ses esclaves. Heureux ceux-là à qui ils auront été révélés, heureux sera le troisième. Car je vous assure qu'il en est né déjà deux et qu'ils sont vivants, et qu'ils vous disent que le temps est proche... »

Elle avait levé peu à peu les paupières et regardait, sans la voir, la troupe des villageois qui écoutaient ce discours avec les marques de l'inquiétude et de la stupeur. S'ils n'avaient été dans un lieu aussi respectable, quelques-uns eussent peut-être pris la hardiesse de rire, le jeune Robineau qui était posté derrière tous les autres, sentait une furieuse envie de chatouiller sa commère Gonin. Les yeux d'Antoinette semblèrent se fixer sur madame la comtesse de Willerval qui était au plus haut degré du ravissement. Mais ils ne s'arrêtèrent pas sur elle, ils effleurèrent le crâne rond et les mèches de messire Salmon qui méditait; ils trouvèrent enfin le visage d'Abel, lequel la regardait avec effronterie.

Aussitôt elle poussa un grand cri, se leva de la chaire et tomba aux pieds de cet aimable garçon. Elle lui embrassa les genoux. Il rougit et tenta de la relever. Mais elle s'était de nouveau pâmée, et renversée sur le parquet. Elle se réveilla en un clin d'œil, porta les mains à son ventre en donnant les signes de la plus vive douleur, et s'écria de nouveau :

— C'est lui! Voilà le troisième sauveur! je le reconnais, c'est ma fille et mon fils. Il est votre père et votre mère!

## X

### L'ENLÈVEMENT

Là-dessus, madame de Willerval se mit en devoir de faire sortir tout le monde, tandis que la veuve Hochard frappait avec un entrain de forgeron dans les mains de la prophétesse. Le jeune Abel était des derniers qui refluaient vers le corridor. Ses compagnons lui envoyait des chiquenaudes et des bourrades amicales.

— Vous aussi, petit garçon, — lui dit la comtesse d'un air singulier, — retirez-vous au plus tôt. Et ne reparaissez plus.

Elle refermait la porte derrière lui, quand Antoinette,

tout à fait ranimée, le réclama avec des cris à fendre l'âme.

— Où est-il? Où est-elle? Hélas! qui me l'a enlevé? Menez-le devant moi. Hélas! on veut me faire mourir!

Messire Salmon lui-même alla rechercher le garçon et l'introduisit de nouveau. Il comparut devant ces quatre personnes, comme devant un tribunal, feignant une timidité touchante, et rappelant à soi tout ce qu'il avait ouï-dire à M. Deledeulle, la nuit qu'il écoutait aux serrures.

— Quel es-tu, ange? — lui demanda Antoinette! — Sais-tu bien que je viens de sentir à te voir les souffrances de l'enfantement? c'est le signe que je viens de te mettre au monde, par cet engendrement spirituel dont procèdent seuls les élus. On n'aura garde autour de moi de nier cette certitude : c'est toi, l'élu, l'Antéchrist qu'on attendait encore!

— Je croyais, — dit madame la Comtesse sur un ton aigre-doux, — que l'on faisait cas de moi, et que j'en valais bien un autre...

Antoinette ne l'entendit même pas. Elle reprit :

— Quel es-tu, mon fils, ou ma fille? Quel est ton sexe?

— Je ne sais pas, — affirma Abel avec infiniment d'audace. Je suis Abel.

— Ne voyez-vous pas, — dit madame de Willerval, — que c'est un garçon rustaud et malicieux, venu d'on ne sait où et capable des mensonges les plus horribles? Cela a été chassé de sa province, et cela n'a même pas de père.

— Vous l'entendez! — s'écria mademoiselle Bourignon, — il n'a pas de père! il n'a donc pas été engendré, non plus que nous deux, moi et Moïse! (Ainsi appelait-elle messire Salmon par solennité.) Elle est venue; Moïse est venu, et voici Abel, la victime innocente, qui jadis fut égorgée à cause de sa pureté! Ah! ton visage le marquait assez, tu n'es point enfant de la terre! Les nourrissons n'ont pas plus de candeur, les filles n'ont pas plus de grâces, les lis plus d'éclat, les vertus plus de modestie... C'est le dernier, c'est le nouvel Adam.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

# A TRAVERS
# LA RUSSIE SUBCARPATHIQUE

## (UN PAYS EN PLEIN ESSOR)

Le mot de Russie crée une équivoque. Il fait songer, bien à tort, aux républiques soviétiques. Seul pays qui ait gardé ce nom de Russie, il est une des quatre régions de la Tchécoslovaquie, la plus orientale. Ce territoire « subcarpathique », formé lors du traité de Saint-Germain des portions de quatre comtés hongrois, appartenait à la Hongrie depuis autant de temps que la Slovaquie, annexée au XIe siècle. Il faisait auparavant partie de la principauté de Kiev.

Son aspect naturel, la diversité des races qui y sont rassemblées, sa situation politique contribuent à l'originalité de cette région peu connue de l'Europe Centrale, nommée Podkarpatska Rus. Bien peu de Tchèques de Prague l'ont visitée. Elle est en dehors du mouvement touristique, car Hongrois et Tchécoslovaques fréquentent de préférence la région des Hautes Tatras, plus confortablement aménagée.

Elle se compose en majeure partie d'une région pauvre, versant méridional des Carpathes, percé d'étroites vallées — la Uh, la Latorica, la Borsava, la Rika, la Tereblja, la Teresva, la Haute Tisza (divisée en Tisza noire et Tisza blanche), — couvert de forêts qui représentent jusqu'à 70 p. 100 de la superficie du pays dans le centre et l'est, et au sud, d'une région riche, la plaine du cours moyen de la Tisza, qui permet la vie, les communications, et continue, de nord-ouest en sud-est, la route dite « magistrale du Sud » en Slovaquie (Nitra, Levice,

Roznava, Kosice). La frontière méridionale établie dans la plaine, et qui de Trebusa à Tiacevo, et de Vilok à Badalovo suit la Tisza, a été délimitée sur une base stratégique par le général Lerond. Elle est sensiblement la même que du temps des invasions turques, mais alors les Magyars étaient au nord, les Turcs au sud.

Plus à l'est, c'est la frontière roumaine, qui a divisé des villages roumains appartenant au comitat de Sighetul Marmatiei, villages qui, d'ailleurs, étaient déjà coupés en deux très réellement par la Tisza, tel que Luh (Lounka). Les ponts ne sont plus entretenus, ils sont gardés, mais tout se passe en famille et on s'y promène tranquillement d'une rive à l'autre. La ligne de chemin de fer suit la rivière et se trouve tantôt en territoire roumain, tantôt en territoire tchécoslovaque. Les deux états se permettent la circulation réciproquement. Le même cas d'ailleurs se produit à la frontière hongroise près de l'Ipel, pour le village de Darmoty.

Un fait extrêmement frappant pour qui arrive de l'ouest est le brusque changement de caractère du pays. Géographiquement, c'est la même plaine des affluents de la Tisza. Ethnographiquement, c'est le même fonds de population slave. Mais Kosice, capitale de la Slovaquie orientale, c'est encore une ville appartenant à la civilisation occidentale. Les villages qui s'en éloignent vers l'est, mi-catholiques, mi-protestants, c'est encore l'Europe Centrale.

Uzhorod, capitale de la Russie subcarpathique (Ungvar en hongrois) bien que toute proche, c'est déjà l'Orient avec ses rues aux maisons basses, ses boutiques médiocres, ses piteuses victorias et ses allures de caravansérails les jours de marché qui rappellent Salonique, Candie. On y trouve sur ses pavés les mêmes charrettes brinquebalantes, sans ressorts, couvertes d'un berceau de paille, traînées par des chevaux ou par des bœufs, qu'on rencontre jusqu'aux confins de la Roumanie.

Au sud, à l'est, c'est la plaine, qui se rétrécit progressivement, dans ses limites tchécoslovaques, pour se terminer, au pied des Carpathes par des collines volcaniques, les Cerna Ora, terres à vignobles, dont certaines, isolées, en piton, font figure d'acropoles et portent parfois des forteresses démantelées, tel le château du héros Rocowsky.

C'est d'abord le Marais Noir, coupé de bois de chênes, qui offre au printemps une orgie de fleurs et d'où s'élève le soir le vacarme des grenouilles et des grillons. Des cohortes d'oies, des troupeaux innombrables de vaches qui ne sont pas gardés par des chiens, encombrent les routes. Peu à peu apparaissent les porcs dits « mongols » à longues soies frisées, les bœufs blancs, aux très longues cornes, des steppes, et plus loin encore dans les plus mauvais terrains les buffles à demi sauvages qu'on ne peut atteler car ils se jettent à l'eau dès qu'ils aperçoivent une rivière. Les hommes sont vêtus à la slovaque, du large pantalon de toile blanche qui ressemble à une jupe. Les villages sont pimpants, avec des façades de briques crues fraîchement peintes, des cigognes dans les toits de chaume, des jardinets aux magnifiques rosiers à profusion, et les pittoresques granges à maïs, en forme de grands paniers. C'est une région gaie, où l'on chante, où l'on rit, une région d'oliviers, de châtaigniers, où le vin n'est pas inconnu, ainsi que l'attestent les nombreux vignobles et les caves dans la falaise qui rappellent autour de Berehovo, nos bords de Loire. Cette ville de Berehovo détruite au XII^e siècle par les Tatares fut deux fois colonisée par les Allemands.

Parfois, sur la route, on rencontre — image de l'Orient — des tribus de tziganes au teint brûlé. En Russie Subcarpathique ils vivent à l'état plus nomade qu'en Slovaquie. Cependant, à Uzhorod, leur camp, leur « tabor » est un véritable village où on les encourage à se fixer. On a même créé une école pour leurs enfants, la première du genre.

Au nord et au nord-est, c'est la frontière polonaise. Sur ces montagnes que couvrent des hêtres, et plus haut, des sapins, des épicéas au tronc très mince et d'une prodigieuse hauteur, montagnes fréquentées par les loups et les ours, on se battit rudement pendant la dernière guerre. Les paysans parlent encore des Cosaques qui les parcouraient à cheval, dans la neige, le fouet en main. C'est dans cette région que tout le 28^e régiment autrichien formé de Tchèques déserta, musique en tête. Ils allèrent ensuite, au risque d'être pendus s'ils étaient pris, encourager les autres Tchèques à se joindre à eux, en chantant l'hymne national : « Où est ma patrie? »

Les cols, Uzok, Jablontza, Velkivrch (l'antique porte de

Panonie, voie d'accès des invasions tatares) sont à une altitude de 1 000 mètres. Au col d'Uzok, près d'un cimetière où dorment trente mille Autrichiens et Russes sous des croix anonymes, la route en lacets, tout envahie par l'herbe, abandonnée, marque combien peu de trafic unit la Russie subcarpathique à la Pologne. C'est pourtant la route de Lwow (Lemberg).

La Russie subcarpathique est la région où règne la plus faible densité de population. La plupart des communes ne compte que de 500 à 2 000 habitants, et il n'y a que quatre villes, Uzhorod, Berehovo, Mukacevo et Huste, qui atteignent le nombre de 10 à 50 000 habitants.

La population totale qui est de 700 000 habitants environ est répartie comme suit : dans la montagne, une très forte majorité de Russes (62,2 p. 100); dans la plaine, des Magyars (17 p. 100). Dans l'ensemble du pays, des Juifs (13,4 p. 100) et d'infimes minorités allemandes, formées par des colons au XVIIIe siècle, et roumaines. Les Tchèques ne représentent pas plus de 3,3 p. 100.

Les Russes, qu'on appelle aussi Ruthènes, ne savent pas très bien leur origine exacte. Les uns se prétendent Grands Russes, les autres Ukrainiens. Ils emploient l'alphabet russe dit « tsirelika » (de saint Cyrille).

Pour comprendre l'état d'esprit de ces populations, il faut reculer de plusieurs siècles : la proportion des illettrés y est encore de 50 p. 100. Un tiers de la Russie subcarpathique, avant son rattachement à la Tchécoslovaquie, appartenait à la famille des comtes Shönborn, qui l'avait reçu de l'Empereur pour avoir levé un régiment jadis contre les Turcs. On y venait pour chasser.

Pas de vie industrielle; une vie agricole, mais très primitive, et qui contraste fort avec le développement de la Bohême : alors que le servage avait été aboli en Bohême par Joseph II, en 1782, c'est seulement en 1853 que la « robota » — la corvée — fut supprimée en Russie subcarpathique. Le paysan ne connaissait pas, il y a quelques années encore, la propriété individuelle. D'avril à octobre, il était dehors avec ses bêtes. Les pâturages étaient communs, ainsi que les forêts; le sol cultivé était réparti entre les familles à raison d'un hectare ou deux. Ce collectivisme agricole est la source de cette

apathie qui est frappante à l'heure actuelle encore. Pas d'effort pour améliorer le pâturage, qui donne aux bêtes une nourriture maigre mais gratuite, pas d'effort pour défricher les vastes clairières des forêts avec la charrue au soc de bois traînée le plus souvent par la femme. Si la rivière emporte le champ, on ensemence un autre morceau de terre. On ne sait pas se défendre contre les bêtes sauvages et c'est pour elles que, chaque année, on plante des pommes de terre... On vivait, on vit encore dans la misère. C'est le pays à plus forte natalité et à plus forte mortalité. Les enfants sous-alimentés, pâles, sont souvent crétins. On les voit errer devant les portes dans de longues chemises de grosse toile, leur seul vêtement, et pieds nus.

On a peine à croire qu'en plein cœur de l'Europe des gens puissent vivre dans des conditions si primitives et dans un tel dénuement, surtout dans la plus pauvre vallée, celle de la Uh. Les villages sont si clairsemés que la superficie de la commune de Jasina est, paraît-il, aussi étendue que celle de Prague. Les habitations, les « chija », sont construites par chacun selon ses capacités, aidé par le voisin. Un toit énorme, qui, l'hiver, doit supporter une épaisse couche de neige, les coiffe de chaume. On croirait voir quelque hutte congolaise, surtout lorsque des dessins géométriques ocres ou bleus soulignent les planches de la façade. Souvent pas de cheminée; un trou dans le toit. Une chambre pour les bêtes, une chambre pour les gens. Pas de meubles, presque pas d'ustensiles de ménage. De la paille jetée dans un coin. C'est le lit de toute la famille. On n'a même pas l'idée de faire une paillasse. Les petites fenêtres sont tenues hermétiquement closes. On peut imaginer les ravages de la maladie dans de tels intérieurs, où, par surcroît, sévit l'alcoolisme. Quant aux nouveau-nés, on les suspend dans une poche de toile accrochée à deux ou trois piquets, la « kolesca ».

La Croix Rouge dont le siège est à Mukacevo parviendra peut-être à rééduquer cette population arriérée. On raconte qu'elle fit un envoi de cacao dans un de ces villages : les gens se demandèrent longuement quelle pouvait bien être l'utilité de cette poudre : puis, après réflexion, ils en badigeonnèrent leurs maisons.

Près de la maison est *l'oborok*, grange primitive, constituée par un petit toit de chaume mobile sur quatre perches. On place le fourrage sous cet abri rudimentaire et à mesure que le tas diminue, le toit descend de lui-même.

Le puits est à bascule (« *jouravle* » — la grue) comme dans toute la Slovaquie. Les objets les plus divers sont employés comme contrepoids.

Quand les villages sont plus riches, la maison est faite de planches au lieu de troncs, et le toit, de tuiles de bois taillées au couteau. Le puits est quelquefois à roues. Dans chaque village, il y a maintenant un magasin de chaussures Bata. C'est grâce à lui en effet que les bottes de cuir noir que portent les paysans sont devenues accessibles à toutes les bourses.

L'église, elle aussi, est de bois, à trois clochers surmontés d'un bulbe à l'imitation des belles églises de l'ancienne Russie. (Au pied de la montagne, à Soldobos, on peut voir cependant un exemple d'influence de l'architecture gothique sous la forme d'un clocher pointu à clochetons adjacents, toujours en bois — mais le type le plus courant est à bulbes.) Quelquefois, il y a une petite construction à part qui contient les cloches.

L'église est formée comme l'église primitive d'un parvis, d'une grande salle où les femmes s'agenouillent sur la dalle (devant trois autels et des cierges enluminés « kitchky »); derrière se trouve l'iconostase du sanctuaire « pristor », avec l'autel « zertvenik ».

Il n'est pas rare de trouver à l'intérieur de ces misérables églises de belles portes, des lustres de bois sculpté et doré, de belles icones sur bois du XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, comme à Sola, dans la vallée de la Uh. Malheureusement la guerre a détruit beaucoup de ces églises.

Sur les routes de la montagne, les croix sont fréquentes, toujours abritées par un auvent primitif, sorte d'arc dentelé : croix de bois sculpté et peint, très hautes, comme en Slovaquie, croix de pierre trapues plus anciennes et dont les peintures sont de véritables tableaux religieux. Tantôt c'est une descente de croix, tantôt les saintes Marie et Madeleine, avec les instruments du supplice divin. On serait plus tenté d'y voir l'œuvre d'un peintre citadin ou d'un moine artiste que celle d'un paysan peintre amateur. Toujours est-il qu'on peut

parler d'une véritable floraison artistique à cette époque qui survit dans les broderies à dessins géométriques en laine ou en perles multicolores des vêtements paysans ainsi que dans une céramique brune vernissée à reliefs.

A quel rite appartiennent ces églises, ces « kostel » (mot provenant du latin castellum sans aucun doute?)

Les Ruthènes étaient orthodoxes. L'empire austro-hongrois proscrivit leur foi, et, après une lutte de cent ans, sous Marie-Thérèse, le clergé, réuni au château d'Uzhorod, fut contraint de reconnaître l'autorité du Pape et d'accepter l'Union avec les catholiques, d'où le nom d'uniate donné à ce nouveau groupe qui gardait cependant les rites orthodoxes et le droit pour les prêtres de se marier. Tant que la Russie subcarpathique demeura sous la domination de l'Empire, l'orthodoxie fut persécutée, car elle était en même temps redoutée comme un ferment de panslavisme. Les paysans suspects étaient fouettés, chassés nu-pieds sur la neige, emprisonnés. Aussi quand on voyait arriver les gendarmes, les hommes se sauvaient. On a gardé le souvenir, à Marmaroch Siget (aujourd'hui Sighetul Maratiei), d'un grand procès religieux contre les paysans. Mais les esprits sont en partie restés fidèles à la foi primitive. Des popes s'enfuirent à Moscou pour y faire leurs études de théologie et revinrent fonder des églises orthodoxes nouvelles. Profitant de la liberté qu'a apportée la République tchécoslovaque, certains villages sont retournés à leur foi. Il y a, à Mukacevo, plus exactement à Iza, un épiscope relevant du Patriarche de Belgrade. Un monastère ancien s'est rouvert près de Huste, un autre a été fondé par les paysans à Maliberesni.

Par ailleurs la majorité des prêtres et de la population reste « uniate » : d'après les statistiques les plus récentes on ne compte en Russie subcarpathique que 10 p. 100 d'orthodoxes, et 54 p. 100 de catholiques grecs. Ceux-ci possèdent à Uzhorod un grand séminaire qui forme des prêtres non seulement pour le pays, mais pour les Ruthènes émigrés en Amérique.

***

Sur les pentes du mont Mencul, sur les « poloniny » (plateaux) qui surplombent la Tisza noire, dans les villages de

Jasina, de Kvasy, de Rachov, vit une population qu'on appelle les Hucul. On les reconnaît à la vivacité de leur physionomie, à la beauté de leurs traits, à la richesse de leur costume. Les femmes portent une longue chemise de grosse toile brodée largement aux manches, deux tabliers (un devant, un derrière) de laine tissée de fils d'argent, un fichu rouge sur la tête, un galon de perles autour du cou, des souliers faits d'un seul morceau de cuir froncé sur le cou-de-pied. Mais le plus bel élément du costume est un gilet de peau d'agneau blanche, fourré, et enrichi de broderies de cuir et de soie. Coiffés d'un feutre haut, les hommes vêtus de ce gilet évoquent la silhouette médiévale d'un Robin des Bois. Seuls avec leurs troupeaux dans la montagne, ils portent cet élégant costume d'opéra-comique. Le dimanche, même par beau temps, hommes et femmes arborent un grand parapluie noir, symbole de la haute civilisation.

Il sont bûcherons, bergers, flotteurs, fromagers (ils fabriquent ce fromage de brebis, la « brindza », que les Valaques leur ont appris à faire). Les Hucul ne manquent pas de gaieté malicieuse, à en juger par une de leurs chansons populaires :

Un vieillard était gelé
Sur le poêle, auprès d'une vieille femme,
Mais il s'est réchauffé,
Sur la neige, auprès d'une jeune femme.

Pour la montée annuelle des bêtes aux pâturages, ils célèbrent une grande fête.

Comme ils ne savaient pas compter, les Russes, jusqu'à la révolution, étaient livrés à l'usure des Juifs, qui vivent côte à côte avec eux dans les villages et qui jouaient parmi cette misérable population le rôle des Chinois auprès des indigènes du Pacifique. Ils ont dû maintenant renoncer à ce métier. Mais ils existent toujours aussi nombreux, ferblantiers, forgerons, tailleurs; quelques-uns même sont paysans, tout en possédant peu de terre. Les gérants des grandes propriétés des Hongrois étaient juifs.

Ils n'ont jamais abandonné le costume citadin, le même paraît-il — qu'en Basse-Franconie : pantalon long, redingote et feutres noirs — pas plus qu'ils n'ont renoncé à leur

barbe et à leurs longs favoris bouclés. Ils vivent en bonne intelligence avec les autres habitants, sans se départir d'une certaine hauteur à leur égard. Certains villages ont même des maires juifs.

Ils se conforment strictement aux prescriptions de leur religion. Dans chaque village une maison de bonne apparence joue le rôle de synagogue et il existe un rudimentaire « établissement de bains » pour le bain rituel hebdomadaire. Les Juifs ne doivent pas immoler des animaux et recourent pour cela à un personnage spécial, le « shächter ». Ils reconnaissent parmi eux une certaine aristocratie qui accorde une priorité aux porteurs du nom de Caïn, ou Kohn.

Dans les villes ils détiennent tout le commerce. Les boutiques sont invariablement ornées de leurs noms. A Mukacevo, la seconde ville en importance, la presque totalité de la population est israëlite, à Berehovo, 70 p. 100, à Uzhorod, un bon tiers. A Huste on voit, le jour du Sabbat, les Juifs se rendre à la synagogue avec les livres saints dans un sac de velours. Ils portent ce jour-là, même en été, un chapeau de velours semblable à un chaperon du moyen âge, entouré de fourrure. Les femmes juives mariées sont tondues et portent des perruques d'étoffe noire serrées dans un filet.

Ils ont d'importantes synagogues et des écoles. A Uzhorod, on construit actuellement une nouvelle école de douze classes, moitié avec des fonds juifs, moitié avec des fonds tchèques. Le gymnase de Mukacevo est célèbre, et le Grand Rabbin de cette ville est toujours accompagné d'une suite de cinq ou six hommes vêtus comme lui de soie noire. Il est, dit-on, très opposé aux études dans les Universités tchèques.

***

Avant l'avènement de la République tchécoslovaque, les habitants de la Russie subcarpathique n'avaient aucune existence politique. Dans l'ancienne Hongrie, deux partis étaient en présence : le parti gouvernemental et l'opposition intellectuelle. Les votes, publics, subissaient la pression gouvernementale.

Voilà les « citoyens » que les Tchèques eurent à éduquer, eux dont la vie politique est une des plus intenses d'Europe avec dix ou douze partis (libéral, social-démocrate, agraire, national, clérical, travailliste, etc.).

Immédiatement après la guerre, l'est de la Russie subcarpathique fut occupé militairement par les Roumains. De 1918 à 1923, après que la volonté des Ruthènes émigrés en Amérique principalement, et des Conseils Nationaux de la Russie subcarpathique eut fait rattacher ce pays à la Tchécoslovaquie, sous le régime de l'autonomie, il y eut une sorte de dictature à la fois militaire, exercée par les généraux français Hennocque, Paris, Castella et civile par les fonctionnaires tchèques en collaboration avec un gouverneur et vice-gouverneur ruthènes nommés par le « Président » de la région. (Le Président actuel est M. Rozsipal; le premier gouverneur fut M. Zatkovic à qui succéda M. Beskid, membre de la délégation ruthène à la Conférence de la Paix.)

Ce fut l'époque difficile où pesa sur la Russie subcarpathique comme sur la Slovaquie l'attaque nationaliste et communiste de Bela Kun. Ses troupes vinrent à Mukacevo, à Uzhorod, mais elles furent repoussées grâce au général Sneidarek, aujourd'hui commandant supérieur de la région, et au général Hennocque.

La Constitution donnait donc le droit de vote à 200 000 électeurs sans aucune éducation civique, sans aucun sens juridique : illettrés, femmes, bergers, tziganes pouvaient voter. En avril 1924 eurent lieu les premières élections législatives pour élire neuf députés et quatre sénateurs. Plus de la moitié de la classe agricole vota selon les instigations communistes qu'elle était mieux à même de comprendre pour les raisons énoncées plus haut. Depuis il y a eu sept fois des élections, législatives, départementales ou municipales, et les esprits ont évolué. Le parti communiste ne remporte plus qu'un sixième des votes et le parti agraire un tiers.

Il y a maintenant en Russie subcarpathique 26 journaux, dont 10 russes, 13 hongrois, 3 tchécoslovaques.

On prépare actuellement une loi pour fixer définitivement les attributions du Parlement et du gouverneur. Le Président subsistera comme dans les autres régions de la République.

Il jouerait le rôle d'un ministre avec des droits exécutifs en plus.

D'après les traités, l'autonomie doit se manifester dans quatre domaines : enseignement, religion, administration locale, langue. Or on ne sait pas encore lequel des dialectes sera l'officiel. Jusqu'à présent, l'autonomie n'est et ne peut être que théorique. Le pays ne peut se suffire à lui-même au point de vue économique et la Tchécoslovaquie tout entière doit contribuer à son équipement. Le budget provincial est de 30 millions de couronnes, mais le « budget d'État » divisé entre les quatre régions de la République est de 400 millions de couronnes. Les écoles doivent être construites en principe par les communes mais elles n'y parviennent qu'avec une subvention de 80 p. 100 de l'État. C'est aussi le budget d'État qui entretient la gendarmerie, les fonctionnaires, les routes.

Tout était à créer. Les Tchécoslovaques ont fourni leurs cadres de 10 000 fonctionnaires qui, à leur arrivée, n'avaient même pas de quoi se loger : instituteurs, ingénieurs, techniciens, secrétaires de canton (« notaires » comme on les appelle). Ce sont des employés du gouvernement spéciaux à la Slovaquie et à la Russie subcarpathique qui jouent le rôle de contrôleurs et d'adjoint au maire.

Des immeubles neufs donnent un semblant d'allure européenne aux villes. Des hôpitaux du dernier confort se trouvent à Uzhorod, à Berehovo. Dans les campagnes le service médical est assuré par des médecins dans la proportion de 23 par 10 000 habitants, et par des sages-femmes.

L'enseignement est donné en russe et en tchèque, et pour les autres minorités en tchèque et dans la langue de la minorité, si peu importante soit-elle. 175 bibliothèques, 291 salles de lecture ont été installées.

Avant la guerre, il n'y avait que 634 écoles et la seule langue d'enseignement était le hongrois. Actuellement il y en a 1 044.

D'autre part la vaste organisation d'éducation physique slave, la Fédération des Sokols, est venue apporter son idéal, sa discipline, ses foyers de formation démocratique.

En 1926, il y avait déjà 1 303 kilomètres de routes. Pour remédier aux inconvénients qui transforment la route en

été en un tapis de poussière et l'hiver en ornières de boue, on construit actuellement des routes en béton, sous la direction de M. Millautz, au prix de 300 000 couronnes par kilomètre carré. On remplace les ponts en bois par des ponts en béton. Au voyageur dont l'auto escalade péniblement les travaux la Russie subcarpathique apparaît comme un vaste chantier. La route est déjà achevée d'Uzhorod à Berehovo selon les conceptions les plus modernes.

Il fallait aussi organiser sur un plan rationnel la vie agricole dans ce pays où les engrais chimiques étaient encore inconnus, où les terres labourables étaient de 10 p. 100 à 20 p. 100 dans le centre et l'est. L'État a procédé ici, comme dans l'ensemble du pays, à la réforme agraire qui a livré à la propriété paysanne 20 691 hectares de terres. Beaucoup de gens de la montagne sont venus s'installer dans la plaine, où l'on peut même voir 5 nouveaux villages de colons. Par exemple un Ruthène de Zabrod qui a acquis un lot de 80 hectares de bonne terre s'est déjà acquitté de 150 000 couronnes. Dans la plaine, Novy Botrad est une « colonie », un village ruthène entièrement nouveau, autour duquel le blé, le tabac ont remplacé les marais.

La Société Latorica, qui exploite aussi les forêts, société à capitaux suisses dont le siège est à Mukacevo, a entrepris l'assèchement des marais de la plaine, pâturages de fleurs inondés l'hiver, desséchés l'été, et infestés du microbe du charbon. On construit des canaux de drainage.

Cent soixante-quinze coopératives sont en activité. Deux d'entre elles sont spécialement intéressantes. L'une est la coopérative des Caves d'État de Berehovo qui a des succursales à Muzijovo et à Mukacevo. Ce sont à la fois les caves où l'on loge les 200 000 hectolitres que produisent chaque année les 3 500 hectares de vignes d'État, d'un vin blanc semblable au Chablis, et des caves louées au prix infime d'une couronne par mois et par hectolitre aux cultivateurs qui ne possèdent pas de bonnes caves et ne savent pas soigner le vin. Ils apportent le jus du raisin; on le transforme en vin et on le vend au mieux de leurs intérêts. Le paysan profite ainsi de cet équipement très moderne : barriques de ciment doublées de verre et citernes en béton. Les paysans sont maintenant astreints à

recourir aux étalons ou aux taureaux de l'État. Une loi prescrit la spécialisation de l'élevage : on n'élève ici que la race dite de steppe aux longues cornes, et la race dite grise brune des Carpathes. On introduit aussi la race du mouton mérinos de Rambouillet, sous l'impulsion du directeur de l'Agriculture, M. Brandeis.

Une coopérative d'achat et de vente du bétail à Batovo règle l'exportation en Bohême. La Coopérative est alimentée par une exploitation agricole de 200 hectares qui permet des essais de plantes fourragères. Le bétail est produit et sélectionné à l'usage des petits propriétaires. Autrefois, c'étaient les Juifs qui agissaient comme intermédiaires avec de gros bénéfices.

A Velka Bakta existe une station d'essai qui produit des semences sélectionnées, introduit dans le pays la culture de la betterave sucrière, tandis qu'une pépinière vinicole expérimente des plants américains. On peut voir aussi au long des routes trois pépinières d'État d'arbres fruitiers, surtout de pommiers, car les pommes ont un débouché assuré en Bohême, et un champ d'essai pour la culture de l'osier.

Un fait, enfin, déplorable à première vue, va inciter les montagnards à la culture : l'élévation prohibitive des tarifs douaniers sur les bois de la Russie subcarpathique. Les bûcherons, qui, le plus souvent, laissaient les travaux de la culture aux femmes vont eux-mêmes y participer.

On a fondé à Uzhorod une école du bois pour les enfants de la montagne afin de leur apprendre le métier d'ébéniste en se basant sur les tendances artistiques populaires.

Selon une idée du général Sneidarek, on envoie les Russes et les Magyars faire leur service militaire en Bohême. Ils voient ainsi une civilisation différente, s'habituent en même temps à considérer comme leur capitale Prague et non plus Budapest. Réciproquement les régiments en stationnement en Russie subcarpathique sont des régiments tchèques. A Berehovo se trouve le régiment de cavalerie le plus oriental de la République : le 19e. On a l'heureuse surprise de découvrir que tous les officiers tchèques ont fait un stage à Saumur, et savent à l'occasion, en l'honneur d'un visiteur français, chanter la Madelon sans une défaillance de mémoire.

De grands travaux sont à l'étude. On projette une usine hydraulique de 40 000 chevaux-vapeur dans la vallée de Latorica. On songe à une exploitation méthodique des richesses du sol.

Une carte géologique de la Russie subcarpathique montre, au nord, des terrains tertiaires, du calcaire, du schiste, du silex. La montagne en s'abaissant vers la plaine est faite de roches éruptives. Dans la plaine ce sont les basaltes qui dominent. Tout à fait au sud-est, des roches primaires. Quelques îlots de marbre dolomitique au nord de la Teresva. Le marbre jaune de Neresnica, qu'on commence à exploiter, est très renommé.

Dans les régions de Uzok et de Jasina des gisements de pétrole non encore exploités font pendant à ceux de Drohobitz sur le versant polonais. Mais les bassins sont très étroits et il faudrait creuser très profond.

Dans tout l'est de la Russie subcarpathique se trouvent des sources d'eaux minérales qui permettent d'envisager un avenir pour des stations thermales qui sont encore à créer. Il y a aussi quantité de sources salées, de « ropa », dont les paysans se servent directement. Ils viennent en chercher avec des chevaux à Sandrovo, où est un puits salé, à Neresnica, où est un lac salé de 7 000 mètres carrés.

C'est tout à fait à l'est, près de la frontière roumaine, que se trouvent les fameuses mines de sel d'Akna Slatina qui étaient, dit-on, déjà en exploitation du temps des Romains. Elles produisent journellement 70 wagons, soit 700 tonnes de blocs de sel qui sont expédiés au moulin d'Olomoutz, en Moravie, à une très grande distance. On compte arriver à 850 tonnes, quantité qui suffirait à alimenter la République.

On évalue l'étendue du gisement à 2 km. 300 sur 1 km. 800; l'épaisseur est encore inconnue. La mine en surface a été détruite par une inondation en 1900; on travaille actuellement à la combler. 700 ouvriers sont employés à ce remblaiement d'un million de mètres cubes, dans un fantastique et inhumain paysage où les montagnes de scories alternent avec les creux encore luisants de sel. Pour empêcher une nouvelle catastrophe, due à la proximité de la Tisza, on va construire un grand barrage.

L'exploitation se fait donc dans deux puits. L'un occupe 250 ouvriers, l'autre 350. Les travaux ont atteint une profondeur de 300 mètres et on n'a pas encore atteint le mur de la couche de sel, sel très pur. Les réserves sont évaluées à 20 millions de tonnes.

On obtient facilement la permission de visiter le puits Frantisek, qui réserve, après une descente extrêmement rapide, la surprise, l'émerveillement d'une gigantesque salle souterraine de 102 mètres de hauteur. Les lampes suspendues ne laissent qu'entrevoir dans un halo mystérieux le plafond de cette cathédrale dont les parois, le sol sont faits d'un sel brillant comme un beau marbre gris. Semblables à des fantômes, les ouvriers circulent, poussant des wagonnets, ou manient le pic qui rend un son mat. On entend toutes proches les détonations de dynamite, les grondements des plaques tournantes. Des puits s'enfoncent encore plus profond. Par des galeries basses, on accède à d'autres salles de moindre dimension. Le sel y donne partout cette étrange et troublante impression de somptuosité. Lorsqu'on remonte au soleil on garde de cette descente un souvenir de cauchemar. Les femmes ne travaillent pas aux mines. Les mineurs y restent huit heures de suite et on ne peut songer sans émotion à ces hommes qui ne voient jamais le soleil de midi...

MARTHE OULIÉ

# LA PATRIE DU GRECO

C'est à l'enthousiasme et au travail assidu de grands amis de l'art et de grands chercheurs tels que les Espagnols Cossio, San Roman, Villars, le Français Paul Laffond, l'Allemand Justi, les Suisses Mayer-Graeffe et Aug.-L. Mayer, les Anglais Byron et Rutter, le Danois Willumsen, que nous devons les livres magnifiques parus sur le Greco pendant ces trente dernières années.

Ainsi, l'œuvre du génial Crétois, qui durant trois siècles avait été totalement méconnue et qui fut de nouveau mise en lumière grâce à l'intuition de Maurice Barrès, occupe désormais dans l'histoire de l'art la place qui lui revient de droit.

Mais l'on sait encore bien peu de la vie de cet homme étrange qui traversa en bolide le ciel artistique à l'heure où se couchait le grand soleil de la Renaissance italienne, de cet ancien élève des moines-peintres de Candie, qui ne fut ni vénitien, ni espagnol, mais le dernier peintre byzantin et le premier peintre moderne.

Le manque de documents laisse la première moitié de la vie de Domenico Theotocopoulos dans une pénombre mystérieuse. La seconde partie ne s'est éclairée que dernièrement, par les études patientes et fructueuses de l'archiviste de Tolède, M. Borja de San Roman.

Le peintre, signant la plupart de ses œuvres avec la mention « le Crétois », paraît avoir voulu partager sa gloire avec la belle île dont il était originaire. Mais l'île où fleurit

la première grande civilisation égéenne eut, sous la domination vénitienne, de nombreuses villes et des centaines de villages. Et l'on ignore encore l'endroit où le Greco a vu le jour.

Fasciné par le mystère et par la beauté romantique de la vie du Greco, je suis parti pour la Crète, en pèlerin, dans l'espoir d'y trouver quelques traces de la naissance et du passage de l'artiste.

***

Mes amis de Candie, si fiers de la gloire que confère à leur ville le grand Crétois, ont tout mis en œuvre pour faciliter mes recherches. Quelques-uns se rappelaient qu'avant la guerre le consul d'Espagne en Crète avait entrepris une enquête, au nom de son gouvernement. On n'obtint d'autres résultat que la découverte d'une famille portant le nom de Theotokis et demeurant dans le petit village de Fodèlè.

On s'arrêta là. Pourtant la piste était précieuse. Il semble désormais acquis que le nom de Theotocopoulos n'est qu'un dérivé du nom de la grande famille byzantine des Theotokis. Cette famille qui prétend orgueilleusement tirer sa descendance de Dieu lui-même (Theo-tokis, « enfanté de Dieu »), partit de Byzance après la conquête de la ville par les Turcs et vint s'installer à Corfou. Elle a donné depuis à la Grèce des savants, des ministres, des écrivains; elle existe toujours à Corfou, et des travaux récents poursuivis par ses descendants ont prouvé que les Theotokis de Byzance fuyant le conquérant Turc, vinrent d'abord s'installer à Athènes, et qu'une branche, dont les traces s'étaient perdues depuis, se fixa en Crète.

J'entrepris donc d'abord d'entrer en contact avec les Theotokis de Fodèlè.

Un médecin et un avocat éminents, originaires de ce village, organisèrent notre excursion, excursion assez compliquée, puisqu'elle comportait d'abord deux heures d'automobile, trois ou quatre heures de parcours à dos de mulet par les sentiers abrupts des montagnes et finalement deux ou trois heures de marche à pied.

Nous passons par le village de Damasta dont quelques habitants revendiquent pour leur pays l'honneur de la naissance du Greco. C'est un pauvre hameau perché sur les hauteurs d'une colline desséchée. Dans une très vieille église qui fut autrefois catholique et qui est maintenant consacrée au culte orthodoxe, nous trouvons deux ou trois icones des XVIIIe et XIXe siècles, assez intéressantes.

Quelques kilomètres plus loin, à l'endroit où il faut laisser l'excellente route nationale pour s'engager dans les sentiers aventureux des montagnes, le maire de Fodèlè nous attend, suivi de quelques notables du village et d'un jeune homme au visage intelligent. C'est Georges Theotokis, descendant direct de la grande famille qui prétend avoir donné au monde le maître de Tolède. Georges? Tout comme ce jeune homme aux traits fins et au regard mélancolique qui fut le fils du Greco et qu'il a peint dans beaucoup de ses grands tableaux.

Pendant que nos mules, d'un pas sûr, s'avancent par les sentiers abrupts et ombragés, je cause avec le jeune villageois qui paraît éveillé, instruit et assez bien au courant de tout ce qui concerne le grand peintre. Il ne me cache pas pourtant que cet intérêt pour Domenico Theotocopoulos date seulement de l'enquête si incomplète du consul d'Espagne. Ce n'est qu'alors que les villageois de Fodèlè apprirent l'existence du Greco et que les descendants de la famille Theotokis tâchèrent de trouver tout ce qui aurait pu prouver leur bon droit à un éventuel héritage.

Mais après l'enquête on les oublia et ils purent se rendre compte que si, dans les grandes ventes européennes, les tableaux du Greco atteignent des prix fantastiques, les descendants du peintre, qui mourut dans la gêne, n'auraient, même s'ils prouvaient leur descendance, aucun droit à ces fortunes.

Tout d'un coup, à un tournant du sentier, notre colonne s'arrête. On nous montre le village qu'on aperçoit dans le lointain. C'est un spectacle inoubliable. Une vallée verdoyante, entrecoupée de collines aux lignes élégantes et entourée de hautes montagnes aux pics crénelés, s'ouvre devant nous. Et tout au fond se distingue le petit village aux maisons blanches, comme un joyau précieux enfoui dans un

écrin de verdure, fait de milliers de citronniers et d'orangers. Ces arbres sont la meilleure ressource du village.

Nous continuons notre route qui devient de plus en plus variée. De beaux arbustes, tout verts, égayés par leurs petites fleurettes blanches et leurs fruits rouges, encadrent notre chemin. Le myrte fleurit et le thym embaume.

A un autre tournant, nous voyons un couvent accroché au flanc de la montagne, entouré d'orangers dont le vert sombre s'harmonise avec celui des hauts cyprès, élevant leur silhouette élancée comme une prière vers le ciel bleu. C'est le couvent de Saint-Pandeleimon, vieux de cinq ou six siècles au moins : tout récemment il a joué un rôle intéressant pendant les révolutions crétoises contre l'oppresseur. Ses moines s'offrirent pour cacher dans leur grenier le matériel de guerre que la Grèce envoyait clandestinement aux insurgés crétois. Et plus d'une fois, sous la conduite de leur supérieur qui fut davantage un capitaine qu'un prêtre, ils durent livrer des batailles acharnées contre les Turcs.

C'est pour cette raison, peut-être, que le seul moine restant encore dans le couvent, aujourd'hui délaissé, insista pour nous montrer d'abord les armes glorieuses de ses prédécesseurs, les greniers qui avaient servi de dépôts de poudre, les meurtrières par lesquelles les moines guerriers résistaient aux attaques furieuses des Turcs. Et ce n'est qu'après ce pèlerinage qu'il nous fut possible d'examiner la belle église qui, par ses icones merveilleuses, constitue un vrai musée d'art byzantin de la dernière période.

Nous admirons longuement un magnifique saint Georges terrassant le dragon et entouré de dix-huit miniatures précieuses représentant la vie et le martyre du saint. Plus loin, une belle vierge noire portant le Jésus-enfant dans l'attitude classique de la « Platytera » (« La Vierge plus large que les Cieux »), attire notre attention. Il est intéressant aussi, cet arbre d'Abraham, dont les branches portent les grands prophètes, mais dont le fruit le plus précieux est toujours la Sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus.

Ces œuvres sont des créations de différents siècles et de différentes écoles, mais on distingue, pourtant, une parenté évidente entre elles; il semble que le même esprit, la même

piété profonde ait inspiré les artistes obscurs. Peut-être, dans les temps reculés de la domination vénitienne, les moines de ce monastère cultivaient-ils eux-mêmes l'art de la peinture sanctifié par l'apôtre saint Luc? On ne pourrait s'expliquer autrement la présence dans ce couvent pauvre et isolé de tant de belles images. Peut-être notre Greco, qui vint à Venise vers 1560, avec la réputation d'un peintre d'icones accompli, reçut-il ici, tout près de son village natal, la première initiation à son art?

Descendus des montagnes, nous voici maintenant dans la vallée, le long d'un petit ruisseau dont les eaux fraîches glissent sur de gros cailloux blancs. La végétation est luxuriante. Des lauriers roses et blancs, grands comme des arbres, mêlent leur parfum aux effluves pénétrantes du myrte et du poivrier aux belles fleurs bleues.

Nous voici bientôt dans la forêt des orangers et des citronniers qui entourent le village. Des femmes et des hommes s'approchent et nous offrent en guise de bienvenue des petits bouquets de basilic, au parfum frais et tenace.

De tout près, le village est encore plus beau qu'on l'imaginait. Ses maisonnettes, claires, propres, sont bâties de chaque côté du ruisseau sur les bords duquel des vieux platanes dressent leurs branches tordues que la vigne enlace, entremêlant ses feuilles et ses lourdes grappes de raisins à leur feuillage argenté.

Tous les villageois, au seuil de leurs maisons, nous saluent amicalement. Je ne peux m'empêcher d'être frappé par la beauté et la grâce de ces gens à la taille élancée, à l'ovale du visage pur et long, aux grands yeux noirs qui rappellent si bien les saints et les anges du grand peintre de Tolède. Une jeune fille, qui tricotait assise tout près du ruisseau, se lève pour nous saluer. Le nez est long et droit, le bas du visage mince, la bouche est petite mais les lèvres charnues, les yeux immenses, noirs, pleins de rêve et de mélancolie.

Comment ne pas penser à la belle « Dame à l'hermine », cet incomparable petit tableau qui se trouve maintenant dans la collection Stirling-Maxwell en Angleterre? Que de légendes ont été tissées autour de cette femme dont la beauté, éteinte pourtant depuis des siècles, inspira une pro-

fonde passion au jeune peintre Chassériau, au temps où le tableau faisait partie de la collection du roi Louis-Philippe! Maurice Barrès a écrit à son sujet des pages pleines d'émotion; il pensait que cette beauté était la fille du Greco. Et sa déception fut grande quand des recherches ultérieures démontrèrent que le Greco n'eut jamais de fille et que la belle Dame à l'hermine était l'épouse espagnole du peintre, la mystérieuse Dona Jeronima de las Cuevas. On sait maintenant que cette dernière version n'était pas plus exacte, puisque le tableau fut peint à Venise ou à Rome avant que le Greco ne vînt s'installer en Espagne. Et tous les chercheurs, depuis l'érudit français Buchon jusqu'au peintre danois Willumsen, tendent plutôt à croire que cette image représente le vrai type de la beauté grecque. D'ailleurs, la façon dont elle porte le voile transparent, le collier formé de pièces d'or qui entoure son cou, — tout semble le prouver.

Ce collier aux sequins, je l'ai vu dans le village de Fodèlè, au cou flexible des jeunes Crétoises. Et j'ai vu surtout ces yeux profonds, pleins de rêve et de mystère, ces traits fins, ce type idéalisé de la beauté féminine, beauté qui est si près de celle des madones byzantines et que le Greco fixa pour la première fois dans ce tableau, pour ne plus s'en éloigner après, pendant des années, quand il avait à peindre une madone ou une sainte.

***

Avant de nous permettre la moindre investigation, les bons villageois insistèrent pour que nous sacrifiions d'abord à Zeus Xenios, dieu de l'hospitalité, qui, d'après la légende, serait né dans leur île.

Un repas succulent, servi sans cérémonie mais avec une cordialité touchante, nous fut offert dans la maison du maire. Les femmes, attentives et promptes, s'ingéniaient à prévoir et à satisfaire nos moindres désirs. Malgré notre insistance elles refusèrent de prendre place à notre table. Ce n'est que vers la fin du déjeuner que la maîtresse de maison, satisfaite de nos compliments sur sa cuisine, consentit à boire avec

nous un verre de l'exquis et inoubliable vin de Malvoisie.

Assis autour de la table accueillante, tout en sirotant notre café, nous pouvons maintenant causer utilement avec des paysans chargés d'années et de souvenirs. Les trois descendants de la famille Theotokis sont venus nous rejoindre. Ils ont beaucoup de choses intéressantes à nous dire sur leur village, sur les luttes qu'il a dû soutenir au cours de son histoire, sur les ruines des alentours, sur les légendes qui se transmettent de père en fils, depuis des siècles.

Nous partîmes un peu plus tard tous ensemble à travers les plantations d'orangers, longeant le ruisseau qui coule entre des rochers abrupts couverts de plantes aquatiques et formant çà et là des bruissantes cascades; nous avançons vers l'ancien village situé à une heure de distance environ.

Car le village d'aujourd'hui n'existe que depuis deux siècles environ; les incursions des Turcs étant devenues trop fréquentes, il fallut en effet abandonner l'ancienne agglomération insuffisamment protégée.

Nous trouvons les ruines de l'ancien village situées sous un énorme roc, au milieu d'oliviers et de platanes. Un grand bâtiment dont il ne reste plus que quelques pans de murs attire aussitôt notre attention. C'est l' « Arcontico » (demeure seigneuriale), l'ancienne maison de la famille Theotokis.

Tout près de là se trouve la petite église, de pur style byzantin, que la clémence de Dieu et la piété des hommes ont conservée dans un état presque parfait. Malheureusement, il y a quelques années, un maire a fait passer à la chaux les murs de cette église, couverts de fresques magnifiques. C'est à grand'peine que nous pouvons entrevoir sous la couche de chaux quelques archanges aux poses hiératiques. Mais un de mes guides, M. Melissidés, a bien voulu me donner la reproduction fidèle, dessinée au crayon, d'une inscription qu'il trouva sur un des murs de l'église. Il l'avait copiée lui-même en 1903 quand il revint dans son village. Nous apprenons par cette inscription, dont on n'a pu déchiffrer que la seconde moitié, que la famille Mellissourgos a bâti, ou réparé, ou fait repeindre les fresques de l'église l'an 6831 *depuis l'origine du monde*, ce qui correspond à l'année 1327 de notre ère. Cette inscription prouve que l'église en question

est très ancienne, qu'elle existait déjà au temps de Domenico Theotocopoulos.

Jean Caclis, un superbe Crétois qui conserve encore toute sa vigueur malgré ses quatre-vingt-dix ans passés, nous raconte que, aux dires de son grand-père, la famille Theotokis habitait cette maison depuis fort longtemps. Elle était fière et puissante; ses membres « se rendaient à l'église à cheval et prenaient le pain béni à la fourchette », image qui dans le langage des paysans grecs, exprime le grand orgueil impie des maîtres puissants, qui est toujours puni par Dieu.

D'après ce même récit, la punition ne tarda guère; un fléau envoyé par Dieu n'épargna presque aucun des membres de la famille. Le vieux Crétois se rappelle encore qu'étant jeune il a creusé la terre, entre l'église et la maison des maîtres, et trouvé bon nombre de squelettes. Nous avons pu vérifier qu'une grande épidémie de peste avait décimé la population de cette région de Candie vers le commencement du XVIIIe siècle. Il est probable que l'on a enseveli les victimes dans des fosses communes.

Le même vieillard nous raconte encore que, d'après une tradition bien plus ancienne, un jeune Theotokis avait quitté son pays et qu'il n'en était jamais revenu, ayant trouvé au loin gloire et fortune. Vers la fin seulement de sa vie, se rappelant de sa famille, il avait fait venir près de lui un vieux frère qui vivait encore et avec lequel il partagea gloire et richesses.

N'est-ce pas l'histoire de Domenico Theotocopoulos, partant tout jeune encore de son pays natal, trouvant en Espagne la gloire et la fortune et faisant venir auprès de lui, vers la fin de sa vie, son frère Manoussos?

Mais on pourra objecter que cette légende est peut-être née de la fantaisie des villageois, quand ils apprirent l'importance que le monde entier attribuait à l'œuvre du grand peintre.

Je vais répondre à cette objection.

J'ai le témoignage véridique d'un Crétois très connu, Nicolas Stamatakis, mort en 1902 à l'âge de cent deux ans, après avoir joué un rôle important dans les révolutions crétoises. Cet homme sérieux racontait vers la fin du siècle passé à M. Melissidés ce qu'il savait au sujet des trois familles

importantes de Fodèlè, venues s'installer les premières au nouveau village, laissant leurs anciennes demeures à la merci des Turcs. La famille Theotokis comptait parmi elles. C'était une famille très fière autrefois et dont deux enfants partis à l'étranger y avaient trouvé gloire et fortune et n'en étaient jamais revenus.

Ce témoignage est digne de foi, car à l'époque où il était donné, on connaissait très peu en Europe le nom de Theotocopoulos et son œuvre n'était admirée que par quelques rares esprits éclairés. A cette époque-là, les grands tableaux du maître, dont s'enorgueillit aujourd'hui le Prado, se trouvaient relégués dans les mansardes du Musée et les habitants de Tolède, quand Maurice Barrès voulut voir l'*Enterrement du comte d'Orgaz*, lui demandèrent s'il parlait du tableau du grand fou.

Il est donc tout à fait impossible que l'humble secrétaire du comité révolutionnaire crétois ait pu savoir alors quoi que ce fût sur son compatriote de la Renaissance, et qu'il ait lui aussi composé une légende.

Cette légende d'ailleurs, nous l'entendons un peu partout : devant la grande église neuve du village où viennent nous rejoindre les autres paysans; dans l'humble maison qu'habitent les Theotokis d'aujourd'hui et où la vieille maman nous montre pieusement, mais avec fierté, les quelques reliques familiales qui ont survécu aux destructions des Turcs. Il y a parmi elles une belle image byzantine représentant la *Descente de Croix*. Sous la figure décharnée, ascétique et émouvante du *Sauveur mort*, on lit la signature de Jean Theotokis, le donateur de l'image d'après toute probabilité, ainsi qu'une date à demi-effacée (de la fin du XVIIIe siècle, semble-t-il).

Je n'ai pu vérifier si ce Jean Theotokis est le même qui fit bâtir une petite église au sommet d'une autre colline isolée et conique, qui se trouve à dix kilomètres du village.

***

On pourrait donc se hasarder à reconstituer les premières années de la vie du grand peintre jusqu'à son arrivée à Venise.

étant considéré que sa vie à Venise et à Rome a été elle-même, retracée jusqu'à ce jour sans documents écrits.

Domenico Theotokis ou Theotocopoulos serait né en 1541 dans le petit village de Fodèlè. Sa famille, originaire de Byzance, avait été puissante et conservait encore les habitudes du temps de sa grandeur. Il vécut dans un pays singulier et sauvage au milieu des majestueuses montagnes crétoises, riches encore de souvenirs antiques, et eut comme compagnons d'enfance les villageois, les prêtres, et les moines des couvents orthodoxes des environs.

Son esprit s'enflamma aux récits du passé glorieux de Byzance et des luttes sanguinaires que les envahisseurs vénitiens eurent à soutenir, pendant des siècles, pour réduire les habitants indomptables de l'île de Jupiter.

Les moines de Saint-Pandeleimon donnèrent vraisemblablement au fils des seigneurs de Fodèlè les premières leçons de peinture.

Ses parents, rêvant pour lui une destinée plus brillante, ne durent pas considérer d'un bon œil le penchant que marqua le jeune Domenico pour les arts. Mais leur piété ne leur permit pas, sans doute, de s'y opposer ouvertement, même quand les moines conseillèrent à leur élève si doué de partir pour la ville, pour Candie, dont les riches couvents comptaient parmi leurs moines des artistes de talent.

Il n'était pas encore un adolescent quand il arriva à Candie pour entrer comme élève chez les moines du mont Sinaï. Leur grand monastère, avec sa superbe église de Sainte-Catherine, était un des plus importants de Candie.

Le jeune peintre y apprit à fond l'art byzantin dont les règles sévères et immuables avaient été établies au cours de nombreuses générations d'artistes. Dans ce monastère qui, respectueux des traditions de son ordre millénaire, maintenait le style byzantin le plus pur, le jeune Crétois vit les moines peindre tant de fois les mêmes compositions hiératiques représentant l'ensevelissement du Christ, le baptême de saint Jean, les prières des grands saints, le paysage rituel du mont Sinaï, il les peignit par lui-même si souvent, que ces sujets laissèrent une empreinte indélébile dans son esprit.

Nous retrouverons plus tard, aux dernières années de son apprentissage à Venise, un paysage du mont Sinaï qui, tout en maintenant fidèlement la tradition byzantine, si chère aux moines de Candie, porte le cachet de spiritualité tragique et personnelle du peintre. Et il y a, de lui, en Espagne des saint Jean rappelant tout à fait les saints décharnés et ascétiques que nous pouvons voir aujourd'hui encore aux couvents de Candie. Et même la *Prière sur la Montagne* que le Greco peignit vers la fin de sa vie, offre des ressemblances frappantes avec une icone, représentant le même sujet, qui orne la chapelle majeure de l'église de Sainte-Catherine de Candie.

Mais les années s'écoulaient rapidement; le jeune Domenico était déjà devenu un artiste accompli. Il avait acquis une habileté extraordinaire dans l'art de peindre ces miniatures byzantines où des personnages fort réduits et qu'on peut à peine distinguer à la loupe, se pressent sur des surfaces minimes. Il gardera toute sa vie cette habileté. Et nous le verrons reproduire, vingt-cinq ans plus tard, ces mêmes petits personnages, mais combien plus vivants, au second plan du *Martyre de saint Maurice* ou sur les surplis de saint Augustin, dans l'*Enterrement du comte d'Orgaz*. Il gardera aussi pour ses effets décoratifs la beauté de la ligne et la pureté byzantine dont il connaît à fond l'art. Il possède cette riche gamme de couleurs à la fois somptueuses et froides, qu'il enrichira même, plus tard, des tons chauds et vivants du grand maître de la peinture, du Titien, son propre maître.

Mais l'artiste accompli qu'il était ne pouvait plus se plier aux règles sévères et rigides de l'art hiératique qui voulait que l'artiste travaillât en humble serviteur de l'Eglise, désintéressé de la gloire, sans la moindre personnalité artistique, sans ambition, et même sans avoir le droit de signer sa propre œuvre, et de léguer son nom à la postérité.

Domenico Theotocopoulos, s'échappant du couvent, devait descendre souvent au port, et admirer le faste et la pompe de la grandeur vénitienne. Entendant les matelots parler de saint Marc, du Palais des Doges, et de ces grands peintres dont les toiles étaient disputées à prix d'or, il dut vite penser qu'il ne pourrait développer son talent, l'imposer au monde,

atteindre la gloire et la grandeur, que loin de son pays, à Venise, cette grande ville qui, d'après la devise ambitieuse de ses citoyens, était « la cité bénie, l'élue par Dieu pour être un réconfort et un soutien dans toutes les tribulations ».

Et un jour, lorsqu'un de ces convois que la République Sérénissime formait tous les printemps pour faire affluer vers elle les richesses de la Syrie, des Indes, de l'Égypte et de la Crète, le jeune Domenico Theotocopoulos, profitant de l'amitié d'un capitaine, s'embarqua sur une des galères vénitiennes. Il n'emportait que très peu d'argent, et quelques lettres de recommandation pour des Crétois de Venise.

Mais il partait, riche d'espérances et d'ambitions, à la conquête du monde, de ce monde que son nom et son œuvre ne devaient conquérir entièrement que trois siècles plus tard.

ACHILLE KYROU

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Quand, l'année dernière, la baronne Constant de Rebecque publia la correspondance orageuse de Benjamin Constant et d'Anne Lindsay, on eut la surprise d'y trouver quelques billets délicieux d'une amie commune à ces deux amants, la femme divorcée de Talma. On se rappelle cette brève aventure. Anne Lindsay est pour ainsi dire en vacances, par une absence de Charles de Lamoignon; Benjamin Constant est également émancipé, madame de Staël étant en Suisse. Dans cet intervalle de liberté, ils se rencontrent, se plaisent, se le prouvent. Mais les absents reviennent. Les chaînes relâchées se resserrent. La situation de Benjamin surtout devient très délicate. Madame Lindsay est jalouse de madame de Staël. Il a promis à celle-là de ne plus revoir celle-ci que par pitié, et par pure amitié. Elle a la preuve qu'il ne tient point parole. Elle éclate de fureur.

Au milieu de ces éclats, Julie Talma apaise les tempêtes, et modère les amants avec une grâce bienfaisante. Elle y avait d'autant plus de mérite que, deux ans plus tôt, Julie avait été elle-même amoureuse de Benjamin. C'est leur correspondance que la baronne Constant de Rebecque nous donne aujourd'hui[1].

Julie était la fille, « hors mariage », de Marie Careau, demeurant rue Montmartre, et d'un bourgeois de Pézenas, nommé François Pioch. De ces deux parents on ne sait rien, sinon que Pioch reconnut tardivement sa fille, en 1794, ou peut-être seulement en 1801. La reconnaissance de 1801 a été faite par l'intermédiaire de maître Fabre-Cœuret, notaire à Pézenas.

1. *Lettres de Julie Talma à Benjamin Constant*, publiées par la baronne Constant de Rebecque (Plon).

J'ignore si les érudits ont exploré le filon de recherches qui se présente à eux.

Pour le moment, on ne connaît de l'enfance de Julie qu'une anecdote. Née le 8 janvier 1756, elle avait sept ans, lorsque l'Opéra, qui était depuis un siècle dans la salle du Palais-Royal, la salle où Richelieu avait fait jouer *Mirame* et où Molière avait reçu le coup mortel, prit feu. Julie qui jouait dans la rue, faillit périr dans les flammes. Elle en fut tirée, et un passant, M. Gueulette de Maveroy, ancien conseil du Conseil souverain de Pondichéry, la recueillit et la fit instruire jusqu'à onze ans.

Quel avenir lui assurer? Gueulette la fit entrer à l'Opéra. Elle fut reçue comme surnuméraire dans le corps de ballet à neuf ans, y resta jusqu'à treize, passa à la Comédie Italienne, revint à l'Opéra, et débuta enfin en janvier 1772, dans une reprise de *Castor et Pollux*, où elle tint le rôle d'une ombre heureuse. Elle avait seize ans.

Une note anonyme nous dit : « Julie, enfant de l'amour, privée de bonne heure de son père, fut remise à peine adolescente, à quinze ans, à un grand seigneur. On attristerait trop les mœurs en disant par quelles mains elle fut livrée. Mais quoiqu'elle fût sans fortune, il n'était au pouvoir d'aucune situation de l'avilir. Comme son imagination était très vive et sa sensibilité toute morale, elle tira de son cœur le sentiment de l'honneur, pour le genre de vie auquel elle se voyait condamnée. » Ce qui suit éclaire un peu ce charabia. Il paraît vouloir dire qu'au bout d'un an, Julie quitte ce premier protecteur pour un homme d'un grand mérite, qu'elle aime d'abord de passion pure. Ce nouvel amant, qui avait quarante-cinq ans, la quitta pour se marier en Espagne. Julie dans son chagrin se rapproche alors d'un homme qu'elle avait d'abord découragé, et dont la constance lui parut une garantie de bonheur. Elle fut encore déçue. Il s'agit sans doute du chevalier de Brunville, dont elle eut un fils en 1777.

« Au bout de quelque temps, dit la même note, elle se reprit à l'amour. » A vrai dire, elle ne tarda pas beaucoup, car c'est en 1778 qu'elle rencontra son nouvel amant, Joseph de Ségur, cadet de ce maréchal de Ségur qui devait devenir ministre de la Guerre et se rendre fameux par l'édit qui

interdisait les grades d'officier aux roturiers. Joseph de Ségur était un aimable garçon de vingt-trois ans, qui faisait de petits vers. Tout le monde connaît encore sa jolie romance sur l'amour aux rames légères, qui, pour le mener d'une rive à l'autre, prend le Temps dans sa barque, puis s'endort. Le Temps prend à son tour les rames. « Ah! le Temps fait passer l'amour. »

Julie avait vingt-deux ans, et de la fortune. Une femme, nommée la Tristan, qui la faisait passer pour sa fille, avait habilement dirigé sa maison, et cette direction « se traduisit par des opérations financières lucratives », achats d'immeubles et contrats de rente viagère. A l'avènement de Joseph de Ségur, la Tristan fut congédiée, et Julie loua, puis acheta, 6, rue Chantereine, le charmant petit hôtel qu'elle devait céder en 1795 à Joséphine de Beauharnais, et que la présence de Bonaparte devait rendre fameux. On a peine à se représenter ce quartier d'affaires tel qu'il était pendant la Révolution. Les coins les plus verts d'Auteuil ou de Neuilly peuvent en donner une idée. C'était, dit madame Constant de Rebecque, « une véritable cité-jardin où les folies des grands seigneurs, les villas coquettes, les nids d'amoureux alternaient avec les installations plus somptueuses des Guimart, des Laborde et des Richelieu. Les fleurs, les bosquets et les rossignols abondaient dans les jardins, que recouvre maintenant la triste et bruyante rue de Châteaudun ». Imaginez la danseuse, avec ce « regard céleste et tendre qui annonçait le caractère le plus doux, le cœur le plus sensible ». Elle est le plus souvent vêtue de blanc, et cette couleur domine aussi dans la décoration de l'hôtel. Elle n'a point de fard, ne porte point de diamants. « La propreté la plus soigneuse et une demi-négligence la distinguaient des actrices en renom qui la fréquentaient... L'on était plus aimable dans le petit salon de Julie que dans l'hôtel de bien des grandes dames. Venir souper chez une danseuse, c'était déjà sacrifier la vanité à l'espérance du plaisir. Les gens de la cour y cessaient d'être grands seigneurs, les gens de lettres y oubliaient d'être savants, tout le monde y gagnait. »

Un fils qui fut reconnu, naquit en 1781. Puis le temps fit passer l'amour. Julie était d'âme sérieuse et sentimentale, avec ce goût pour le grand qui est déjà la marque de la

Révolution. Ségur était la plus frivole perfection de l'ancien régime. Le destin avait semblé unir, sous les traits d'un grand seigneur et d'une danseuse, deux amants de même âge. En réalité, il avait assemblé dans la maison de la rue Chantereine, l'ancienne France et la nouvelle. Après dix ans, leur liaison se dénoua mollement. Ce fut peut-être pendant une absence de Ségur, exilé pour avoir prédit la prochaine démission du Roi, que Julie devint la maîtresse de Saint-Léger, séducteur célèbre, colonel aux gardes. Elle en eut un fils, qu'il reconnut, et qui fut élevé en Angleterre.

« Elle resta quelque temps après ces liaisons sans se commettre à l'amour. Elle se tint en défiance de son cœur et donna ses loisirs aux lettres et à l'amitié. Après ce repos du cœur vint la liaison consacrée par les lois. » C'est à une fête chez mademoiselle Contat en janvier 1787, que Julie rencontra Talma. Ségur y jouait lui-même une pièce qu'il avait composée, *le Parti le plus gai*. Talma complimenta Julie, puis essaya de la conquérir. Ségur commandait en second Ségur-dragons dont son frère aîné Philippe était le colonel. Pendant un voyage qu'il fit pour aller voir son régiment, Talma se glissa dans la place. Ce billet de Julie à l'acteur en dit long :

« Ayez le courage de me fuir avant son retour. Prévenez, s'il se peut, le malheur de voir un autre moins aimé, mais plus heureux que vous. Il n'y a que quinze jours que je l'assurai encore de ma tendresse, je n'aurai jamais l'audace de lui dire qu'en si peu de temps un autre a su me plaire. Je n'aurai pas le courage de l'abandonner. »

Le sort se montra galant homme. Ségur fut obligé de remplacer son frère comme colonel, et Julie se trouva libre. Elle avait à peine passé la trentaine, et elle avait 40 000 livres de rentes, ce qui était une grosse fortune. Talma avait sept ans de moins qu'elle, son génie, sa gloire naissante, et pour tout bien ses hardes. Elle l'adora : « Je t'aime avec excès, mon tendre ami. Que nulle inquiétude ne trouble ton cœur. Le mien t'appelle à chaque instant. Demain dans la matinée j'irai te trouver. J'irai me jeter dans tes bras. Que ces moments seront doux! » Le contrat de mariage fut signé en 1790. Mais le curé de Saint-Sulpice, qui était la paroisse de la Comédie-Française, s'en tenant à la lettre des règlements

ecclésiastiques, refusa de bénir l'union d'un acteur. Évidemment ce digne prêtre ne se doutait pas qu'en passant 1789, il était entré dans un temps nouveau. C'est à l'ordinaire ainsi que nous vivons l'histoire, sans la voir. Enfin à Notre-Dame-de-Lorette, paroisse de la mariée, le curé Lapipe se montra plus accommodant. Le mariage fut célébré le 19 avril 1791. Il était temps. Dix jours plus tard, le même curé Lapipe se vit présenter au baptême deux jumeaux qui venaient de naître, issus de cette union. On les nomma Castor et Pollux.

« La femme que Talma épousait, écrit Arnault, était plus remarquable encore par le charme de son caractère et de son esprit que par celui de sa figure, tout agréable qu'elle fût. Elle alliait à un physique presque grêle une âme des plus énergiques. Également passionnée pour les arts, les lettres et la philosophie, elle avait réuni chez elle sous l'ancien régime, ce que la cour et la ville avaient de plus aimable. Depuis la Révolution, elle unissait aux littérateurs les plus célèbres les membres les plus en vue de la législature. » Et l'actrice Louise Fusil nous dit de même : « Si ce siècle eût ressemblé à celui de Périclès, Julie en eût été l'Aspasie. Elle ne croyait pouvoir faire un meilleur usage de sa fortune, qu'en secondant son mari dans tout ce qui pouvait le faire paraître à son avantage. » — A ce train, en trois ans, sa fortune tomba de quarante mille livres de rente à six mille. Cependant Talma était infidèle et Julie fut jalouse. « Sa jalousie, dit la note anonyme, la rendit importune. La dignité que lui donna son silence sur l'abandon le plus complet de ses intérêts, émut son époux, trop honnête pour la braver. Il tenta de se soustraire à cette situation pénible par l'absence continue... »

En avril 1794, ils se séparèrent, et Julie alla loger dans un appartement assez modeste, 2, rue Matignon, et le meubla des débris de la rue Chantereine. La séparation officielle fut prononcée l'année suivante et le divorce en 1801. En 1802, Talma épousait Charlotte Vanhove.

C'est peu après la séparation en 1795, semble-t-il, que Julie rencontra Benjamin Constant. Pendant trois ans, nous ne savons rien de ce que furent leurs relations. Il faut qu'elles aient été bien vagues pour que la correspondance conservée débute, trois ans plus tard seulement, par un billet délicieux

d'août 1798. Il est évident qu'à ce moment, Julie a un goût très vif pour Constant. Elle le pique, elle le provoque, et, pour sauver sa fierté, elle en rit. Qu'il sera sot, s'il ne voit pas qu'elle badine! Mais il sera plus sot encore s'il ne voit pas qu'elle est sérieuse. Elle avance tout en se gardant. Elle lui fait une déclaration, tout en le raillant. Et pour finir, elle nie avec aplomb qu'elle ait fait un seul pas. On dirait une lettre tombée d'une comédie de Musset. La voici :

9 fructidor an VI.

« Écrivez-moi donc. Vous sentez bien que je ne puis vous écrire la première. Je meurs d'envie de vous répondre. Votre lettre sera ridicule, je n'en doute pas. Je ris d'avance en pensant à toutes les épigrammes que je vous répondrai. Je ne dis rien, j'attends. Toujours est-il vrai que je ne vous aurai pas provoqué. »

Là-dessus commence le manège le plus raffiné. Voilà à quoi sert d'avoir reçu ce qu'il y avait de plus parfait dans l'ancienne cour. Julie a beau être républicaine, elle ne peut faire que son esprit n'aie toutes les grâces d'un autre régime. De son côté, Benjamin avait la passion de plaire. Il savait séduire. Mais on ne séduit guère qu'en prenant le langage de l'amour. Et on ne prend guère son langage sans le ressentir lui-même. C'était là le plus dangereux. Car tous les artifices de Lovelace, Julie les connaissait et s'en moquait. Mais chez cet homme plus jeune qu'elle et qu'elle aimait, elle, pour de bon, elle sentait mieux qu'une inclination pour elle, — une ressemblance étroite avec elle. Il le confessera lui-même : « Je perds en elle, dira-t-il, l'amie la plus désintéressée, l'esprit le plus analogue au mien que j'aie jamais rencontré. » Or c'était pour Julie un besoin « d'établir son âme auprès d'une autre âme ». Pouvait-elle rencontrer mieux? Mais Benjamin faisait le coquet, ou pour mieux dire, la coquette. Il prétendait qu'il était un homme mort, il manquait de parole, il mentait. C'est grand dommage que nous n'ayons pas ses lettres. Du moins entrevoyons-nous dans celles de Julie un reflet de sa fuyante personne.

Il était trop habile pour s'engager comme Julie l'en pressait. Il répondit, mais autrement qu'elle n'attendait. Au lieu

de se laisser mener, il interrogea. Il questionna Julie sur ses sentiments et assez hardiment, si nous en jugeons par la réplique qui nous a été conservée. « L'amour est jaloux, dit-elle, je n'ai point de jalousie. L'amitié est calme, je suis toujours agitée. Il existe un métal qui n'est ni de l'or ni de l'argent, qui est bien plus précieux à ce que l'on dit. » A quoi une pareille phrase peut-elle répondre, sinon à cette question posée par Benjamin : « Comment m'aimez-vous? »

Ainsi lancée, l'aventure marche bon train. Car, au troisième billet, nous voyons Julie appréhender de souper seule avec Benjamin, mais arranger une promenade après souper, aux Champs-Élysées, dans le clair de lune irréel comme ce royaume des Ombres où elle a fait ses débuts d'Opéra. Elle ajoute plaisamment : « Je ne sais ce que tout cela deviendra, si Dieu n'y met ordre. »

Dieu y met ordre. Soit nature, soit calcul, Constant était le plus décevant des hommes. Il commença à jouer avec Julie ce jeu de dérobade que les roués recommandaient comme propre à piquer et à retenir. Il ne vient pas quand on l'attend, il agit au rebours de ce qu'on attendait et il inquiète par ce mystère. Mais en inquiétant il oblige à penser à lui, et l'on s'attache à cet insaisissable. Julie, qui jouait franc jeu, donne tête baissée dans le filet de ces obscurités : « Pourquoi cette intermittence? écrit-elle. Pourquoi votre visage, qui a quelquefois une expression si douce, est-il si peu d'accord avec votre conduite? » Elle veut savoir s'il trouve quelque douceur à son amitié. La pauvre femme est bien prise. Elle a rougi en nommant Benjamin. A quarante-trois ans, c'est un succès. Et lui? Il s'obstine à lui répéter qu'il est un homme mort. Une note, qui paraît être de lui, nous apprend qu'ayant été jolie, elle ne l'était plus. Si elle l'eût été encore, il fût peut-être sorti de cet emploi d'ombre qu'il quittera si rondement, deux ans plus tard, pour Anne Lindsay. Cette défaite exaspérait Julie : « Ne me dites donc pas toujours que vous êtes mort? Qu'est-ce que cela me fait? N'étiez-vous pas mort quand je vous ai connu? N'est-ce pas comme mort que vous me plaisez? Qui sait, si vous viviez comme tout le monde, je ne vous aimerais peut-être plus? J'aime mieux être morte avec vous que de vivre avec un autre. » A toutes ses mani-

gances, coquetteries et façons, elle répond par un beau cri d'amour, une belle note pleine et pure : « Qui n'aurait cru que vous viendriez ce matin? Qui n'aurait cru que vous m'écririez un mot? Constant, il y a en vous quelque chose de perfide. Vous n'êtes pas si bon que vous me l'avez dit. Je vous demande en grâce, ne me quittez jamais sans me dire quand je vous reverrai. Si vous saviez combien je donnerais de jours de ma vie pour vous voir quelques heures de plus! Je ne vous dirai pas cependant de céder sur cela à tout ce que je pourrais désirer : à quoi cela servirait-il? Quelle que soit votre complaisance, vous n'apaiserez jamais cette soif que j'ai de vous voir. Constant, je veux savoir votre pensée. »

Je me suis attardé aux premières pages de cette correspondance. Elles sont la clé de tout le reste. Ce reste, c'est tout le chemin que la pauvre femme a fait pour aller de l'amour déçu à l'amitié sûre. Elle a mis deux ans à le parcourir. On en reconnaît pour ainsi dire toutes les étapes. Elle s'aperçoit d'abord de sa propre folie. « Il est impossible, dit-elle, d'aimer plus sottement que je ne vous aime. » Elle voit bien où elle s'est engagée. « Pour Dieu, dit-elle encore, faites-nous le moins de chagrin possible; que l'art de mentir perfectionné soit bon à amortir toutes les douleurs. » Elle déteste madame de Staël, mais n'espère point la supplanter. Elle se contente du rôle que le destin lui laisse. « Venez à toute heure. Je suis toujours heureuse de vous voir, sans chicaner sur la part d'affection que vous m'avez réservée. Que je vous voie beaucoup, que vous ne soyez pas malheureux, et je trouverai que tout est pour le mieux. » Il y a dans tout cela une bonne grâce, une politesse d'enjouement sur la plus grande douleur, une réserve, dans la tendresse comme dans le reproche, qui sont vraiment la fleur du sentiment : « Mon cher Constant, j'ai bien des défauts, comme vous dites, mais vous en avez un qui les efface tous, c'est de m'aimer si faiblement que votre sentiment a tout l'air de l'indifférence. Vous dites cependant qu'il faut vous aimer passionnément; que je vous sais gré de ce vouloir! Il me délivre d'une de mes craintes : il me dispense des vains efforts qu'il m'aurait fallu faire pour vous cacher ce que mon cœur ne pourrait jamais renfermer. »

Vers l'été ou l'automne de 1800, le ton est redevenu celui

d'un badinage affectueux, un peu ironique, et à ce moment les lettres de Benjamin, si nous les avions, nous paraîtraient peut-être plus tendres que celles de Julie. Il est vrai que Benjamin était toujours plus amoureux de loin que de près. Quoi qu'il en soit, il est évident que le dénouement est venu. Quand Anne Lindsay entre en scène, pour parler comme madame Constant de Rebecque, en novembre 1800, Julie est la confidente de ce nouvel amour, qui remplit de ses éclats le printemps de 1801. Puis la correspondance reprend sur le ton de la plus fidèle affection. « Que ferons-nous, mon Benjamin, écrit Julie le 26 août 1801, dans cette Europe qui n'a plus l'air que d'une continuation des Petites Maisons de Paris? Aimons-nous bien, mon ami. Nous n'avons rien de mieux à faire en vérité, il n'y a plus personne à aimer. »

La dernière lettre est du 31 janvier 1805. Julie y plaisante avec sa grâce ordinaire, et aussi un peu d'amertume désenchantée. « Je ne m'étonne pas, ma chère coquette, dit-elle à Benjamin, de la sécheresse qu'on vous reproche. Les coquettes sont comme les médecins : plus ils voient de malades, plus leur cœur s'endurcit. Je ne sais pourquoi je vous dis cela. Je vois qu'il est tout à fait impossible de vous humilier. Vous mettez en défaut par votre noble assurance toute l'impertinence et l'amertume que j'ai reçues de la nature... » Quand elle écrivit ces lignes, Julie était à Moulins, auprès de son dernier fils, Félix de Ségur, qui mourait de la poitrine, comme étaient morts ses frères Saint-Léger et Brunville. « Je mourrai de ne plus aimer », avait-elle dit. Félix ayant cessé de vivre le 10 février, Julie s'éteignit trois mois plus tard. « Dans son agonie, elle conserva toute sa raison, écrit Benjamin Constant. Elle me serrait la main en signe de reconnaissance. Ce fut ainsi qu'elle expira. »

***

Il faut penser que les genres littéraires correspondent à une division profonde et naturelle, tant ils sont durables. Voici que, dans un livre charmant, M. Victor Gœdorp fait refleurir celui de ces genres qu'on pouvait le plus justement croire en sommeil, la pastorale.

Le sens même du mot est aujourd'hui presque oublié et

tout à fait déformé. Aux origines de notre théâtre classique, dans les œuvres du vieil Hardy, on trouve deux sortes d'ouvrages : l'une est la tragédie, de forme très fixe, avec sa délibération au second acte, sa péripétie au quatrième, son épilogue lyrique au cinquième, et qui est toujours l'histoire d'un seul fait; l'autre est la pastorale, qui est fondée sur les incertitudes, revirements, contradictions et chassés-croisés de l'amour. Quelques-unes des œuvres de Corneille, comme *Cinna* et *Polyeucte*, sont proprement des tragédies. *Horace* est une tragédie double. Les pièces de Racine au contraire sont le plus souvent des pastorales tragiques, dont *Andromaque* est le type.

Tous « les aimerai-je? N'aimerai-je pas? » dérivent de la pastorale, et aussi les jalousies, les rebuffades, les faux soupçons, les désespoirs, la constance des âmes tendres et la défaite des âmes fières. La moitié de la littérature romanesque vient de là. Cervantes, si dur à l'épopée héroïque, a un tendre pour la pastorale. Dès le début de son livre, il conduit don Quichotte chez les bergers, et il nous raconte l'histoire de la bergère Marcela. Et qui ne se souvient de l'admirable discours du héros, sur l'âge d'or, au sujet d'un gland de chêne?

M. Gœdorp a choisi comme décor de son livre la forêt de Villers-Cotterets aux hêtraies illustres : et il nous la fait parcourir avec M. Bourin, inspecteur des forêts, qui y conduit son jeune collègue Philippe Duhestroy. A la sortie même de la ville, les deux hommes s'engagent sous le dôme d'une allée de tilleuls, l'allée des Soupirs, qui a donné au livre son nom[1]. De là, ils arrivent à la Faisanderie, que Philippe habitera. M. Gœdorp a fait de ces maisons basses, avec l'étable et l'écurie près du logis, un tableau qui eût tenté le crayon de Werther : « Juste en face s'étend un pré, semé de pommiers et de néfliers, où pâturent des vaches acajou dont les femmes des gardes vendent le lait à la ville. Un abreuvoir où joue la marmaille est encadré d'une haie vive; un peu plus loin, des fourragères lèvent leurs bras au ciel, une charrue rouillée semble attendre le marchand de ferraille et une herse, à demi édentée, s'enfonce dans le sol humide. Alentour les mouches bourdonnent, quelques porcs promènent leur ennui,

1. Victor Gœdorp, *L'Allée des Soupirs*. Collection Dédales.

et l'on n'entend que le bruit de sonnette d'une chèvre attachée à un arbre, qui tire sur sa longe... »

Le roman va se passer parmi les forestiers. L'un d'eux, Jacquou, a une fille, Françoise, qui est très belle. Françoise a pour prétendu un de ces êtres soupçonneux et sombres qui font les malheurs, une espèce d'Oreste, gardien au château, nommé Gilbert. Un soir, Gilbert rompt avec sa fiancée, brusquement et sans donner de motif. On lui a tenu de mauvais propos sur le nouvel inspecteur, Philippe Duhestroy, et sur Françoise. Celle-ci prend avec beaucoup de hauteur la défection de Gilbert. Et comme son père s'en étonne : « Ça te tracasse, répond-elle, que je ne pleurniche pas sur mon sort. Chacun son tempérament. Si tu ne connais pas les femmes, moi, je connais les hommes. Un de perdu, dix de retrouvés! Et même sans qu'on les cherche! » — En effet, cette fière personne n'a qu'à paraître, et le romancier Maurice Sortaise est ébloui.

Philippe Duhestroy, quoi que craigne le jaloux Gilbert, n'a jamais pensé à Françoise, sauf pour la photographier. Il est en conversation, au contraire, avec Geneviève Bourin, la fille de son chef. Et comme il a raconté qu'il était l'ami de Sortaise, Geneviève lui a demandé d'inviter à Villers-Cotterets cet auteur célèbre. Il vient, et Geneviève lui déplaît. Au contraire, il s'éprend aussitôt de Françoise, qui, comme toute héroïne de bergerie, est fort au-dessus de sa condition. Ce caprice de l'amour va amener deux catastrophes.

L'une concerne Geneviève. Sans que personne le sût, sans que lui-même la connût, cette personne romanesque était depuis longtemps en relations avec Sortaise : coups de téléphone de lectrice à auteur. Un hasard fait découvrir ces conversations. Scandale et fureur de la mère, qui est de l'espèce la plus rigide et la plus acariâtre. Heureusement, Philippe qui croit à l'innocence de Geneviève, et qui l'estime, et qui n'est pas éloigné de l'aimer, l'épouse. — Quant à Sortaise, nous avons vu qu'il aimait Françoise. Elle lui donne rendez-vous dans l'Allée des Soupirs. Mais Gilbert la guette et l'étrangle.

HENRY BIDOU

# LE SALON DE L'EUROPE

## JEANNE GRANIER

— *Le Salon de l'Europe?* C'est Paris, n'est-ce pas? Oui, bien entendu!...

— Mais dans ce « salon » les personnages ne mènent pas exclusivement la vie de salon, sans mélange.

— Oh! avec moi vous pouvez être tranquille! — s'écrie Jeanne Granier, — je suis allée dans bien des salons, ça, c'est vrai! On m'y a même beaucoup fêtée, mais je peux dire que peu de femmes ont autant travaillé que moi. Certes, je suis peut-être l'une des seules comédiennes auxquelles la société ait prodigué tant de gentillesses. Qu'il s'agisse des Chabrillan, à Paris, ou de lady de Grey, à Londres, je vous assure que j'ai depuis longtemps été traitée avec une amabilité sans pareille!

» A Londres... Vous savez ce que c'est que la société anglaise. Eh! bien, quand je suis allée prendre le thé à Buckingham Palace, la reine Alexandra voulut m'accompagner au piano. Elle était devenue sourde, mais elle accompagnait très bien... Elle m'a offert le thé, elle-même, avec une simplicité, une bonne grâce... Ah! on en a raconté, le lendemain. Tous les journaux *ne parlaient que de ça!*

» Tenez, voilà son portrait, en toilette du couronnement. Quelle simplicité!... Pas sur la photographie, bien sûr » — reprend la comédienne, avec l'air gavroche qui ne l'a jamais quittée.

Sur la photographie, signée Alexandra, la reine, en effet, qui

semble une idole couverte de tous les joyaux de l'Empire, a ajouté de sa main : *Coronation day.*

Tout en souriant parfois avec un de leurs familiers, des pompes séculaires et de leurs ornements surannés, les souverains en apparence les plus simples, comme les princes de l'Église, habitués ou écrasés par les cérémonies renouvelées, éprouvent encore un certain éblouissement, devant leur image costumée et le souvenir d'investitures, solennités, célébrations qui ont marqué leur « carrière » ici-bas.

C'est un après-midi d'été. Une agréable pénombre règne dans le petit hôtel de Jeanne Granier, avenue de Wagram. Le soleil qui baigne Paris éclaire le salon à travers des stores baissés. Le boudoir voisin donne sur un jardinet et, par les portes ouvertes, entrent des fraîcheurs et des reflets. Jeanne Granier est assise sur le bord d'une bergère, elle sourit, avec l'extrémité gauche de la lèvre qui remonte un peu et donne un air particulièrement spirituel et relevé à tout ce qu'elle dit. Les yeux clignent, vivants, apitoyés, joyeux, avec une lueur qui fait qu'on ne sait jamais très bien si cette petite clarté n'est pas causée par un rire qui s'achève ou par une larme qui va percer.

Et puis, il y a la voix, cette voix qui tout de suite vous râpe un peu le cœur, cette voix qui riait et s'étranglait dans un pleur refoulé et qui était si caractéristique et si émouvante. Et cette voix, dans le clair-obscur du salon, c'est encore celle d'*Amants*, celle d'*Éducation de Prince*, celle du *Nouveau Jeu*, des pièces de notre grande jeunesse, à l'âge où l'on vient tout neuf au théâtre, — où l'on venait! — car il y a le cinéma, désormais. Depuis que madame Bartet a quitté la Comédie-Française et Jeanne Granier les scènes du boulevard, depuis la mort de Réjane et de Sarah Bernhardt, en dépit du talent de nouvelles actrices, quelque chose n'est plus sur les planches et entre les portants.

Des vitrines sont remplies, ici de bleus de Chine, là de saxes, des étoffes précieuses couvrent les panneaux, des tables basses chargées de petites perruches vertes de Chine sont embusquées près de la cheminée.

— Mes « verts »! Mes verts introuvables, maintenant!...

Tout ça, c'est toute ma vie. Des souvenirs! Ces petites boîtes, sur cette table, c'est la Russie. C'était la manière de donner, là-bas! Lorsque vous aviez joué dans un salon, jamais on ne vous aurait fait remettre de l'argent de la main à la main... Il y avait la boîte. Regardez-les. Tenez, celle-ci... Faberger... Cette pauvre grande-duchesse! (*la Grande-Duchesse Wladimir*). Elle connaissait par cœur tous mes airs! Madame de Chevigné le sait bien! »

Tout est rangé, brillant. Ce n'est pas le vieux maître d'hôtel qui m'a ouvert la porte qui entretiendrait si parfaitement cet univers. Jeanne Granier y a l'œil : — Mes « bleus »... mes « verts »...

Je la regarde. Il semble, lorsqu'elle parle, qu'elle ait pour l'éternité le cœur gonflé par la joie ou l'émotion que tout lui cause ici-bas, que tout lui cause, — encore!

— J'avais vendu mes diamants pour me constituer un viager; avec ce que j'avais pu économiser, c'était de quoi vivre tranquille, puisque la maison était à moi... Cent cinquante mille francs, je l'ai payée, autrefois! Mais avec ces impôts qui ont triplé, quintuplé, est-ce que je sais où nous allons, moi!

Elle lève la main droite, comme toujours, comme au théâtre, lorsque pendant une déclaration, elle repoussait le séducteur, de la main gauche, — oh! très doucement — et qu'elle agitait cette main droite qui battait comme les ailes d'un oiseau, à hauteur des yeux, pour dire : — « Je suis un peu étourdie, laissez-moi, je ne sais plus du tout où j'en suis, mon ami... Je suis grise! »

— Aussi, j'ai écrit à M. Daladier, — continue-t-elle. — Mais oui... Il l'a peut-être lue en chemin de fer, ma lettre, car je la lui ai adressée à la veille de son départ pour Londres. Je lui ai dit :

« Monsieur le Président. Peut-être vous souvenez-vous de moi? J'ai eu le plaisir de jouer devant vous, à un ministère, une petite pièce de... Et, même, vous avez eu la bonté de m'offrir ensuite votre bras pour me conduire au buffet... Eh! bien, monsieur le Président, si je reçois encore des feuilles d'impôts pareilles, bientôt je serai obligée de danser devant le mien, — de buffet!... »

— Il ne m'a pas répondu!...

Elle rit. Elle porte la main à ses yeux, avec un geste qui fait penser à celui des femmes robustes qui se racontent avec bonne humeur sur les seuils, leur laborieuse journée, quand le crépuscule tombe. Elle évoque les joyeuses commères de Shakespeare et la servante de Molière. Elle est classique, saine et drue.

Dans son escalier, rempli d'images, de dessins qui racontent sa carrière, une petite aquarelle de Jacquet la représente, en courtes culottes bleues du XVIIIe siècle. Elle est datée de 1881.

— Il faisait ça dans son atelier, pendant que je chantais une romance. Quand j'arrivais à la dernière note, l'aquarelle devait être terminée.

***

Les jeunes gens de la génération d'après-guerre, *les sportifs*, ne savent pas combien les comédiennes étaient fêtées, choyées, entourées, autrefois. Elles évoquaient une sorte de Paradis défendu, une élégance, un luxe disparus, le caprice et le plaisir.

Je cessais à peine d'être enfant que, pour moi, le nom de Jeanne Granier représentait tout cela, comme quelques autres, celui de Marie Magnier, par exemple, qui avait créé *l'Abbé Constantin* et qui avait été si belle — on le voyait toujours. Henri Rochefort se souvenait, disait-il, de l'avoir rencontrée pieds nus, à Boulogne-sur-Mer, où elle était pêcheuse. Quelque temps après la guerre, je fus confondue de voir, en suivant le boulevard Sébastopol, Marie Magnier, pour laquelle, jadis, aucun équipage ne m'eût paru trop élégant, descendre de la plate-forme d'un tramway. Mais elle était si magnifique encore, elle portait si haut la tête que les taxis s'arrêtèrent pour la laisser passer. La fin dans la gêne de ces femmes qui ont été la fleur de Paris, l'imprévoyance de celles qui n'ont pas seulement jeté l'or par les fenêtres dans les opérettes mais dans la vie, navre, comme une injustice.

***

Pendant que je fais ces rapprochements, Jeanne Granier, qui a heureusement gardé ses perles au cou et, autour d'elle, ses chères vitrines, — et son hôtel, et son vieux valet, — Jeanne Granier, qui a peut-être deviné ma pensée, fait un bond dans le passé, dans sa première jeunesse :

— Ma mère avait joué la comédie avec Déjazet. Elle avait donné avec elle des représentations à Bruxelles. Chaque soir, elle paraissait dans trois théâtres, à la suite. (Une opérette aux *Galeries Saint-Hubert*, au *Théâtre du Parc*, je ne sais quoi, et, ailleurs, une comédie en un acte.) Une sorte d'omnibus, séparé en trois cases, transportait la troupe. Elle y changeait de costume entre deux théâtres. Et dans les journaux, à cette époque, il paraît qu'un chroniqueur écrivit : « Dire qu'aujourd'hui des comédiennes se font payer quinze cents francs par mois! »

— Ah! que nous étions pauvres! — s'écrie-t-elle, — ma mère et moi. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir jamais été si heureuse. Non, jamais, ma parole! Je travaillais le chant avec Castelli. Je prenais des leçons d'italien... J'ai chanté les *Soirées musicales* de Rossini. Et puis, je faisais le ménage, j'astiquais. Ah! ce que je pouvais frotter, balayer. Dans notre petit logement, tout brillait, je vous assure!

Tandis qu'elle parle, je regarde dans sa pénombre, qui a la fraîcheur d'un sorbet à la pistache, le salon si bien rangé et si *brillant*.

— Je faisais même la cuisine, — reprend-elle. — Un jour, j'avais lu la recette d'un ris de veau qui m'avait paru excellente. Je suivis à la lettre les recommandations et j'apportai de la cuisine un plat, grand comme ça! Je le posai sur la table, en tremblant, à cause de la sauce. Ma mère souriait. Elle me dit : — « Tes ris de veau sont des radeaux sur la mer immense! » (*Réminiscence, je suppose, de quelque refrain.*)

***

— Nous vînmes habiter la rue Fléchier, à côté de Notre-Dame-de-Lorette. J'étudiais beaucoup. Songez qu'à treize ou

quatorze ans, je chantais *la Juive*! Puis, je travaillais le classique, avec madame Barthe Banderelli. C'est elle qui a été le professeur de Litvinne. Enfin, je suis engagée à la Renaissance. Vizentini était directeur. Il avait été l'associé d'Offenbach. Mais je n'ai jamais connu Offenbach. C'était la fin de sa carrière. Je le regrette. Que de fois, on m'a dit : « S'il vous avait entendue, qu'aurait-il écrit pour vous! »

— Vizentini m'engage à cent francs par mois, je débute dans *Madame Popotard*. Je n'avais que ceci à chanter. Ça n'était pas compliqué. Vous allez voir : « *Madame Popo... Madame Popo!...* » C'était bien la peine d'avoir appris *la Juive*!

« Peu de temps après, madame Théo, la fameuse Théo, crée *la Jolie Parfumeuse*, à la Renaissance. L'opérette obtient un succès éclatant. On m'avait donné un petit rôle de rien du tout. Mais Théo tombe malade et personne n'avait été prévu pour doubler son rôle. A force d'assister aux répétitions, moi, je le savais par cœur. Je vais trouver monsieur et madame Callé. Lui, était régisseur. Ils connaissaient maman.

— Je peux chanter le rôle ce soir, je le sais.

— Toi? Le rôle de madame Théo? Mais, mon enfant, il faut aller téter!

» Enfin, comme ils n'avaient personne, ils furent bien obligés de m'accepter, quand même, et, après une seule répétition dans l'après-midi, je me trouve, bien avant le lever du rideau, dans la robe de la Jolie Parfumeuse.

» Tous les soirs, Isabelle, la fameuse bouquetière du Jockey-Club, apportait, au Théâtre, une guirlande de fleurs naturelles et des petits bouquets, pour madame Théo.

— Ce soir, ce n'est pas madame Théo qui joue, — lui dit le concierge, — elle est malade.

» Alors Isabelle reprend ses fleurs et s'en va.

— Voyez-vous, ça, eh! bien, c'est ce qui m'a fait le plus de peine! — s'écrie Jeanne Granier, qui ajoute, avec un sourire du coin de la lèvre et des yeux :

— Le chagrin commence par les plus petites choses!

Pendant ce temps, je revois, en l'écoutant — par quel prodige de la mémoire! — une ancienne photo de « madame Théo », qui était bien pour impressionner les petits garçons, elle n'était vêtue que d'une chemise, après laquelle il y avait

beaucoup de volants et elle appuyait le menton sur ses mains réunies avec des airs de ravissante caillette. Elle semblerait trop grasse aux jeunes femmes d'aujourd'hui!

— Alors, — continue Jeanne Granier, qui voit encore la guirlande de madame Théo, — le régisseur a couru chercher des fleurs artificielles. Et tout le monde a trouvé que c'était bien mieux comme ça, parce qu'au théâtre, c'est toujours le faux qui paraît le plus vrai!

» Avant le lever du rideau, on fait une annonce. Le régisseur dit que, pour ne pas manquer la représentation, une débutante, qui n'a encore jamais paru sur la scène, va remplacer madame Théo, mais que les spectateurs qui désirent se faire rembourser leur place n'ont qu'à passer au contrôle. Quelques-uns s'en vont, les autres restent. Il y a des gens qui se promettent toujours, à l'avance, un certain plaisir de pouvoir emboîter une nouvelle venue!

» Comme j'avais une voix claire, une voix claire comme celle d'un enfant, je remporte un très grand succès. Tout Paris en parlait le lendemain! »

Mais madame Théo se remet vite. Jeanne Granier ne joue *la Jolie Parfumeuse* que huit fois, puis huit autres fois, pendant une rechute de l'étoile.

— L'été venu, après *la Jolie Parfumeuse*, je suis engagée au Casino d'Étretat, pour chanter l'opéra, l'opéra-comique et l'opérette. Je chantais, surtout, *les Noces de Jeannette*! C'est dans ce rôle que les habitués me préféraient. Je portais un velours noir autour du cou. Quelques jours après mes débuts, je trouve, cousus sur mon velours noir, des petits oiseaux en argent, offerts par les habitués.

» Un soir, je chantais je ne sais plus quel opéra-comique, j'avais mal à la gorge et je faisais des efforts pour attraper les notes. Après une roulade vraiment pénible, je m'écrie, malgré moi, sans penser qu'on allait m'entendre :

— Ah! je respire!

— Rendez les bijoux! rendez les bijoux! me crient les habitués en riant. Ah! c'était charmant!

Le mot « charmant » sur les lèvres de Jeanne Granier, c'est charmant, c'est coupé en deux, la première syllabe se prolonge, la seconde monte... C'est charmant!

Et je revois le « charmant » Étretat, où je passais quelques heures, il y a deux ans, et qui m'évoquait, précisément, tout un temps passé : « Je pars pour Étretat. » C'était la Normandie, c'était loin déjà, c'était près de Paris, — et du Havre ! Cela procurait toutes les illusions du voyage, des voyages ! Les femmes prenaient des bains de mer avec des tuniques longues brodées d'ancres, des pantalons à volants et des chapeaux de paille, des chapeaux « Niniche », à cause, je pense, d'un chapeau que portait Judic dans une autre opérette, *Niniche*, qui devait être d'Albert Milhaud,

— Le mois de septembre venu, rentrée à Paris, on me demande d'aller créer *Giroflé-Girofla* à Bruxelles, où j'ai créé aussi *Madame Angot*.

***

*La fille de Madame Angot* ! Tout un temps, — qui mêle pour moi l'opérette et les impressionnistes, les romans célèbres de Zola et la gloire de Sarah Bernhardt, avec les funérailles de Victor Hugo, puis la prochaine exposition de 1889, — me semble surgir dans ce salon élégant, aux objets de choix et si miraculeusement entretenus. Des opérettes ! Au temps des opérettes ! Quelle époque gazouillante et travestie, après 1870. Et que nos jazz, « d'après *notre* guerre », semblent sauvages auprès d'elle. Le Second Empire paraissait lointain déjà ; pourtant, cette période demeure terriblement « second empire », encore, pour nous qui vînmes plus tard.

Je l'imagine charmante. « Charmante ! » comme dit Jeanne Granier, — si jeune, si vivante, si blonde, qui déjeunait tout à l'heure chez des amis habitant l'île Saint-Louis et qui a l'air de sortir d'une boîte, — qui sent bon, qui est fraîche... charmante !

Et je me souviens d'avoir entendu raconter, — bien après, — des rivalités qui se seraient élevées entre Anna Judic (qui avait suivi Hortense Schneider dans l'opérette et précédé Jeanne Granier), pendant les représentations de cette *Fille de Madame Angot*, qui est tellement figurative de ce temps. Judic et Granier s'arrachant les cheveux en scène et se lançant, avec une rage qui n'était pas feinte, les apostrophes fameuses dont les orgues de Barbarie nous ont donné la nostalgie :

Ah! c'est donc toi, madame Barras,
Toi qui fais tant tes embarras!...

Elle est là, — devant moi. Était-ce elle, « madame Barras » ou Judic?... Cette Judic, que nous avons entendue, peu de temps avant sa fin, aux Folies-Bergère, où elle avait été engagée pour redire ses anciennes romances, pendant une série de représentations. Elle minaudait; elle prenait je ne sais quel air de petite fille surprise avec un galant, mais son adresse évoquait celle d'une modiste de premier plan et se nuançait d'une grâce sentimentale un peu polissonne.

Je devrais parler de Judic à Jeanne Granier. Mais, tant pis, elle s'est lancée avec tant de verve sur les souvenirs de ses débuts. Et puis je suis bien persuadé, car je la connais, qu'elle ne me dirait sur Judic que des choses... charmantes.

Revenue de Bruxelles à Paris, après *Giroflé-Girofla*, elle va trouver Lecocq, dont la photographie orne aussi le piano, derrière le roi Édouard VII, avec une enthousiaste dédicace. Un Gaulois, à fortes moustaches blanches, qui évoque un peu Ernest Reyer.

— Je venais voir Lecocq tous les matins. Je lui chantais ce je savais, pendant une heure ou deux, sans qu'il m'interrompît jamais.

» Un jour, enfin, ennuyée de voir qu'il ne me donnait aucune marque d'encouragement, je lui dis :

» — Monsieur Lecocq, voilà presque un mois que je viens tous les jours et je voudrais bien savoir ce que vous pensez de ma voix?...

» — Mais, mon enfant, elle est délicieuse, votre voix. Délicieuse! Si je ne vous dis rien, c'est que j'ai trop de plaisir à vous entendre!

» Enfin, je suis engagée à quinze cents francs par mois. Mais jamais le succès ne m'a grisée. Non, jamais! Et même, après un succès, j'ai toujours éprouvé une sorte de dépression triste.

» Ah! mais, j'ai travaillé, voyez-vous! Comme personne au monde n'a travaillé!

» Deux heures par jour de vocalises. Vous ne vous doutez pas de ce que c'est! S'il n'y a plus de chanteuses, aujourd'hui, — c'est qu'elles ne veulent pas travailler.

» J'ai chanté *Giroflé-Girofla*, deux cent cinquante fois de suite. Puis *la Petite Mariée, la Marjolaine, le Petit Duc.* »

Elle s'arrête. Elle sourit. Je l'imagine le front collé à une vitre, à travers laquelle elle regarderait ce passé. Et elle ajoute, avec précision et enthousiasme, *comme si ça n'était pas fini :*

— Sept ans de triomphes!

Elle passe alors aux Variétés, où elle reprend tout le fameux répertoire d'Hortense Schneider : *la Belle Hélène, Barbe-Bleue, la Périchole*, etc...

***

En 1913 et au printemps de 1914, je vis assez fréquemment Hortense Schneider. Celle qui avait été la Grande-Duchesse de Gérolstein, et qui a laissé, grâce à Offenbach, à Meilhac et Halévy, son nom attaché à la période débridée de la fin du Second Empire. Elle était demeurée extravagante d'activité, de jeunesse et d'allure. C'était une femme assez petite, dont le regard jaugeait les gens avec une promptitude qui décelait plus de jeunesse que ne l'eût fait une robe à la mode. Elle parlait beaucoup et, — comme elle m'avait pris en amitié pour ma curiosité du passé et la connaissance que certains de nous peuvent en avoir, plus particulièrement, sans s'être autrement plongés dans les grimoires, mais d'instinct, — elle me racontait les petits faits de *Sa* grande histoire, la seule qui l'intéressât, d'ailleurs. Comment elle était entrée à l'Exposition de 1867, le jour de l'inauguration, en calèche à quatre chevaux, en jetant aux officiers qui gardaient l'entrée, car la journée était réservée aux Souverains : « Grande-Duchesse de Gérolstein! »

— Oh! Altesse, passez...

Plus de quarante-cinq ans avaient *passé*, depuis, qu'elle était encore enivrée de ce scandale! Elle chantait aussi des airs de son fameux répertoire et particulièrement les couplets que j'aimais entre tous, de la fameuse lettre de la *Périchole*.

Cette lettre, Jeanne Granier, elle aussi, nous l'a chantée, autour d'un piano, pour cinq ou six, il y a peut-être quinze ans. Aussi, lorsqu'elle vient de prononcer ce mot de *Périchole*,

ai-je entendu malgré moi, les intonations d'Hortense Schneider et les siennes.

*Oh! mon cher amant, je te jure*
*Que je t'aime de tout mon cœur...*
*Mais, vraiment, la vie est trop dure*
*Et nous avons trop de malheur!*

Schneider, c'était... charmant, certes, c'était émouvant, mais avec une manière d'émouvoir qui *suggérait* tout le temps l'impression que ça n'était pas vrai ou que, tout en étant vrai, ça n'avait aucune importance. La diction, la manière d'agrémenter, de soupirer, étaient parfaites, incomparables. Tout effleurait, tout se sous-entendait. Et, peut-être, tout ce qu'il y avait d'artificiel et d'exquis (comme dans presque tout ce qui est artificiel) se révélait-il mieux, parce que cette femme, — qui devait avoir, je pense, soixante-douze ou treize ans et qui dînait en ville et chantait encore après le repas, — pouvait le chanter encore.

Jeanne Granier y allait avec une autre force, un autre besoin de sincérité et de penser que *ça* devait être vrai pour l'exprimer complètement —, et bien au-delà même de ce que les auteurs en avaient attendu, en l'écrivant. Que de fois elle m'a dit, en effet, qu'elle est incapable de rien inventer... « Je ne sais pas rire, si je ne ris pas et, si je ne souffre pas réellement, je ne peux pas pleurer! » A ce propos, un soir, après *Amants*, Victorien Sardou qui était venu la voir dans sa loge, lui crie en entrant :

— Tu ne vas pas te f.... dans un état pareil tous les soirs!

A quoi elle avait répliqué :

— Si, parce que, moi, je n'ai pas appris à jouer la comédie!

***

— Quand vous avez repris *la Périchole*, avez-vous vu Hortense Schneider, vous a-t-elle conseillée?

— Non, je ne l'ai jamais vue, — me répond madame Granier, qui « passe » aussitôt, comme on dit en langage de théâtre.

Et je me souviens qu'Hortense Schneider, sans nommer

Jeanne Granier, m'avait parlé de certaines personnes qui, après elle, avaient repris ses rôles et qui chantaient ceci et cela, de telle et telle manière — (et cela sans bienveillance). Drame éternel de celui ou de celle qui doit abdiquer et ne voit pas sans amertume la foule s'en aller vers des formes nouvelles, ou plutôt renouvelées et des interprétations mieux adaptées à d'autres générations.

— C'est grâce à la lettre, cette fameuse lettre de *la Périchole*, — dit Jeanne Granier, — que j'ai joué la comédie. Donnay l'a raconté l'autre jour, dans la « charmante » conférence qu'il a faite à Carnavalet. A cette époque, Lucien Guitry voulait donner *Amants*, de Donnay, à la Renaissance. Mais, il ne trouvait pas la femme qu'il cherchait pour jouer avec lui. Un soir, après avoir assisté à l'une de mes représentations, Guitry retrouve Donnay : — J'ai une femme pour *Amants*! — s'écrie-t-il.

» Donnay demande le nom tout de suite, vous pensez!

— Granier! — dit Guitry.

— Mais elle chante l'opérette!

— Va l'entendre dans *la Périchole*. La femme qui « dit » la *Lettre*, comme elle l'a dit, peut jouer *Amants*, j'en réponds.

» Donnay vient me voir jouer. Nous nous retrouvons ensuite. Il m'offre le rôle. J'hésitais :

— Il me semble que si je jouais la comédie, je ne dirais pas les choses comme on les dit au théâtre.

— Tant mieux! Essayez.

— Essayons!

» J'ai appris le premier acte, puis je suis allée à la Renaissance et je leur ai dit : « Me voilà! » Et j'ai joué. Donnay criait : — C'est exactement ce que je voulais!..

» Berthe Legrand, une très bonne actrice, qui jouait les duègnes et qui était de *la Périchole* avec moi, me prend à part, le lendemain : — « Ne joue pas la comédie, ma petite, ne t'attaque pas au dramatique, crois-moi, tu as fait une carrière admirable dans l'opérette, ne la lâche pas! »

» Je joue *Amants*! Après le deuxième acte, pendant une matinée, on frappe à ma loge. L'habilleuse va ouvrir. C'était Berthe Legrand. Elle n'osait pas entrer, elle joignait les mains contre la porte, en pleurant :

— Ah! madame! — me dit-elle, tout simplement, — madame!

— La distance était marquée! — ajoute Granier, en souriant.

Dans la même loge, pendant le même entr'acte, quelques jours plus tard, une femme voilée paraît, larmoyante, le visage dans les mains. (*En parlant, Jeanne Granier joue, — et comment! la femme en larmes, la face dissimulée dans les mains.*) — ... Ah! Ah!... Oh! Oh!...

» Je me demandais qui pouvait être cette pauvre affligée.

» — C'est tout... à fait... mon ca... a... as, — sanglotait-elle.

» Je lui demandai qui elle était. Alors, toujours sans sortir la tête de ses mains, elle me larmoyait son nom : Em...m...ma... Ca...a...al...vé!

» Voilà comment j'ai fait la connaissance d'Emma Calvé! »

***

Il faudrait pouvoir fixer les intonations. Et donner le mot à mot de ces tableaux que peint Jeanne Granier, tantôt avec le trait mordant du burin, tantôt avec l'*huile* du sourire et tantôt l'*aquarelle* d'une larme.

C'est aussi la visite du duc d'Aumale, pendant un entr'acte d'*Amants*.

— Il me dit simplement, en s'appuyant sur sa canne :

« — Vous voyez, je suis bien vieux, madame, pourtant voilà longtemps que des escaliers ne m'ont paru aussi faciles à monter! »

— Ah! que j'avais eu peur, le jour de la première! J'avais un tel trac, qu'au moment d'entrer en scène, je ne me rappelais même plus le nom de mon partenaire dans la pièce. Je souffle à Guitry : — « Comment t'appelles-tu?... Vite! Voyons!... » Et il me répond, avec son flegme habituel : « Lucien Guitry!.. »

C'est là qu'il faut voir la mimique de Jeanne Granier. Sa crainte, son trac et le dépit qui se lit dans ses yeux, lorsque l'impitoyable partenaire lui réplique : — Lucien Guitry.

— Mais en scène, quand le public est pris, qu'on le sent, qu'on le tient... Non, jamais, jamais je n'oublierai, dit-elle, en portant les mains à la place du cœur, comme pour en

comprimer les battements, la première du *Petit Duc*, les gens agitant leur mouchoir...

Et la main agite un mouchoir imaginaire.

— Quant au soir de la générale d'*Amants*, celui-là reste unique dans les annales du théâtre!

***

Nous sommes montés au premier étage. Nous pénétrons dans la petite bibliothèque : — le bureau, pour la correspondance, les livres dédicacés, les plaquettes des pièces créées, les volumes de la guerre, avec une reliure spéciale. Au mur, sous différents souvenirs, une épée, une épée... charmante, du XVIIIe siècle, pour un page, pour un jeune homme de grande maison; elle évoque la Cour, les talons rouges, la poudre, les rires des femmes et leur gorge soulevée. C'est un objet de collection. Et c'est l'épée que Jeanne Granier portait dans *le Petit Duc*. *Le Petit Duc, le Petit Duc*! Que de fois ces mots reviennent sur ses lèvres. Je n'ose lui dire que je n'ai jamais vu *le Petit Duc*. Et je m'en réjouis, puisque ce n'eût probablement pas été joué et chanté par elle. Alors, j'accepte que c'est un chef-d'œuvre, et ce dut en être un, à sa manière, puisqu'il fut joué, partout, si longtemps.

Voici la chambre à coucher, tendue de soieries jaunes anciennes brodées, espagnoles, je pense. Mais cette promenade n'empêche point de parler, d'évoquer, de faire renaître, pour un instant, de tant de cendres légères, des images singulièrement fraîches, dans cette journée de juin où tout l'été sourit entre les lames des persiennes et pèse comme un Martiniquais nonchalant dans un hamac, sur la toile des stores abaissés.

— Pièces nouvelles ou reprises, j'en ai joué cinquante-cinq ou soixante! — m'a-t-elle dit.

***

Après *Amants*, c'est la série, non moins brillante, le succès inouï du *Nouveau Jeu*, d'Henri Lavedan, rencontré par hasard, à qui elle dit : « Vous avez bien une pièce! » Et qui répond, comme un jeune auteur très demandé : — « Oui, peut-être... J'ai donné des dialogues à *la Vie Parisienne*, il

y a deux ans. On pourrait les adapter à la scène : *le Nouveau Jeu* »... Mais Samuel n'avait pas d'argent. — « Qu'à cela ne tienne! » dit Granier, qui avait lu les dialogues et qui voulait jouer le personnage de Bobette Langlois. Elle va trouver madame Paquin, la femme du couturier. Les « choses s'arrangent » :

— Vous n'imaginez pas comme c'était bien monté... Lorsque Brasseur s'assit au premier acte et me dit :

« Raconte-moi ça! » il y eut une exclamation dans la salle.

» Il nous fallait un chien, un caniche marron, qu'on appelait Arcachon. On le trouve, enfin. Comme il se jetait sur le commissaire, il devait prendre l'habitude de mordre le pantalon, toujours au même endroit, au genou. Chaque jour, on cousait à ce pantalon une nouvelle pièce à petits carreaux noirs et blancs. Un soir, Samuel entre dans ma loge, il portait un pantalon pareil à celui du commissaire! Arcachon se lance sur lui... Ah! il l'a eu, le pantalon de Samuel. Je riais trop... j'éclatais!... »

Elle exulte, elle exulte encore à ces petits souvenirs de coulisses. Elle nous en raconterait jusqu'à demain. Ils forment comme les dessins d'une merveilleuse et claire tapisserie, devant elle. Pourtant, autour de cette futilité, de cette existence si remplie de tant de riens « charmants », de travail certain, acharné, tour à tour obscur et brillant, qui se déroulait dans les noires coulisses et devant la rampe, il devait bien y avoir des heures, des jours, des semaines, des mois peut-être, consacrés à une existence moins dispersée, moins publique?

J'ai fait une légère allusion. J'ai lancé ma ligne. Mais notre amie a vu passer l'hameçon, aussitôt, avec un flair d'une subtilité divine :

— Oh! la vie intime des chanteuses, ça ne compte pas!...

Elle en accumule les preuves : « Dès le matin, les fameuses vocalises, les rôles à apprendre, les répétitions de l'après-midi, les essayages. »

Et, à l'instant, sans trop savoir si la place en est chronologiquement assignée, elle me parle des représentations de *Madame le Diable,* dans laquelle elle devait, bien avant Mistinguett, changer quatorze fois de costume. C'était une pièce

de Meilhac, Milhaud et Mortier : « — Vous voyez, quatorze paires de petits souliers alignées dans une loge! Au premier acte, je portais un manteau de jais noir, avec sur la tête deux cornes de diamants. Le Diable, lui, était vêtu d'un habit rouge! »

Elle se met à raconter la pièce, comme si elle la jouait encore. Au début du premier acte, le Diable allait vérifier le fonctionnement des *compteurs de l'amour* et s'apercevait que, sur la terre, ces compteurs n'enregistraient plus rien. Le départ est à l'instant fixé, afin d'aller voir ce qui se passe là-haut. Madame le Diable veut être du voyage. Le Diable, qui a ses idées, refuse. Madame se glisse dans la valise. Le metteur en scène avait inventé là, paraît-il, un jeu de glaces surprenant. Jeanne Granier paraissait toute petite et le public croyait la voir entrer dans la valise. Ainsi, le Diable, sans s'en douter, l'emportait-il à la surface de la terre, c'est-à-dire, à Paris, bien entendu!

Oh! la qualité du sujet, évidemment, ne mériterait pas qu'on en pût parler encore. Mais les auteurs avaient de l'esprit pour trois et Jeanne Granier en avait comme quatre.

— Qu'est-ce que je ne faisais pas! — s'écrie-t-elle. — J'avais appris à jouer du piano, les mains derrière le dos... Mais, à force de changer quatorze fois de costumes, j'étais devenue exsangue. Pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'an, avec les matinées, nous jouions douze fois en sept jours! Je restais couchée toute la journée. Songez, je faisais une Anglaise, une Italienne, une pianiste, j'étais un cent-gardes, je dansais une tarentelle... Tenez, je faisais même de la prestidigitation avec des tuyaux de poêle... Je ne peux pas vous dire, moi! »

Elle déborde. Elle penche la tête en arrière, elle porte la main à la poitrine... *Madame le Diable* la fait penser au *Voyage dans la Lune*, où elle chantait avec mademoiselle Samé, puis au *Petit Faust*, avec la même Samé, qui jouait Méphisto.

Mais la narratrice s'interrompt et, avec une voix si humaine, une de ces voix qu'on entend quelquefois auprès d'un lit de malade, dans le peuple, une voix grave, mais soulevée comme la mer calme sous laquelle on sent une houle qui pourrait tout à l'heure causer des vagues écumantes :

— Pauvre Samé! Elle a dû cesser très vite de chanter... Elle souffrait de la gorge... Je crois qu'on avait dû, en la soignant, lui couper une corde vocale. La gorge, voyez-vous, il ne faudrait y toucher... qu'avec le coude!

Elle lève le coude et s'interrompt, comme si, au fond d'elle-même, elle écoutait pleurer son cœur.

***

Puis, elle parle de *la Veine*, de Capus.

Après avoir été offerte à Réjane, qui voulait faire changer le dernier acte, la pièce était venue au Théâtre-Français. Mais madame Bartet ne trouvait pas que le rôle fût dans la nuance de ceux qu'elle interprétait avec un art incomparable.

— Je rencontre M. Georges Leygues, je lui parle de *la Veine*. Il fait venir Jules Claretie : — « Vous avez dans vos cartons, depuis trois ans, une pièce de Capus que vous ne jouez pas. Vous devriez la lui rendre. »

» Le lendemain, à midi, la pièce était aux Variétés! Guitry donne un cigare à Samuel et lui dit d'aller le fumer sur les boulevards, pendant qu'il va faire répéter... »

Mais Jeanne Granier parle maintenant d'*Éducation de Prince*, où son accent russe fit la joie des spectateurs de la première et que tout le monde voulut entendre. Mais un accident de praticable arrête la pièce à la cinquantième. Elle passe au Vaudeville où elle est jouée plus de cent cinquante fois.

Je vois, entre elle et moi, ces salles de *générales*, que j'ai encore connues aux Variétés, au Vaudeville, avec le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, accompagnés de madame de Chevigné, dans une avant-scène, tandis que le grand-duc Alexis, frère cadet de Wladimir, se dissimulait dans une baignoire grillée, en compagnie de la splendide madame Balletta. Les spectateurs se connaissaient tous, de vue tout au moins. Tous croyaient sincèrement indispensable d'être présents pour que la pièce réussît, — qu'il s'agît de la fantaisiste et laide Louise Balthy, qui avait un chic rare et qui était maigre, au temps des grasses, ou d'autres — jusqu'à des anonymes, comme celui qu'on appelait l'*Homme au Parapluie*,

parce que, même dans une salle de théâtre, il ne lâchait point ce gênant objet.

***

Maintes fois, depuis que nous parlons, j'ai voulu sortir des coulisses, où le souvenir de cette femme, qui garde intérieurement un feu si vif, se complaît comme dans un monde vivant. Je n'y puis parvenir. Elle y revient sans cesse. Elle s'y promène, elle y peine encore, elle les traverse dans le triomphe des jours passés, avec les narines dilatées, comme un cow-boy nous raconterait ses randonnées à travers les pays immenses. Tout ce temps qui n'est plus, — cette petite partie d'un temps incommensurable, — elle le porte en elle, comme l'Etna cache en ses profondeurs infinies sa lave qui bout. Et c'est par là que le personnage devient à nos yeux d'un intérêt particulier. Elle eût pu connaître Darius, Alexandre, Napoléon et ne rien nous évoquer. Mais elle parle de Samuel avec tant de vivacité que nous croirions manquer à l'Histoire, en négligeant ce directeur des Variétés, qui s'appelait Louveau et qui avait pris un nom israélite, par originalité et « unicité », parce qu'il prétendait, peut-être assez justement, que c'est un gage de réussite dans les affaires de n'être pas chrétien.

***

Je fais une nouvelle tentative. Je dis négligemment : — Vous avez beaucoup voyagé?

— Moi? Non, — me répond-elle... — Ah! si j'avais voulu partir pour l'Amérique, qu'est-ce que Grau (*l'impresario de Sarah Bernhardt*) ne m'offrait pas! Mais je n'ai jamais voulu m'en aller là-bas, si loin.

» Je suis allée à Madrid. Il fallut trois quarts d'heure pour ramasser les fleurs sur la scène, parce que j'avais chanté en espagnol! Le Roi m'a offert une fête... Je n'ai jamais donné de représentations à Berlin... Non, jamais... Une fois, j'ai joué en Allemagne, — dans un château! — les chasseurs rentraient guêtrés avec la nuit. Il tombe toujours de la neige, dans ces pays-là!

» ... Londres, oui, Londres, ça, j'y allais tous les ans. J'em-

menais ma troupe avec moi : Desclauzas, Lavallière... La cour suivait nos spectacles, assidûment. La reine Alexandra m'a offert des bijoux à son chiffre et celui du roi enlacés. D'ailleurs, toutes ces choses-ci sont des cadeaux de Londres... »

Elle désigne une petite vitrine dans laquelle se confondent ces bijoux qu'on a vu pendant une saison : porte-bonheur lancés par *Bond-Street* ou la rue de la Paix, trèfles émaillés, petits souliers en or, fers à cheval aux clous de diamants. Elle sourit, elle rit. Va-t-elle verser une larme? Non. Elle est attendrie. Elle ne voit pas les colifichets. Elle voit le visage de ceux qui les ont offerts, avec la forme d'attrait qu'ils pouvaient prendre pour cette petite travailleuse qui, à quatorze ans, savait *la Juive*, apprenait l'italien et le chant avec Castelli, astiquait le logement maternel et s'essayait à la cuisine.

— (Ah! que nous étions pauvres! Jamais je n'ai été si heureuse, pourtant! Je vous le jure!)

Si : elle a été « aussi heureuse », lorsqu'elle s'est vue à Buckingham, que la reine Alexandra lui remplissait sa tasse d'un hydromel préparé pour les dieux et que les duchesses lui remettaient un bijou de deux livres sterling, elle qui possédait des diamants magnifiques.

— « Un jour, à Buckingham, devant une cinquantaine d'amis du roi Édouard, j'ai fait une conférence que m'avait écrite Beaunier. Ça n'avait pas l'air préparé. Le commencement s'engageait comme on parle dans un salon... Je disais au domestique : — « Apportez-moi une chaise »... Je lui demandais une petite table. Un tapis... « Ah! non, pas vert! »... (*Elle me joue la scène*) « Et, maintenant, un verre d'eau. On ne peut pas faire de conférence, sans un verre d'eau! »... Vous comprenez, ça se trouvait engagé, sans qu'on ait su comment et je me mettais à parler. Mais, subitement, je vois tous les regards dirigés derrière moi et les spectateurs riaient, riaient. Alors, je me retourne.

« C'était le domestique que j'avais oublié et qui se roulait! »

Mais, comme nous voici sur le chapitre des histoires comiques, nous abandonnons Londres et les *royalties* pour revenir aux coulisses parisiennes, — toujours!

— ... Dans *Amants*, vous savez, un petit ténor napolitain

chantait : *Voreï morir*, à la cantonade. Et, pour qu'il eût bien l'air de se rapprocher, puis de s'éloigner, Guitry avait eu l'idée de le faire descendre du haut du théâtre par l'escalier de fer qui est au fond de la scène, puis de continuer et de descendre dans les dessous du théâtre, jusqu'à la porte qui donnait sur la rue. C'était parfait!

» Un soir, au moment où j'allais entrer en scène, le coiffeur arrive affolé : — Madame! le chanteur n'est pas là!

— Il va venir mon ami, il va venir!

» Nous commençons l'acte. Le coiffeur restait à guetter dans les coulisses. Mais le chanteur ne venait pas. Alors, au moment où l'on devait commencer à entendre *Voreï morir*, pour sauver la situation, le brave coiffeur s'élance à travers l'escalier de fer.

» En scène mon cœur battait. Je glisse à Guitry : « Le chanteur n'est pas là... »

« Mais, au même instant, ah! mon ami, qu'est-ce que nous avons entendu! *Voreï morir!*... Je ne peux pas vous dire ce que c'était... De l'Auvergnat!

« Le public se gondolait... Vous pensez... Mais la situation était sauvée. Pourtant, au dernier acte, quand j'évoquais la scène du chanteur avec Guitry, je devais m'écrier : — « Et notre chanteur!... Notre chanteur! Ah! tu te souviens?... » Je dis à Guitry : — « En ce moment, je ne te regarderais pas pour un boulet de canon! »

***

Nous voici au dernier étage, dans ce qu'on a toujours appelé l'*atelier*, d'abord parce que Jeanne Granier y répétait. (Le piano est là. Il sert aux répétitions des élèves de Jeanne Granier.) Maintenant, on l'appelle encore l'atelier, parce qu'elle s'y est mise à faire de la sculpture. Au-dessus de la cheminée de chêne, le portrait en pied du Petit Duc, la fameuse épée au côté et le fameux sourire au coin de la lèvre. Sur des stèles, des bustes presque terminés, couverts de toile humide, d'autres achevés, une tête de jeune garçon, dont la patine brillante semble celle d'un bronze florentin.

— Ce n'est qu'une terre-cuite, mais c'est moi qui l'ai patinée, je l'ai *astiquée*!...

Nous y voilà revenus! Elle *astique* encore. Même ces bustes surprenants de vie, de réalité, parfaits de proportions, — de naturel. Ce qu'elle n'exprime plus sur la scène : la vie — elle s'efforce de le créer encore, ici, — à pleines mains!

Et nous redescendons, nous redescendrions ainsi, vingt étages, nous arrêtant à chaque marche, devant une aquarelle, un tableau, — un souvenir. Elle raconte une anecdote, une histoire, inlassablement, avec sa voix émouvante, qui se brise tout à coup dans un éclat et qui reprend, chaude, timbrée, *amoureuse* (il faut placer ici ce mot, parce qu'il est dans la voix).

Et j'oublie la dernière anecdote, — sur la dernière marche, au rez-de-chaussée — dans laquelle il est question de théâtre, bien entendu, car, au fond, le seul amant dont de telles femmes conservent l'empreinte et la nostalgie, toutes les premières ivresses à jamais en fleurs, même lorsque l'automne est venu, c'est le *public*. Le public!...

Pourtant, je l'entends dire, en terminant l'histoire de coulisses dont je n'ai pas gardé le début :

— ... Tout mon bataclan s'en allait!

» Alors, le médecin de service s'écrie, en ramassant ce qui était tombé par terre :

— Oh! Madame, avec vous, c'est la première fois qu'un médecin de service a quelque chose à faire! »

Et elle tient la rampe de la main droite sur le palier de l'antichambre, pendant que je descends les cinq marches qui me séparent de la rue. Et elle s'incline. Et elle me sourit, l'extrémité de la lèvre dessinant une fossette dans la joue, toujours pareille, spirituelle, émouvante, le cœur battant, classique, saine et drue, — comme elle était au théâtre!

ALBERT FLAMENT

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

---

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

# LE MARCHÉ FINANCIER

*Avec la saison estivale la Bourse de Paris semble bien résolue à demeurer cette année parfaitement calme. Cette attitude n'exclut pas, d'ailleurs, une certaine fermeté comme l'a pu constater l'observateur attentif durant cette première quinzaine d'août. Il faudrait un événement bien important — on ne voit guère en ce moment que les mesures d'inflation délibérée dont il serait question aux États-Unis — pour décider la spéculation à sortir de la réserve sur laquelle elle paraît résolument se tenir.*

*Ce qu'il convient de souligner, c'est que les affaires au* « Comptant », *émanant des demandes du portefeuille, conservent un courant régulier, modeste encore, mais un peu plus actif qu'il ne l'était il y a quelques mois. C'est l'indice d'un arrêt de la thésaurisation à outrance et du retour progressif des capitaux vers le marché des valeurs. On a pu constater ainsi aux dernières séances de la Bourse que les mouvements de hausse l'emportent largement sur les reculs, ceux-ci ne provenant d'ailleurs, en général, que d'offres insignifiantes ne marquant point un discrédit des affaires qui en pâtissent momentanément. Bref, comme le note l'un de mes confrères les plus autorisés,* « *on a l'impression qu'en dépit de l'assistance clairsemée, la Bourse pourrait non seulement se raffermir d'une manière plus suivie, mais aussi faire des affaires si les événements d'Amérique lui en donnaient l'occasion* ».

*Dans cette atmosphère de calme nos rentes ont, durant plusieurs jours, témoigné une fermeté réconfortante. Ce sont, néanmoins,*

*les valeurs industrielles qui, très nettement, retiennent de préférence l'attention des capitaux de placement. Le relèvement soutenu des cours de diverses valeurs minières et métallurgiques est, à cet égard, symptomatique. Il tend à encourager les introductions nouvelles que, paraît-il, certains groupements puissants prépareraient, et dont quelques-unes, dit-on, pourraient être réalisées prochainement.*

*Ce serait un nouvel élément d'activité fort souhaitable pour notre marché. Il est manifeste, en effet, que la Bourse de Paris qui n'est plus alimentée comme jadis par de grands emprunts étrangers, manque d'éléments de travail. Il en résulte que nos capitaux disponibles contraints de se concentrer sur nos grandes affaires nationales poussent rapidement, quand les circonstances sont favorables, les cours aux exagerations dangereuses. Il serait donc utile que les mouvements de hausse s'étalassent sur une matière plus étendue que seules peuvent nous fournir les grandes affaires industrielles étrangères. Sinon, nos capitaux prendront de plus en plus, d'eux-mêmes, le chemin de l'étranger. En ce moment, par exemple, un courant se détermine, en passant par Londres, vers les affaires de l'Europe Centrale dont certaines témoignent d'une réelle prospérité. J'en pourrais citer un certain nombre d'intéressantes dans cette même région d'où nous sont venues déjà les Mines de Bor qui ne déparent point notre marché.*

*Après plusieurs semaines de calme, la Bourse de Londres a vu se produire un réveil des valeurs spéculatives. Deux des compartiments les plus en évidence ont été ceux des industrielles locales et des mines d'or où Randfontein, Sub Nigel, Rand Selection, Crown Mines se sont mises en vedette.*

ANDRÉ PLY,
*de la Banque de l'Union industrielle française.*

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris.

# TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

## Juillet-Août

### LIVRAISON DU 1er JUILLET 1933


| | | Pages. |
|---|---|---|
| ★ ★ ★ | Contradictions de notre Diplomatie | 5 |
| MARQUISE DE DAX D'AXAT | Souvenirs sur Madame de Staël | 25 |
| PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN | Le Rétablissement de l'Étalon-or | 44 |
| MARTHE DE FELS | Vatel. — I | 65 |
| DRIEU LA ROCHELLE | Le bon Moment | 94 |
| ALBERT THIBAUDET | Romantiques et Parnassiens. — II | 116 |
| L. KOELTZ | Service de Renseignements | 143 |
| ROSAMOND LEHMANN | L'Invitation à la Valse. — III | 155 |
| FRANÇOIS LEUWEN | Vers les Vacances parlementaires | 189 |
| CONSTANTIN PHOTIADÈS | Pour le troisième Centenaire de Lully | 199 |
| FRANÇOIS PORCHÉ | Le Théâtre | 213 |
| A. ALBERT-PETIT | Les Livres d'histoire | 226 |


### LIVRAISON DU 15 JUILLET 1933


| | | |
|---|---|---|
| ANDRÉ THÉRIVE | Antoinette Bourignon. — I | 241 |
| PAUL DUCHON | Parmi les Papiers de Laffitte | 266 |
| JACQUES LAFFITTE | Souvenirs sur Louis-Philippe | 269 |
| COMTE SFORZA | États-Unis 1933 | 294 |
| ROSAMOND LEHMANN | L'Invitation à la Valse. — IV | 310 |
| ALBERT FLAMENT | Le Salon de l'Europe | 360 |
| MARTHE DE FELS | Vatel (*fin*) | 379 |
| GEORGES LE BLÉVEC | Les Clippers | 399 |
| WLADIMIR D'ORMESSON | Perspectives allemandes | 425 |
| ALBERT THIBAUDET | Romantiques et Parnassiens. — III | 455 |
| HENRY BIDOU | Parmi les Livres | 470 |

## LIVRAISON DU 1er AOÛT 1933


| | | Pages |
|---|---|---|
| GERMAIN MARTIN | Le Problème politique des Finances | 481 |
| ANDRÉ THÉRIVE | Antoinette Bourignon. — II | 504 |
| PIERRE CHAMPION | Paris et les Artiste du Moyen âge | 532 |
| FERNAND DE BRINON | La Conférence de Londres | 560 |
| ROSAMOND LEHMANN | L'Invitation à la Valse (*fin*) | 573 |
| JEAN DE PANGE | L'Avenir de la Sarre | 621 |
| SAMUEL ROCHEBLAVE | Paul de Saint-Victor et la Famille Hugo | 639 |
| JEAN FAYARD | La Querelle du Cinéma | 664 |
| LÉON BINET | Les Vitamines | 679 |
| PAUL ALFASSA | L'Exposition Renoir | 685 |
| FRANÇOIS PORCHÉ | Henry Duvernois | 700 |
| JEAN POIRIER | Parmi les Livres | 713 |


## LIVRAISON DU 15 AOÛT 1933


| | | |
|---|---|---|
| ★ ★ ★ | La Politique intérieure du Fascisme | 721 |
| HONORÉ DE BALZAC | Lettres à l'Étrangère. — I | 745 |
| ANDRÉ ROUSSEAUX | Colette ou le Paradis perdu | 771 |
| SOMERSET MAUGHAM | Chine | 794 |
| LOUIS HAUTECŒUR | De l'Échoppe aux Grands Magasins | 811 |
| MARCEL LUCAIN | Une Expérience socialiste | 842 |
| ANDRÉ THÉRIVE | Antoinette Bourignon. — III | 864 |
| MARTHE OULIÉ | A travers la Russie subcarpathique | 900 |
| ACHILLE KYROU | La Patrie du Greco | 915 |
| HENRY BIDOU | Le Mouvement littéraire | 927 |
| ALBERT FLAMENT | Le Salon de l'Europe | 938 |

# CHEZ PLON

**ERNEST PÉROCHON**

## BARBERINE DES GENÊTS

Roman in-16 . . . . . **12 »**

**JEAN BALDE**

## LA TOUFFE DE GUI OU Mlle DE SAINT-CIERS

Roman in-16 . . . . . **12 »**

**ERIK LINKLATER**

## JUAN EN AMÉRIQUE

*Roman traduit de l'anglais par A. Léo*

2 vol. in-16 (Collect. Feux Croisés). **24 »**

**ROSAMOND LEHMANN**

## L'INVITATION A LA VALSE

*Roman traduit de l'anglais par Jean Talva*

In-16. (Collect. Feux Croisés). . . **12 »**

**ERNST HASHAGEN**

## ROUTE A L'OUEST

*Souvenirs d'un commandant de sous-marin (1914-1918)*

*Traduit de l'allemand par le capitaine de frégate H. Pelle des Forges*

In-16 avec 2 croquis dans le texte et 14 gravures hors texte . . . **15 »**

**JEAN-LOUIS VAUDOYER**

## EN FRANCE. Miscellanées

In-16 . . . . . **15 »**

**PHILIPPE BARRÈS**

## SOUS LA VAGUE HITLÉRIENNE

*(Octobre 1932-Juin 1933)*

In-16 . . . . . **13 50**

**BERNARD FAŸ**

## ROOSEVELT ET SON AMÉRIQUE

In-16 . . . . . **13 50**

**EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

**— LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière, Paris-6e —**

# SERVICES D'AUTOCARS DE LA Cie DU MIDI

(Saison d'été : 1933)

**I. Route des Pyrénées** { CERBÈRE-BIARRITZ et inversement / CARCASSONNE-BIARRITZ et inversement

**II. Route des Cévennes et des Gorges du Tarn** { SAINT-FLOUR - CARCASSONNE et inversement

*Renseignements :*

Agence de la Cie du Midi, 16, Bould des Capucines, Paris - 9e
Maison de France, 101, Avenue des Champs-Élysées, Paris - 8e
Toutes les grandes Agences de voyages.

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : L'Argus de l'Officiel
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

**L'ARGUS de la PRESSE**
**"VOIT TOUT"**
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
*37, Rue Bergère, PARIS (IXe)*
*Lit et dépouille par jour*
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

*P.-L.-M.*

# VISITEZ LA CORSE

Quel meilleur voyage pouvez-vous faire que de vous rendre en Corse pendant vos vacances? Cette Ile de beauté et de parfums possède une variété infinie d'horizons et de paysages : golfes, montagnes aux pauoramas splendides, lacs et torrents aux eaux limpides, véritable manteau de verdure aux senteurs embaumées. En quelques heures, vous vous élevez du bord de la mer à près de 2.000 mètres d'altitude, en traversant toutes les zones de végétation.

Ne craignez pas que le voyage ne soit trop long : 24 heures de Paris, une nuit de Marseille, 7 heures de Nice. La traversée de jour de Nice en Corse offre, par elle-même, un véritable charme. A peine les côtes de Provence ont-elles disparu dans le lointain qu'apparaissent, à l'horizon opposé, les montagnes de l'Ile.

Munissez-vous, pour votre voyage, d'un billet d'aller et retour ou d'un billet circulaire (chemin de fer et paquebot) valable 45 jours. Ne vous encombrez pas de bagages puisque, dès le départ, vous pouvez, dans les principales gares P.-L.-M., les faire enregistrer pour le port ou la gare Corse où vous vous rendez.

Vous trouverez à l'Ile Rousse, Calvi, Ajaccio, Bastia, Corte, des services P.-L.-M. d'autocars qui vous permettront de visiter les principales curiosités de l'Ile.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares et si vous désirez connaître les conditions de séjour dans l'Ile, questionnez les syndicats d'Initiative, notamment le Syndicat de la Corse, Hôtel de Ville, Ajaccio.

**CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe**

***Vient de paraître :***

## HONORÉ DE BALZAC

*ŒUVRES POSTHUMES*

# LETTRES A L'ÉTRANGÈRE

**TOME TROISIÈME (1845-1846)**

*AVEC UNE HÉLIOGRAVURE, UNE GRAVURE HORS TEXTE ET PLANS*

Un volume in-8° cavalier sur Outhenin Chalandre. . . . . **50** fr.

**Déjà parus : TOME Ier (1733-1842) — TOME II (1842-1844) l'un. 50** fr

**-:- GRAND PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE -:-**

## JOHN GALSWORTHY

FORSYTE SAGA

# A LOUER

***Roman***

Traduit de l'anglais par Mademoiselle P. MICHEL-COTE

... les "Forsyte" après la guerre...

Ouvrage complet en deux volumes, chaque volume. . . . . **12** fr.

## JACQUES BOULENGER

***SOUS LOUIS-PHILIPPE***

# LES DANDYS

***— Avec deux hors-texte —***

Un volume. . . . . **15** fr.

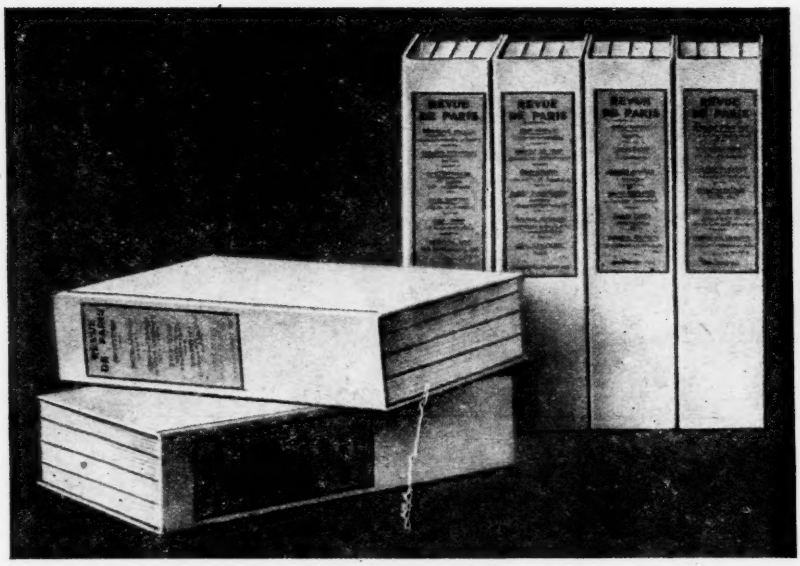
**CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IX^e

# Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

## *Achetez nos cartonnages spéciaux*




Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons rognées.

***L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.***

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

**Prix du cartonnage,** permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

*Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de* **30 francs.**

# LA REVUE DE PARIS

## Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

### PRIX DE L'ABONNEMENT

| | | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE | | 100 » | 51 » | 26.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | | 106 » | 54 » | 28 » |
| ÉTRANGER | Demi-tarif postal | 130 » | 66 » | 34 » |
| | Plein tarif | 160 » | 81 » | 41.50 |

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

*Correspondants à l'étranger :*

*Alep* : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cº; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cº, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cº, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cº, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157 Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cº; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cº; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Cº; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

*Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.